

http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Sermons

Auteur :Jean-Marie Vianney, saint, 1786-1859

Date :1883

Cote : SJ A 346/J 103

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103790544

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

...e Saint-Augustin, Lille.

...NUEL COMPLET ET PRATIQUE ...ON RELIGIEUSE à l'usage des maisons ... et pensionnats), par l'abbé POEY, aumônier, ...eur du *Commentaire littéral et pratique du ... etc.* — Ouvrage enrichi de belles et nom... et rédigé conformément aux principes et aux ...ire de M. l'abbé DEMENTHON.
...lume de plus de 800 pages, contenant les ...ours moyen (5e, 4e, 3e et seconde). Prix :
... percaline. . . . . 4·75
...quatre parties se vend séparément. Bro...
... . 1·60
...lume de 496 pages, contenant les parties ... de rhétorique, philosophie et sciences.
... relié percaline. . . . . 3·75
... supérieur ne se vendent pas séparément.

...E PRATIQUE, sui...ie d'un grand ...s, à l'usage des classes él...mentaires, par ...et LE BAIL, S. J. 1 volun...e in-12 de 210 ...rcaline. . . . . 1·50

... L'ARITHMÉTIQUE ...à l'usage des ...s, par le P. LE BAIL, S. J. 1 vol. in-12 ...caline . . . . . 1·00

...É D'ALGÈBRE ÉLÉMENTAIRE, ...ramme, suivi des exercices d'algèbre, par ...et LE BAIL, S. J. 1 vol in-12, percaline. 1·50

... les exercices. 1 vol. in-12 de 134 pages, ... 1·00

...ALGÈBRE, par le P. LE BAIL, S. J. ... pages, percaline . . . . . 0·50

...ALGÈBRE comprenant des notions sur ... les logarithmes, par les PP. VARROY et ...-12 de 110 pages, percaline. . . . . 1·00

...HRÉTIENNE EN ACTIONS. Livre ...te à l'usage du cours moyen et du cours ...es et des pensionnats de jeunes filles, par ...rofesseur. 1 vol. in-12 de 416 pages, cart. 1·75

... MOYEN AGE, par le P. MURY, S. J. ...uatre cartes coloriées. In 12, cartonné . 3·00

...ises pour les commandes en nombre.

N. D. S.

LILLE
PARIS
LYON

A 3461
I 103

SERMONS

DU

Vénérable Serviteur de Dieu

J.-M.-B. VIANNEY,

CURE D'ARS.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

3 MAI.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Sur la Croix.

Complacuit reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.

Il a plu à Dieu de réconcilier tout par Jésus-Christ et en lui, pacifiant par le sang de sa croix ce qui est, soit sur la terre, soit dans les cieux.

(*S. Paul aux Coloss.*, I, 20.)

Qui de nous, M. F., pourra jeter les yeux sur cette croix sainte et sacrée, sur laquelle J.-C. a perdu la vie, sans être pénétré de la plus vive reconnaissance? Quoi! M. F., Jésus-Christ égal on Père meurt pour nous sauver! O croix sainte! O x précieuse! Sans vous, jamais de ciel! sans vous,

jamais de Dieu! sans vous, toujours pleurer dans les enfers! sans vous, jamais de bonheur en l'autre vie! Oui, c'est cette croix qui a fait descendre du ciel le Fils de Dieu, par le désir qu'il avait de mourir sur elle, et de racheter ainsi le monde entier. Que la vue de cette croix rappelle de biens à un chrétien qui n'a pas encore perdu la foi! Hélas! qu'étions-nous avant que cette croix fût teinte du sang adorable du Fils de Dieu? Nous étions bannis du ciel, séparés pour toujours de notre Dieu, condamnés à passer notre éternité dans les flammes, à pleurer et souffrir pendant des jours sans fin. Allons souvent au pied de cette croix, et nous verrons en elle la clef qui nous a ouvert la porte du ciel, et fermé celle de l'enfer. O mon Dieu, si tant de biens nous sont donnés par elle, quel respect et quelle estime ne devons-nous pas en faire! Pour augmenter en vous ce respect, je vais vous montrer 1° les bienfaits que nous recevons de la croix, et 2° l'estime que nous devons en faire.

I. Avant que la croix fût sanctifiée par la mort d'un Dieu fait homme, les démons étaient sur la terre, et, semblables à des lions, dévoraient tout ce qui se présentait à eux. Cet esprit de ténèbres l'avoua un jour à saint Antoine, en lui disant que, depuis l'avènement du Messie, il était enchaîné et ne pouvait nuire qu'à ceux qui le voulaient. Saint Antoine, dans toutes ses tentations, si fréquentes et si violentes, n'avait pas d'autres armes que le signe salutaire de la croix. Aussi fut-il toujours victorieux de son ennemi. Sainte Thérèse par un seul signe de croix, mit en fuite le démon, qui lui apparaissait un jour sous la forme d'une montagne entr'ouverte et prête à l'engloutir. Je n'entrerai pas dans un long détail des biens que nous recevons de la croix. C'est la croix

qui nous a valu une éternité de bonheur ; c'est elle qui a changé la colère du Seigneur en un amour infini ; c'est elle qui a arraché les foudres des mains du Père éternel, pour les remplir de toutes sortes de biens et de bénédictions. C'est encore la croix qui nous procure nos bonnes pensées, nos bons désirs, les remords de conscience, la douleur de nos péchés passés. Ah ! ce n'est pas encore assez !... C'est par cette croix que nous sommes devenus les enfants et les amis de Dieu, les frères et les membres de J.-C., les héritiers de son bonheur éternel ; c'est encore sur elle qu'a pris naissance cette belle religion qui nous donne, avec ses consolations, l'espérance d'un avenir heureux. De cette croix, les sacrements tirent toute leur efficacité. O belle et sainte croix, que de biens tu nous as mérités ! C'est toi qui fais que le sang adorable de J.-C. ruisselle chaque jour sur nos autels pour apaiser la colère de Dieu !... C'est sur la croix, qu'a été semée cette manne céleste, c'est-à-dire l'adorable sacrement de l'Eucharistie, qui sera, jusqu'à la fin des siècles, la nourriture de nos âmes. C'est cette croix qui a porté ces raisins mystérieux, dont le jus abreuve notre âme pendant son exil. Le pécheur y trouve sa conversion et le juste la persévérance. O belle et précieuse croix ! que celui qui viendrait souvent à tes pieds serait fort et terrible contre les puissances de l'enfer ! De plus, je dis que la vue de la croix fait la gloire des saints dans le ciel, et le désespoir des damnés dans les enfers. En effet, les élus dans le ciel voient que la gloire et le bonheur dont ils jouissent, leur sont venus de la croix, et que, sur ce bois sacré, a pris naissance cet amour qui doit les enivrer éternellement. Au contraire, la seule présence de cette croix fera le désespoir des damnés. Ils se rappelleront qu'elle aurait pu être pour eux l'instrument du salut, un moyen

d'éviter le malheur éternel, et une source abondante de secours et de grâces. Ah! triste souvenir de tant de biens méprisés!...

Ce n'est que par la croix que nous pouvons aller au ciel. Il y a différentes espèces de croix : les unes sont intérieures et invisibles, les autres visibles ou sensibles. Les premières s'appesantissent sur tous les mortels sans exception d'un seul; nous avons chacun la nôtre. Traitons cela familièrement. 1° Vous me demandez ce que c'est qu'une croix invisible? J'entends sous ce nom, par exemple, une violente tentation qui vous poursuit vivement pour vous faire tomber dans le péché; une calomnie que l'on débite contre vous; une perte de bien, un tort que l'on vous fait; une maladie qui semble ne plus vouloir vous quitter. C'est encore une croix invisible que ces railleries, ces mépris dont on vous couvrira sans relâche. Toutes ces croix sont adoucies, et perdent presque toute leur amertume, par la vue de la croix sur laquelle notre bon Sauveur est mort pour nous arracher des griffes du démon. Voulez-vous trouver vos peines légères ou plutôt douces et agréables? Venez avec moi un instant au pied de la croix, sur laquelle nous avons été enfantés en J.-C. Êtes-vous méprisé? Voyez votre Dieu entre les mains des Juifs, traîné par les cheveux, jeté contre les murs, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos, frappé de grands coups de poings et de bâtons, tandis qu'on lui demande qui l'a frappé? Êtes-vous pauvre? Eh bien! voyez ce Dieu dans une crèche, couché sur un peu de paille. En voulez-vous davantage? Portez vos regards sur la croix, et vous verrez ce Dieu mourir dépouillé de ses vêtements. Êtes-vous calomnié? Écoutez les blasphêmes et les malédictions que l'on vomit contre un Dieu, venu sur la terre, pour l'inonder

de bénédictions. Tout ce que l'on dit contre lui est faux; et comment se venge-t-il? en priant pour ceux qui le calomnient. Êtes-vous dans les souffrances, les infirmités? Levez vos yeux sur cette croix, considérez votre Dieu attaché, mourant de la mort la plus cruelle et la plus douloureuse. Mon Père, pardonnez, de grâce, à ceux qui me font mourir : c'est pour eux que je perds la vie, c'est pour leur péché que je souffre. Que souffrons-nous, mes amis, si nous le comparons à ce que J.-C. a enduré pour nous?

Ah! M. F., que les saints connaissaient bien mieux que nous le prix des souffrances!... Voyez saint Jean de la Croix, frappé par ses religieux jusqu'à tomber dans son sang. N. S. lui apparaît et lui dit : « Jean, que veux-tu que je te donnes, pour tout ce que tu souffres avec tant d'amour? » — « Ah! Seigneur, de grâce, ne diminuez pas mes souffrances; mais, au contraire, faites pour toute récompense, que je souffre toujours davantage, puisque vous, l'innocence même, avez enduré tant de tourments! » Saint Bernard ne pouvait regarder la croix sans verser des larmes en voyant ce qu'un Dieu avait souffert pour nous. Écoutez ce que J.-C. dit un jour à saint Pierre, martyr, lorsqu'il se plaignait des outrages qu'on lui faisait : « Et moi, Pierre, qu'ai-je fait lorsqu'on m'a crucifié? » Oui, M. F., au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, le prix de notre âme et l'amour d'un Dieu pour les hommes. C'est au pied de la croix que nous trouverons les plus douces consolations dans nos peines, les plus grandes forces dans nos tentations, et à l'heure de la mort, la plus ferme confiance. Venons donc souvent au pied de cette croix, répandre notre cœur, et nous y apprendrons ce qu'un Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui.

2° J'ai dit en premier lieu qu'au pied de la croix nous apprendrons ce qu'est le péché, et l'horreur que nous devons en avoir. Le feu de l'enfer, il est vrai, semble nous faire comprendre quelque chose de son énormité, puisque, pour une seule pensée d'orgueil qui aura duré à peine une ou deux minutes, si nous mourons dans ce péché, nous serons condamnés à aller brûler dans les brasiers allumés par la colère d'un Dieu Tout-Puissant (1). Une personne aura volé cinquante sous ou trois francs à son voisin ; si, le pouvant, elle ne l'a pas rendu, ce péché seul la précipitera pour jamais dans les abîmes. Et ainsi de tous les autres péchés : cela fait frémir..... O mon Dieu, que l'homme qui le commet est aveugle ! Mais plus aveugle encore est celui qui l'a commis, et, se voyant dans cet état, pousse la fureur jusqu'à y rester. Cependant j'ose vous dire que l'amour d'un Dieu mourant sur la croix, nous montre d'une manière encore plus sensible, la malice et la fureur du péché. En effet, si nous considérons tout ce que J.-C. a souffert pour l'expier : les humiliations, les outrages, les blasphèmes qu'on a vomis contre lui, son crucifiement et sa mort, l'on peut dire : Il n'y a que Dieu pour savoir ce qu'est le péché.

En second lieu, j'ai dit que la croix nous montre l'amour infini d'un Dieu pour ses créatures. Ah ! mes enfants, nous dit-il du haut de la croix sur laquelle il est cloué ; voyez si vous pouvez trouver un amour semblable au mien ; pouvais-je faire plus, que de mourir pour vous? Ah ! si nous regardions cette croix avec les yeux de la foi, pourrions-nous ne pas nous écrier comme saint Paul : O croix sainte et sacrée ! ô croix d'amour, que de biens vous nous apportez ! Ah ! mes enfants, vous n'ai-

(1) Voir note A, à la fin du volume.

meriez pas votre Dieu! Oui, M. F., si nous aimions véritablement notre Dieu, nous ne vivrions que pour lui! En cela je veux dire que nous devons le prendre pour modèle, être contents de nous voir humiliés, méprisés, calomniés, et loin de nous venger, regarder tout cela, au contraire, comme venant de la main de Dieu, et comme une grande grâce qu'il nous accorde. Si vous vouliez imiter J.-C., vous fuiriez les plaisirs, les bals, les danses, les jeux et les cabarets; car J.-C. a condamné tout cela, par l'exemple d'une vie pénitente et retirée. Imitez J.-C. et vous ne craindrez point la mort; au contraire, ce sera un bonheur puisqu'elle vous réunira à lui. Si vous vivez sans vous attacher aux choses de la terre, votre cœur sera tout pour le ciel.

J'ai dit ensuite, M. F., que la croix fera toute la consolation du chrétien qui l'aura portée avec joie pendant sa vie. En effet, où sera votre ressource dans ce terrible moment qui décidera de votre sort éternel? où porterez-vous vos regards, où adresserez-vous vos soupirs et vos prières, si ce n'est vers la croix? Qu'exposera-t-on à vos yeux, que mettra-t-on entre vos mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres? Rien autre, M. F., que la croix. Quel nom vous fera-t-on prononcer dans ce moment? le nom de Jésus et de Jésus crucifié. Oh! quelle consolation pour un chrétien de tenir en mourant une croix entre ses mains, si elle a été pendant sa vie le sujet de ses méditations et de son amour! Alors il pourra dire à son Juge : « Seigneur, vous voyez que je n'ai jamais fui ou méprisé votre croix; je l'ai portée avec plaisir; les humiliations, les injures et les souffrances, loin de m'abattre et me décourager, m'ont rempli de joie et de courage. » O mon Dieu, si nous pouvions comprendre combien les croix nous sont un grand bienfait de votre main!

Ne perdons jamais de vue, M. F., qu'à la mort, la croix sera notre seule ressource. Mais aussi quel désespoir pour celui qui, à sa dernière heure, verra cette croix qu'il aura méprisée pendant sa vie et dont il aura rougi par crainte d'une raillerie. Quel désespoir, lorsque Jésus-Christ va confronter sa vie avec celle de ce pécheur! Lorsqu'il opposera son humilité et les mépris qu'il a endurés, à l'orgueil de ce pécheur. Sa pauvreté à l'avarice, sa pureté aux actions infâmes, le pardon de ses ennemis aux vengeances, ses pénitences et ses larmes aux plaisirs, ses jeûnes aux gourmandises de ce misérable!... Que deviendront alors ces pauvres malheureux, qui, pendant leur vie, n'auront eu aucun trait de ressemblance avec leur Sauveur?... O mon Dieu! peut-on penser à cela, et ne pas mourir de douleur!... Un Dieu vit et meurt dans les souffrances, et un chrétien, quoique chargé de péchés, ne veut rien souffrir!... Hélas! que de repentirs à l'heure de la mort! mais il sera trop tard.

II. Je vais vous parler maintenant des croix visibles, et vous donner la raison de leur multiplicité, de leur bénédiction et de si grands honneurs que l'Église leur rend. Si les croix intérieures sont si nombreuses, si les croix visibles, images de celle où notre Dieu est mort, sont aussi en grand nombre; c'est afin que nous ayons toujours présent à la pensée que nous sommes les enfants d'un Dieu crucifié. Ne soyons pas étonnés, M. F., des honneurs que l'Église rend à ce bois sacré, qui nous procure tant de grâces et de si grands avantages. Nous voyons que l'Église fait le signe de la croix dans toutes les cérémonies, dans l'administration de tous les sacrements. Pourquoi cela? me direz-vous? Mon ami, le voici : c'est que toutes nos prières et tous les sacre-

Ne perdons jamais de vue, M. F., qu'à la mort, la croix sera notre seule ressource. Mais aussi quel désespoir pour celui qui, à sa dernière heure, verra cette croix qu'il aura méprisée pendant sa vie et dont il aura rougi par crainte d'une raillerie. Quel désespoir, lorsque Jésus-Christ va confronter sa vie avec celle de ce pécheur! Lorsqu'il opposera son humilité et les mépris qu'il a endurés, à l'orgueil de ce pécheur. Sa pauvreté à l'avarice, sa pureté aux actions infâmes, le pardon de ses ennemis aux vengeances, ses pénitences et ses larmes aux plaisirs, ses jeûnes aux gourmandises de ce misérable!... Que deviendront alors ces pauvres malheureux, qui, pendant leur vie, n'auront eu aucun trait de ressemblance avec leur Sauveur?... O mon Dieu! peut-on penser à cela, et ne pas mourir de douleur!... Un Dieu vit et meurt dans les souffrances, et un chrétien, quoique chargé de péchés, ne veut rien souffrir!... Hélas! que de repentirs à l'heure de la mort! mais il sera trop tard.

II. Je vais vous parler maintenant des croix visibles, et vous donner la raison de leur multiplicité, de leur bénédiction et de si grands honneurs que l'Église leur rend. Si les croix intérieures sont si nombreuses, si les croix visibles, images de celle où notre Dieu est mort, sont aussi en grand nombre; c'est afin que nous ayons toujours présent à la pensée que nous sommes les enfants d'un Dieu crucifié. Ne soyons pas étonnés, M. F., des honneurs que l'Église rend à ce bois sacré, qui nous procure tant de grâces et de si grands avantages. Nous voyons que l'Église fait le signe de la croix dans toutes les cérémonies, dans l'administration de tous les sacrements. Pourquoi cela? me direz-vous? Mon ami, le voici : c'est que toutes nos prières et tous les sacre-

ments, tirent de la croix leur force et leur vertu. Pendant le saint Sacrifice de la sainte Messe, qui est l'action la plus grande, la plus auguste et la plus sublime de toutes celles qui peuvent glorifier Dieu, à chaque instant le prêtre fait le signe de la croix. Dieu veut que nous n'en perdions jamais le souvenir, comme le moyen le plus sûr de notre salut et l'instrument le plus redoutable au démon. Il nous a même créés en forme de croix; afin que tout homme fût l'image de cette croix, sur laquelle Jésus-Christ est mort pour nous sauver. Voyez comme l'Église s'empresse d'en multiplier le nombre : elle en fait l'ornement spécial de nos églises, de tous ses autels; elle les place sur les endroits les plus élevés, pour nous montrer le triomphe remporté sur l'ennemi de notre salut. Quoi de plus touchant que ce monument glorieux, qui nous met devant les yeux l'abrégé de toutes les souffrances de notre bon Sauveur! Ne semble-t-il pas nous dire : Voyez, mes enfants, ce que j'ai fait pour mériter vos hommages! O mon Dieu, un tel spectacle n'est-il pas capable de toucher le cœur le plus dur et le plus enfoui dans les ordures du péché? O mon Dieu, qu'un cœur tant soit peu sensible y trouve de consolations et de larmes! Un chrétien pourrait-il jeter les yeux sur ce bois sacré, sans sentir se réveiller en lui les remords de la conscience, sans reconnaître ce qu'il est et ce qu'il doit faire?

1° Pourquoi place-t-on des croix près des villes et des villages? C'est pour montrer la profession publique qu'un chrétien doit faire de la religion de J.-C., et, pour rappeler aux passants qu'ils ne doivent jamais perdre le souvenir de la mort et de la passion du Sauveur. Ce signe salutaire nous distingue des idolâtres, comme autrefois la circoncision distinguait le peuple juif d'avec les infidèles. Aussi

voyons-nous que dès que l'on veut détruire la religion, l'on commence par renverser ces monuments. Les premiers chrétiens regardaient comme leur plus grand bonheur de porter sur eux ce signe salutaire de notre Rédemption. Autrefois, les femmes, les filles portaient une croix dont elles faisaient leur ornement le plus précieux : elles la suspendaient à leur cou, montrant par là qu'elles étaient les servantes d'un Dieu crucifié. Mais, à mesure que la foi a diminué, et que la religion s'est affaiblie, ce signe sacré est devenu rare, ou, pour mieux dire, a presque disparu. Voyez comme le démon entraîne au mal par degré. Elles ont commencé à retrancher l'image du Crucifié et de la sainte Vierge, et se sont contentées de porter une croix qu'elles appellent *papillon*. Après cela, le démon les a poussées plus loin : elles ont pris pour remplacer ce signe sacré, une chaîne, qui n'est autre chose qu'un ornement de vanité, et qui, bien loin d'attirer sur elles les bénédictions du Ciel, ne fait, au contraire, que les engager dans les voies et les embûches du démon. Voyez la différence, entre une chaîne et une croix : par la croix, nous sommes devenus enfants libres; par la croix, J.-C. nous a délivrés de la tyrannie du démon, où le péché nous avait conduits. La chaîne, au contraire, est un signe d'esclavage; c'est-à-dire que par cet instrument de vanité, nous quittons Dieu en nous donnant au démon. Seigneur! que le monde a changé depuis les premiers chrétiens, qui se faisaient un honneur et une sainte joie de porter ce signe sacré de notre religion!...

2° L'intention de l'Église est que nous ayons tous des croix dans nos maisons, pour ne jamais perdre de vue que nous sommes chrétiens et disciples d'un Dieu crucifié. On connaît vite si la religion règne dans une mai-

son, par les croix et les images que l'on y trouve. En entrant dans une maison, je cherche des yeux, tout autour, le signe de notre Rédemption. Si je ne le trouve point, je ne puis m'empêcher de déplorer le malheur de la maison et de ceux qui sont dedans. Oh! M. F., que la présence et la vue d'une croix est salutaire! Souvent, il ne faut qu'un regard sur un crucifix, pour adoucir les peines les plus profondes et les plus douloureuses, pour nous faire faire les sacrifices les plus grands, et pratiquer les vertus les plus sublimes. Qui pourrait encore avoir le courage de satisfaire une passion quelle qu'elle soit, en voyant un Dieu cloué sur une croix? Qui trouverait trop grandes ses souffrances, en considérant un Dieu dont le corps est tout en lambeaux par les coups qu'il a reçus dans sa flagellation? Qui pourrait trouver difficile la pratique de la vertu, en voyant un Dieu qui n'a rien commandé qu'il n'ait commencé à pratiquer lui-même. Personne donc, ne doit laisser sa maison sans ce signe salutaire; afin que tous ceux qui entrent puissent reconnaître que vous êtes chrétiens, et que vous en faites profession publique. Un chrétien vertueux doit avoir un beau crucifix, quelques belles images, et les regarder comme le plus bel ornement et l'honneur de sa maison. De temps à autre portez vos regards sur les images ou le crucifix, faites une petite réflexion sur ce que J.-C. a souffert pour nous et combien il nous a aimés. En voyant l'image de la sainte Vierge, (car vous ne devez jamais laisser vos maisons sans une représentation de cette bonne Mère), priez-la de vous recevoir vous et votre famille sous sa sainte protection. Quand vous considérez les images des saints, pensez aux vertus qu'ils ont pratiquées, aux pénitences qu'ils ont faites pendant leur vie, pour mériter le bonheur dont ils (jouissent) maintenant

dans le ciel. Que doit-on penser d'une maison où l'on ne trouve ni christ, ni autre signe de religion? Hélas! on pense qu'elle est habitée par des gens qui ont perdu la foi, qui sont devenus les ennemis de la croix, et ne sont plus chrétiens que de nom. Ah! combien est grand le nombre de ceux qui ne sont plus chrétiens que de nom, et dont la conduite est semblable à celle des païens!

Ah! me direz-vous, c'est un peu fort! Nous ne sommes pas fâchés d'être chrétiens, au contraire : expliquez-nous comment nous n'avons plus que le titre de chrétien? — Eh! mes amis, c'est facile. C'est lorsque vous craignez de faire vos actes de religion devant *le monde*, et que, vous trouvant dans une maison, vous n'osez pas faire le signe de croix avant de manger, ou bien que, pour le faire, vous vous tournez de l'autre côté, crainte d'être aperçu et raillé; c'est lorsque entendant sonner l'*Angelus*, vous faites semblant de ne pas l'entendre, et vous ne le dites pas, de peur qu'on ne se moque de vous. Ou encore, lorsque le bon Dieu vous donne la pensée d'aller vous confesser, vous dites : « Oh! je n'y vais pas, l'on se moquerait de moi. » Si vous vous comportez de cette manière, vous ne pouvez pas dire que vous êtes chrétiens. Non, mes amis, vous êtes, comme autrefois les Juifs, rejetés, ou plutôt, vous vous êtes séparés vous-mêmes; vous n'êtes que des apostats; votre langage le prouve, et votre manière de vivre le manifeste assez clairement. Pourquoi, M. F., avait-on donné le nom d'apostat à l'empereur Julien? C'est, me direz-vous, parce qu'il était d'abord chrétien et qu'ensuite il vécut comme les païens. — Eh bien! mes amis, quelle différence y a-t-il entre votre conduite et celle des païens? Savez-vous quels sont les vices ordinaires chez les païens? Les uns, corrompus par le vice infâme de l'impureté, vomissent de leur bouche

toutes sortes d'abominations; les autres, adonnés à la gourmandise, ne recherchent que les bons morceaux ou se remplissent de vin; toute l'occupation de leurs filles n'est que dans la parure et le désir de plaire. Que pensez-vous, M. F., de cette conduite? — C'est la conduite de personnes qui n'ont point l'espérance d'une autre vie. — Vous avez raison. Et quelle différence y a-t-il entre votre vie et la leur? Si vous voulez parler franchement, vous conviendrez qu'il n'y en a aucune, et que, par conséquent, vous n'êtes chrétiens que de nom. O mon Dieu! que vous avez peu de chrétiens pour vous imiter! Hélas! s'il y en a si peu pour porter leur croix, il y en aura aussi bien peu pour vous bénir pendant l'éternité.

3° On plante des croix bénites dans les champs, et on en place dans les endroits où sont les récoltes : la raison en est que nos péchés semblent continuellement presser la justice de Dieu pour attirer sur nous les fléaux de sa colère : les grêles, les gelées, les sécheresses, les inondations. Comme par la croix le Fils de Dieu nous a réconciliés avec son Père, et nous a mérité les trésors célestes; l'intention de l'Église est, en les plaçant dans les champs, d'en écarter les calamités. La bénédiction qu'elles reçoivent est pour demander à Dieu de ne pas détourner ses yeux miséricordieux des champs où elles sont plantées, et d'y répandre ses bénédictions. Mais ce n'est pas tout de planter des croix, il faut encore le faire avec piété, avec foi, et surtout ne pas être alors en état de péché; vous êtes sûrs que si vous les plantez avec de tels sentiments, le bon Dieu bénira vos terres et les garantira de malheur temporel. Si vos croix ne produisent pas l'effet que vous deviez en attendre, ce n'est pas difficile à concevoir, c'est que vous allez les planter sans foi, sans piété; c'est qu'en les plantant, vous n'a-

vez peut-être pas même dit un *Pater* et un *Ave* à genoux; ou, si vous avez prié, c'est peut-être un genou à terre et l'autre en l'air. Si cela est, comment voulez-vous que le bon Dieu bénisse vos récoltes? Mais lorsque vous les retrouvez (1), c'est bien une autre abomination!... Oh! que la religion a donc perdu de son ancienne beauté! Oui! ces croix sont vraiment plantées dans des champs de païens, et non de chrétiens. O mon Dieu! dans quel malheureux siècle sommes-nous donc arrivés!...

Lorsque l'Église institua cette sainte cérémonie, chacun enviait le bonheur de placer ces croix dans son champ, on le faisait avec le respect le plus profond. Lorsqu'on les retrouvait, soit en moissonnant, soit en vendangeant, on se prosternait la face contre terre pour adorer J.-C., mort sur la croix pour nous, et on exprimait ainsi sa reconnaissance de ce qu'il avait bien voulu conserver et bénir la récolte. Tous, les larmes aux yeux, baisaient le signe sacré de notre Rédemption. Hélas! mon Dieu, ce n'est plus ainsi que les chrétiens vous témoignent leur reconnaissance! Oserai-je le dire? Ils imitent Judas et les Juifs! Ils ressemblent aux Juifs, lorsqu'ils fléchissaient le genou pour insulter sa royauté; ils imitent Judas, qui le baisa avec une bouche souillée des plus grands crimes. Les uns et les autres ne lui rendaient ce semblant de respect que par dérision; n'est-ce pas là vraiment ce que vous faites quand vous rencontrez une croix? Au lieu de témoigner à Dieu votre reconnaissance de ce qu'il a bien voulu bénir et conserver les fruits de la terre; n'est-ce pas une injure que vous lui faites, que de la baiser en riant? N'est-ce pas faire acte de dérision ou plutôt d'idolâtrie, que de présenter une poignée de blé comme si

(1) Au moment des récoltes.

vous encensiez la personne qui tient la croix. Allez, malheureux, ou dans ce monde ou dans l'autre, le bon Dieu vous punira. Pères de famille, ne vous avais-je pas dit, il y a deux ans, qu'au moment de la moisson, vous deviez prendre toutes les croix qui sont dans vos champs, afin d'éviter leur profanation? Ne vous avais-je pas recommandé de les remettre sur vos gerbiers, et, quand vous avez battu votre blé, de les faire brûler, dans la crainte qu'elles ne fussent profanées? Si vous n'avez pas fait cela, vous êtes très-coupables; vous devez ne pas manquer de vous en confesser. Hélas! qui pourrait compter toutes les horreurs qui se commettent au moment de la moisson, ou des vendanges, dans ces moments où Dieu dans sa bonté et sa charité, couvre la terre des dons de sa providence! L'homme ingrat semble redoubler alors ses injures, et multiplier ses outrages. Comment osez-vous murmurer, de ce que vos récoltes manquent, de ce que la grêle ou la gelée vous les enlèvent? Ah! plutôt, soyez dans l'étonnement, de ce que, malgré tant de péchés, le bon Dieu veut encore vous donner votre nécessaire, et bien plus qu'il ne faut encore! O mon Dieu! que l'homme est misérable et aveugle!

4° Le signe de la croix est l'arme la plus terrible contre le démon; aussi, l'Église veut-elle que, non-seulement nous l'ayons continuellement devant les yeux, pour nous rappeler ce que notre âme vaut, ce qu'elle a coûté à J.-C.; mais encore que nous le fassions à tout moment sur nous-mêmes : en nous couchant, lorsque nous nous éveillons la nuit, lorsque nous nous levons, quand nous commençons nos actions, et surtout lorsque nous sommes tentés. Nous pouvons dire qu'un chrétien qui fait le signe de la croix avec des sentiments de piété, c'est-à-dire, bien pénétré de l'action qu'il accomplit, fait trembler

tout l'enfer (1). Une personne tentée qui fait ce signe de notre salut avec une foi vive, peut dire qu'elle écrase les démons et réjouit toute la cour céleste. Voyez saint Antoine, à qui les démons faisaient une guerre rude et continuelle; de quels moyens se servait-il pour se défendre, sinon du signe de notre Rédemption? Un jour que les démons le tentaient, il leur dit : « Que vous êtes peu de chose! moi qui ne suis qu'un pauvre solitaire, pouvant à peine me tenir droit, accablé par la pénitence, d'un seul signe de croix je vous mets tous en déroute. » Il est raconté dans la vie de sainte Justine, que Cyprien le magicien, épris de sa beauté, s'était vendu au démon, pour qu'il employât tous ses artifices afin de la porter au mal. Le démon ne tarda pas à lui avouer qu'il ne pouvait rien sur elle, parce que, à la première tentation, elle faisait le signe de la croix, et qu'ainsi elle rendait ses efforts inutiles.

Mais quand nous faisons le signe de la croix, il faut le faire non par habitude, mais avec respect, avec attention, en pensant à ce que nous faisons. O mon Dieu! de quel saint tremblement ne serions-nous pas pénétrés, si, en le faisant sur nous, nous nous rappelions que nous prononçons tout ce que nous avons de plus saint et de plus sacré dans notre religion! Voyez de quelle dévotion nous serions pénétrés, si nous pensions que nous nommons les trois personnes de la très-sainte et très-adorable Trinité : le Père, qui nous a créés et tirés du néant comme tout ce

(1) En effet, rien n'est plus frappant que ce signe, il nous représente 1° le mystère de la sainte Trinité; 2° par le mouvement que fait la main du front à l'estomac, il nous rappelle la descente de J.-C. du sein de son Père dans celui de la sainte Vierge; 3° le crucifiement de J.-C. par la croix que nous formons; 4° le jugement dernier par le mouvement que fait la main de gauche à droite. (*Note du Vénérable.*)

qui existe; le Fils, qui a pris un corps et une âme dans le sein de la très-sainte Vierge, qui s'est sacrifié pour nous sauver tous de l'enfer, et nous mériter un bonheur éternel; le Saint-Esprit, qui fait de notre cœur son temple, à qui nous sommes redevables de toutes les bonnes inspirations et de tous les bons désirs que nous avons. Voyez, M. F., si vous faisiez toutes ces réflexions, combien vous seriez pénétrés d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu en trois personnes, surtout lorsque, entrant à l'église, vous prenez de l'eau bénite. Oh! s'il en était ainsi, l'on n'entrerait qu'en tremblant. C'est pourquoi, lorsque vos enfants commencent à remuer les bras, il faut bientôt leur faire former ce signe sacré, et leur en inspirer le plus grand respect.

5° Vous me demanderez peut-être ce que veulent dire ces mots : Invention de la sainte Croix, Exaltation de la sainte Croix? Mes amis, ce sont deux fêtes dont l'une se fait le 3 mai, et l'autre le 14 septembre. Voici l'origine de la première : Il y avait 326 ans que J.-C. était mort, l'empereur Constantin combattant contre le tyran Maxence, vit dans les airs une croix plus brillante que le soleil, et sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Par ce signe, tu seras victorieux de ton ennemi. » L'empereur frappé d'un tel prodige, fit aussitôt peindre ce signe sacré sur ses armes et ses drapeaux, et remporta une victoire éclatante. Sainte Hélène, sa mère, conçut envers la croix de J.-C. une telle dévotion, qu'elle ne se donna plus de repos qu'elle ne l'eût trouvée. Elle alla donc à Jérusalem. Dieu lui ayant fait connaître le lieu où elle était, après de pénibles recherches, elle la trouva ainsi que les deux autres croix des larrons. Afin de distinguer quelle était celle du Sauveur, on apporta un mort (1) qui, étant mis

(1) Voir note A, à la fin du volume.

sur les deux premières, ne ressuscita point. Mais lorsqu'on l'eut déposé sur la troisième, le mort se leva et se mit à marcher. Cette croix a été la source d'un nombre infini de miracles. Saint Jean Chrysostome l'appelle, l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, la consolation des pauvres, l'espoir des riches, la confusion des orgueilleux et le tourment de l'enfer. O mes enfants, nous dit saint Epiphane, gravons ce signe salutaire sur le sommet de nos portes, sur nos fronts, sur notre bouche, sur notre poitrine; revêtons-nous souvent de cette armure impénétrable contre le démon. Ne restons jamais sans avoir sur nous ce signe sacré. Dieu, pour nous montrer combien il tenait à ce que le bois sacré sur lequel il est mort, fût vénéré dans tout l'univers comme une source de bénédiction, a permis que, pendant plusieurs siècles, le bois de la sainte croix ne diminuât pas, malgré que l'on en prît sans cesse. Dans la suite, lorsque cette sainte relique eut été exposée dans tout le monde chrétien, elle diminua : maintenant il est à croire qu'il n'y a pas de pays où l'on ne possède un morceau de ce bois sur laquelle J.-C. a opéré notre salut. Telle est l'origine de cette fête qui s'appelle l'Invention de la sainte Croix, parce que c'est le jour qu'elle a été trouvée par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. La fête que l'on célèbre le 14 septembre, rappelle que cette sainte croix étant restée quatorze ans chez les Barbares, qui l'avaient enlevée de Jérusalem, l'empereur Héraclius, victorieux des Perses, formula dans le traité de paix qu'on lui rendrait ce bois sacré. On le rapporta en triomphe à Jérusalem, et voilà pourquoi l'on fait, le 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Les saints, M. F., ont tous aimé la croix, ils y ont trouvé leur force et leur consolation. Voyez sainte Lidu-

wine à qui trente-huit ans de souffrances ne semblent qu'un éclair, tant son cœur se dilate dans cette source d'amour!... Mais, me direz-vous, faut-il donc avoir toujours quelque chose à souffrir? tantôt la maladie ou la pauvreté; tantôt la médisance ou la calomnie; une perte de bien ou une infirmité? On vous calomnie? mon ami, on vous accable d'injures? on vous fait tort? tant mieux. C'est *bonne marque;* ne vous *tourmentez* pas : vous êtes dans le chemin qui mène au ciel. Savez-vous quand il faudrait pleurer? Je ne sais pas si vous le comprendrez; mais ce serait précisément si, au contraire, vous n'aviez rien à souffrir, que tout le monde vous estimât et vous respectât; vous devriez porter envie à ceux qui ont le bonheur de passer leur vie dans la souffrance, les mépris et la pauvreté. Oubliez vous donc que, dans votre baptême, vous avez accepté une croix, que vous ne devez quitter qu'à la mort, et que c'est la clef dont vous vous servirez pour ouvrir la porte du ciel! Oubliez vous donc ces paroles du Sauveur : « Mon fils, si vous voulez venir » après moi, prenez votre croix et suivez-moi, » non un jour, non une semaine, ni une année, mais toute votre vie. Les saints avaient peur de passer quelques instants sans souffrir, parce qu'ils regardaient ce temps-là comme perdu. D'après sainte Thérèse, l'homme n'est en ce monde que pour souffrir, et dès qu'il cesse de souffrir, il doit cesser de vivre. Saint Jean de la Croix demande à Dieu avec larmes, pour toute récompense de ses travaux, de lui faire la grâce de souffrir toujours davantage.

De tout cela, M. F., que devons-nous conclure? Le voici. Prenons la résolution de porter un grand respect à toutes les croix qui sont bénites, et qui nous représentent en abrégé tout ce que notre Dieu a souffert pour nous. Rappelons-nous que de la croix, découlent toutes les

grâces qui nous sont accordées, et que, par conséquent, une croix bénite est une source de bénédictions; que nous devons faire souvent sur nous le signe de la croix, et toujours avec un grand respect; et enfin, que jamais nos maisons ne restent dépourvues de ce symbole salutaire. Inspirez à vos enfants, M. F., le plus grand respect pour la croix, et, sur vous-mêmes, ayez toujours une croix bénite, elle vous gardera du démon, du feu du ciel et de tout danger. Ah! M. F., que cette croix donne de forces à ceux qui ont la foi!... Qu'à la vue de cet instrument de salut les souffrances sont peu de choses!... O belle et précieuse Croix! que d'heureux vous faites, même en ce monde, et que de saints pour l'autre!... Ainsi-soit-il.



24 JUIN.

FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints.
(*Ps.* LXVII, 36.)

Tel fut le langage du Prophète-Roi, en considérant la grandeur des biens et des grâces que Dieu accorde à ceux qui l'aiment. Oui, sans doute, M. F., tout ce que Dieu a fait est admirable : tout nous annonce un Dieu infini en sagesse, en puissance, en miséricorde et en toute sorte de perfections. Mais, nous pouvons affirmer que dans ses saints, il a fait quelque chose de plus particulier, ou, pour mieux dire, il a voulu retracer en eux toutes les vertus que Jésus-Christ son Fils, a pratiquées pendant sa vie mortelle. En effet, voulons-nous connaître quelle a été sa vie cachée? Allons trouver ces anciens solitaires dont les cheveux ont blanchi dans les forêts, et nous verrons en eux ses propres vertus. Voulons-nous connaître, du moins en partie, la beauté et l'estime qu'il a fait de la plus belle des vertus, la pureté? Entrons dans les monastères, et nous verrons des personnes de l'un et de l'autre sexe

crucifier sans cesse leur chair, pour conserver en eux une si belle vertu. Voulons-nous connaître sa vie apostolique? Considérons tous ces apôtres et tous ces missionnaires, qui traversent les mers pour annoncer l'Évangile aux idolâtres, qui sacrifient leur santé et leur vie pour sauver ces pauvres âmes. Désirons-nous avoir une idée de la vie souffrante de Jésus-Christ? Allons trouver ces foules de martyrs, voyons leurs supplices : les uns meurent sur des chevalets ou des brasiers ardents, les autres sont moulus entre les dents des lions, ou encore expirent au milieu des plus affreux tourments. Oui, M. F., il nous semble revoir en tous ces saints, la vie propre de Jésus-Christ. C'est précisément ce qui faisait dire d'avance au saint Roi-Prophète : « O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints! » Cependant, M. F., nous pouvons dire que saint Jean-Baptiste, dont nous faisons la fête, et que nous avons le bonheur d'avoir pris pour protecteur particulier, renferme en lui seul toutes les vertus des autres saints. La vie du Sauveur a été toute employée à plaire à son Père, à sauver les âmes et à faire pénitence : telle aussi a été la vie de saint Jean-Baptiste. La vie de Jésus-Christ a été pure; pure a été celle de saint Jean-Baptiste. Dès l'âge le plus tendre, il se retira dans le désert, dont il ne sortit que pour combattre le péché et mourir pour son Dieu, avant que son Dieu ne mourût pour lui. Jésus-Christ est mort pour réparer la gloire de son Père : saint Jean est mort pour soutenir les droits de son Dieu. Oh! M. F., que de vertus l'on découvre dans ce grand saint! Il est vrai que Marie tient le premier rang après son Fils; mais nous pouvons dire qu'après Marie, saint Jean-Baptiste tient le premier rang. Pour vous engager, M. F., à avoir une grande confiance à cet incomparable saint, je vais vous faire connaître

quelques-unes des grâces que le bon Dieu lui a faites, de préférence aux autres élus.

Si nous voulons faire l'éloge de certains saints, nous commençons à montrer les vices auxquels ils se sont d'abord abandonnés; puis nous tâchons de les noyer dans leurs larmes, et de les couvrir par les pénitences qu'ils ont pratiquées pendant le reste de leur vie. Nous voyons d'un côté la faiblesse humaine, et de l'autre la puissance de la grâce. Parlons-nous de sainte Madeleine? Nous commençons par raconter sa misérable vie, ensuite les larmes qu'elle a versées et les pénitences qu'elle a faites pour apaiser la justice de Dieu. Vous parlons-nous de saint Pierre? Nous vous disons qu'après avoir eu le malheur de renier son divin Maître, il pleura amèrement, et sa pénitence dura autant que sa vie. Leurs larmes et leurs pénitences nous consolent; mais cependant leurs péchés nous affligent, parce qu'ils ont offensé un Dieu si bon et qui mérite tant d'être aimé! Mais, M. F., chez notre bon et grand saint Jean-Baptiste, nous ne trouvons rien qui puisse nous attrister. Tout doit, au contraire, nous réjouir; car nous ne voyons en lui que du bien et point de mal : il n'a que des vertus et point de péchés. On ne commence à compter les vertus des autres saints et leurs pénitences qu'à partir d'un certain âge; mais, de saint Jean-Baptiste, nous pouvons commencer à dire des merveilles, même avant sa naissance. Oh! M. F., qu'il fait bon louer un saint dans lequel nous ne voyons que les vertus les plus sublimes! Mais la grande difficulté que nous trouvons à faire l'éloge de saint Jean-Baptiste, c'est que ses vertus sont portées à un si haut degré de perfection et tellement au-dessus des connaissances de l'homme, qu'il nous semble téméraire de vouloir entreprendre d'en dire quelque chose. Ne devrions-nous pas nous contenter de

louer et de bénir le Seigneur, qui l'a distingué de tous les autres saints d'une manière si extraordinaire? Saint Jean-Baptiste est le seul homme qui soit resté si peu de temps sous la tyrannie du péché; il n'avait encore que six mois, lorsque Jésus-Christ vint lui-même le sanctifier dans le sein de sa mère : grâce qui n'a été accordée qu'à lui seul. L'on dit bien que le prophète Jérémie a été sanctifié dans le sein de sa mère, mais les saints Pères doutent que ce soit de la même manière.

Pour vous donner une idée de la grandeur de notre saint, je vous dirai qu'il fut l'ambassadeur du Père éternel, qui l'envoya pour annoncer la venue de son Fils sur la terre. Oui, M. F., ce grand saint fut comme cette belle étoile du matin, annonçant le lever du soleil qui doit réchauffer la terre et ranimer la nature. Le ciel fit tant de cas de saint Jean-Baptiste, qu'il employa tout ce qu'il y avait de plus grand dans sa cour, pour annoncer sa venue. Ce fut ce même ange qui annonça la conception du Sauveur et celle de saint Jean. Ce fut, nous pouvons le dire, un enfant tout céleste : il a été formé dans le sein d'une mère, la plus sainte que la terre ait jamais portée, après la sainte Vierge. Ce fut là plutôt l'ouvrage de la grâce que celui de la nature; car ses parents étaient fort avancés en âge et hors d'état d'avoir des enfants.

Saint Augustin demande pourquoi l'on célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, tandis que, pour tous les autres saints, la fête ne se célèbre que le jour de leur mort? « C'est, nous dit-il, que les autres saints n'ont pas été choisis de Dieu ni avant de naître, ni même en naissant, mais seulement dans le cours de leur vie, après bien des combats et des pénitences; saint Jean-Baptiste, au contraire, a été choisi de Dieu, non-seulement en naissant, mais même avant de naître; avant de voir le

jour, il est prophète; il est encore dans le sein de sa mère, que déjà il reconnaît le Sauveur du monde, lui-même encore dans le sein de la très-sainte Vierge. »

Oui, M. F., disons-le, avant que ses yeux fussent ouverts, il contemplait son Dieu et son Sauveur, promis depuis tant de siècles. Aussi voyons-nous que sa vie a été un prodige continuel. Sa naissance fut semblable à ce beau soleil qui paraît tous les jours, portant de toute part la joie et la fécondité. Son berceau fut comme une montagne de baume, qui répand ses parfums jusqu'aux extrémités de la terre. En effet, quand saint Jean vint au monde, tous ses parents, tous ceux des environs étaient ravis d'admiration; on les entendait se dire les uns aux autres : « Que va devenir un jour cet enfant? vraiment, la main toute-puissante de Dieu est sur lui. » Oui, M. F., de quelque côté que nous considérions ce saint, nous ne voyons rien en lui que de grand. 1° Il est grand par le nom de Jean qui lui fut donné; 2° il est grand par les grâces dont le ciel l'a comblé; 3° il est grand par la mission que Dieu lui a assignée; 4° il est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées; 5° il est grand devant Dieu; 6° il est grand devant les hommes; 7° enfin, il est grand dans sa mort. N'est-ce pas un abîme de grandeurs? N'ai-je pas raison de vous dire qu'on gagnerait tout autant de garder le silence, que de vouloir entreprendre l'éloge d'un si grand saint, tant ses vertus et ses privilèges sont au-dessus des connaissances d'un mortel! Oh! que de grâces, M. F., nous pouvons obtenir du ciel par sa protection!

Je dis donc 1° que saint Jean est grand par le nom que l'ange lui a donné. Ce fut le Père éternel qui lui choisit ce nom, pour nous montrer que cet enfant serait tout céleste. Le nom de Jean signifie grâces, bénédiction, pri-

vilège extraordinaire. 2° Je dis qu'il est grand par les faveurs que le ciel lui accorda. Le bon Dieu, en effet, ne suivit point les lois ordinaires pour effacer en lui le péché originel : il fut sanctifié dans le sein de sa mère. Saint Ambroise nous dit que la grâce de Dieu l'anime, même avant d'avoir la vie, et saint Pierre Chrysologue, que Dieu le met dans le ciel avant que ses pieds ne touchent la terre; il lui donne l'esprit divin avant l'esprit humain, et lui fait présent de sa grâce avant que la nature ait formé son corps. Oui, ajoute ce grand saint, Dieu le fait vivre en lui avant qu'il ne vive de la vie naturelle. Mais si nous voulons avoir de cette grandeur, une idée encore plus sublime, il faut considérer que Jésus-Christ lui-même, comme homme, lui a mérité ces grâces, et que la sainte Vierge fut choisie par le Père éternel pour en être la dépositaire. Oh! M. F., que de grâces, que de vertus, que de grandeurs renfermées dans un seul saint!... A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il part, ou plutôt il lui commande d'aller promptement trouver sa cousine Élisabeth, afin de sanctifier son précurseur. « Il semble, dit saint Pierre Damien, que le Fils de Dieu n'est venu sur la terre que pour celui-là seul : il laisse tous les autres hommes pour ne chercher que saint Jean. » Il donne une force extraordinaire à sa Mère pour traverser les montagnes de la Judée, ce qu'elle fait avec une vitesse incroyable. A l'arrivée de Marie, sainte Elisabeth et saint Jean-Baptiste sont saisis d'un doux ravissement. Elisabeth ouvre la bouche pour publier les faveurs que Dieu lui fait par la visite de Marie; Jean-Baptiste tressaille de joie, et adore son Dieu et son Sauveur, avant même de le voir des yeux du corps. Ah! heureuse sanctification qui a été faite par Jésus-Christ lui-même avec tant de bienveillance et d'empressement!

Mais à cet amour prévenant de Jésus-Christ ajoutons, M. F., les prévenances de Marie, la dispensatrice de ses grâces. Oh! quel bonheur pour saint Jean-Baptiste, qui, au sortir du sein de sa mère, fut mis entre les bras de la sainte Vierge! Oh! M. F., quelle effusion de grâces, pendant les trois mois qu'elle demeura chez sa cousine Elisabeth! Que de fois n'a-t-elle pas pris cet enfant entre ses bras? Que de fois ne l'a-t-elle pas porté et baisé? Saint Ambroise nous dit que la sainte Vierge avait tant de pureté et de sainteté, surtout depuis qu'elle avait conçu et enfanté le Fils de Dieu, qu'elle communiquait la pureté à tous ceux qui la voyaient. Il était impossible, dit ce Père, de la regarder sans se sentir brûler d'amour pour cette belle et précieuse vertu. Saint Denis l'Aréopagite dit que, même après l'Ascension de Jésus-Christ, elle avait tant de grâces, tant de charmes, tant d'attraits, tant de sainteté; on voyait en elle tant de majesté et de rayons de la divinité, que tous l'auraient adorée comme une déesse, si la foi ne l'eût défendu. Si donc tous ceux qui la regardaient seulement se sentaient remplis d'une si grande pureté, quelle pureté n'aura-t-elle pas dû communiquer à saint Jean-Baptiste en le caressant, en l'embrassant, en répandant sur ses lèvres l'esprit de la grâce par son haleine virginale; car, en ce moment, Jésus et Marie n'étaient pour ainsi dire qu'une personne? Jésus, dans ces temps heureux pour Marie, ne respirait que par la bouche de Marie; le souffle et l'haleine de Marie n'étaient que la respiration de Jésus. Si Marie avait tant d'empire sur les âmes après l'Ascension de Jésus-Christ, quel torrent de grâces ne dut-elle pas répandre sur saint Jean, alors que Jésus-Christ était dans son sein? O heureux enfant! ô heureuse mère! que de grâces la visite de Marie vous a procurées! Ne devons-nous pas croire que le petit cœur

de saint Jean fut, dans ces moments heureux, un brasier de flammes de l'amour divin? Mais si tant de grâces sont accordées à sa naissance, que sera-ce donc durant le cours de sa vie? A chaque instant, Dieu lui donne de nouvelles faveurs; il les lui donne dès le sein de sa mère, et il ne s'arrêtera que dans le moment où le roi Hérode lui fera trancher la tête, pour la faire porter à l'infâme Hérodiade.

3° Saint Jean-Baptiste est grand par la mission que Dieu le Père lui a assignée de toute éternité. Le Saint-Esprit n'en parle qu'avec des transports d'admiration : il nous apprend que le Père Éternel l'a choisi pour annoncer aux hommes la venue du Sauveur. Les prophètes et les figures l'ont désigné longtemps d'avance; mais Jean-Baptiste est lui-même la voix de Dieu criant dans le désert, annonçant au peuple que le royaume des cieux est proche, que le Sauveur est déjà sur la terre. Voyant venir à lui le Fils de Dieu, Jean, tout ravi de joie, se tourne vers le peuple en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Voici le Rédempteur du monde, promis et attendu depuis quatre mille ans; c'est lui-même qui vient racheter les hommes... « faites donc de dignes fruits de pénitence! » Oui, M. F., cet office de précurseur est si relevé, que nous n'avons point de termes pour en parler dignement. Le Père éternel a voulu que saint Jean-Baptiste prît les intérêts de son Fils; c'est à lui seul qu'il semble vouloir confier le soin de sa cause, comme étant le cœur le plus pur et le plus digne. Mais ce qui augmente presque à l'infini la grandeur de saint Jean-Baptiste, c'est d'avoir eu l'honneur de baptiser son Dieu; cette mission achève entièrement de mettre le comble à sa gloire. « O mon Dieu! s'écrie saint Augustin avec des transports d'admiration, quelle plus grande gloire pour un serviteur, que celle de baptiser son Sau-

veur et son Maître? Quel honneur pour une créature de voir à ses pieds son Créateur! » « Mes enfants, nous dit Tertullien, pour toucher le corps adorable de Jésus-Christ, il fallait que saint Jean-Baptiste eût une pureté proportionnée à celle de la sainte Vierge, » ce qui semble le mettre presque au même rang.

4° Saint Jean-Baptiste est grand par les vertus sublimes qu'il a pratiquées. Je ne vous parlerai pas, M. F., de ses vertus intérieures; c'est un *cahos* (1) qui n'a point de fond, et que Dieu seul a pu sonder : tout au plus pouvons-nous parler de celles qui ont paru aux yeux des hommes, et qui ont rempli le monde d'étonnement. Si nous voulons considérer sa pénitence, son zèle infatigable, son détachement et sa grande humilité, nous ne saurons de quelle vertu il faut d'abord parler. Je dis d'abord qu'il sortit de la maison paternelle encore enfant, pour aller dans un désert où il vécut seul, dans la compagnie des bêtes sauvages; il n'avait pour tout vêtement qu'une tunique grossière, faite de poil de chameau. Sa nourriture se composait d'un peu de miel sauvage et de sauterelles. L'eau seule lui suffisait pour boisson, encore, en prenait-il si peu, que Jésus-Christ nous dit « qu'il ne mangeait ni ne buvait, » nous faisant ainsi comprendre qu'il prenait peu de chose pour soutenir sa vie. Nous voyons, il est vrai, beaucoup de saints aller passer le reste de leurs jours dans les bois; mais ils avaient de quoi se loger et pourvoir à leurs besoins. Saint Jean, nous pouvons le dire, est le seul qui soit entré si jeune dans les forêts. En effet, il aurait eu à peine dix-huit mois, lorsque le roi Hérode conçut le barbare dessein de faire mourir tous les enfants au-dessous de deux ans.

(1) Abîme. Voir note A du tome I.

Son père, Zacharie, conseilla à Elisabeth, sa femme, de prendre l'enfant et de fuir, afin d'éviter le massacre. En effet, après toutes les merveilles dont on avait été témoin à sa naissance, il était à craindre qu'on ne le prît pour le Messie. Pour épargner la mort à son enfant, Elisabeth s'enfuit dans les bois en toute hâte, s'abandonnant ainsi aux mains de la Providence; mais, hélas! quarante jours après, elle mourut! Les officiers du roi étant venus trouver Zacharie, lui demandèrent où était l'enfant et sa mère? Le père répondit qu'il ne pouvait le leur dire. Ecumant de rage, ils l'assommèrent entre le vestibule et l'autel; car il était alors à prier dans le temple (1). Mais que va devenir notre saint Jean, n'ayant pas encore deux ans, au milieu d'un bois, sans père, sans mère, sans espérance du moindre secours humain? Cela vous étonne peut-être, mais ne craignez rien, tout ceci ne se fait que par un ordre exprès de la Providence. Quoique ses parents fussent de grands saints, ils n'étaient pas encore dignes cependant d'avoir soin de cet enfant incomparable; c'était aux anges qu'était réservé cet honneur. A peine Elisabeth fut-elle morte, que le Père Eternel envoya, non pas seulement un ange, mais une foule d'anges, qui veillèrent à la conservation de cet enfant céleste, jusqu'au moment où il put se suffire à lui-même. Nous savons bien que le Seigneur envoya plusieurs fois à ses saints de quoi secourir leur misère : aux uns, des corbeaux, tel qu'à un saint Paul, ermite; aux autres, des chiens, comme à saint Roch; des biches, comme à saint Gilles; il commanda une fois à un ange d'aller porter de la nourriture au prophète Élie, dans le temps que la reine Jézabel le persécutait.

(1) Voir note B à la fin du volume.

Mais pour notre saint Jean, les animaux n'auraient osé approcher de l'ambassadeur du Père Éternel. Ce n'était pas assez d'un ange, il fallait que le ciel entier s'employât pour lui seul. Notre saint est donc privé des bras maternels; mais tout aussitôt, les anges viennent et l'entourent. « O mon Dieu! s'écrie l'illustre cardinal Baronius, quel prodige de merveilles que cet enfant, qui, même en naissant, étonne le ciel et la terre! »

Sa pénitence commence presque avec sa vie. Ah! pauvre enfant, pourquoi faites-vous pénitence? C'est vrai, il n'est pas le seul qui ait fait pénitence. Quand nous parcourons les vies des Saints, nous y trouvons des rigueurs qui font frémir et confondent notre lâcheté. Les uns passent sept ou huit jours sans boire ni manger; d'autres, tel qu'un saint Siméon Stylite, vont même jusqu'à quarante jours; ou bien ils endureront des tourments à faire mourir de frayeur, tel qu'un saint Venance, une sainte Reine, et bien d'autres encore. Néanmoins, nous voyons que tous avaient péché, et tous, par conséquent, avaient besoin de faire pénitence pour satisfaire à la justice divine. Mais notre saint Jean, pourquoi fait-il pénitence? sa vie n'est-elle pas la plus sainte et la plus pure de toutes les vies, après celle de la sainte Vierge? En voici la raison. Étant l'ambassadeur du Père Éternel pour annoncer la venue de son Fils, il fallait qu'il fût orné des plus sublimes vertus, et que sa seule présence commençât à ébranler et à toucher les cœurs par l'exemple d'une vie si innocente et si pénitente. Les larmes et les gémissements sont toute sa nourriture et son occupation; il n'est aucune vertu qu'il ne pratique au plus haut degré de perfection. Si, après tant d'années de larmes et de pénitences, il quitte son désert, c'est pour annoncer au peuple et préparer la venue du Messie; s'il eut tant

de courage, c'est qu'il espérait donner sa vie pour son Sauveur, avant que son Sauveur ne la donnât pour lui.

Il fut grand par son zèle. Il parlait avec tant d'ardeur, avec un zèle si enflammé, qu'il étonnait tout le monde. L'on croyait voir en lui le prophète Élie revenu sur la terre et monté sur son char tout de feu, pour convertir les pécheurs les plus endurcis. Rien n'est capable de l'arrêter; partout où il trouve le vice, il le combat avec un zèle inouï. Il reproche aux pécheurs leur vie honteuse, et les menace de la colère de Dieu s'ils ne font pénitence : « Races de vipères, leur dit-il, qui vous a appris à fuir la colère du Seigneur prête à tomber sur vous? Faites donc de dignes fruits de pénitence, ne retardez plus votre conversion; car la cognée est au pied de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » « Oui, s'écrie saint Bernard, il était tellement enflammé de l'amour de Dieu, que ses paroles étaient comme des charbons ardents, capables d'embraser les cœurs les plus glacés, et de convertir les pécheurs les plus endurcis. » Si on lui demandait ce qu'il fallait faire pour se préparer à la venue du Messie : « Que celui, leur disait-il, qui a deux habits en donne un aux pauvres. Que celui qui a du pain en donne à celui qui n'en a point. » Enfin, dans l'ardeur de son zèle, ayant appris que le roi s'abandonnait au vice infâme de l'impureté, il va à la cour, et lui reproche hardiment une vie si honteuse et si indigne. Cependant, il savait très-bien que cette démarche lui coûterait la vie; n'importe, la gloire de Dieu est attaquée, cela lui suffit pour que ni les menaces, ni les tourments ne puissent l'arrêter; il foule tout sous ses pieds; il ne se croit au monde que pour défendre les intérêts de son Dieu, et, dès que l'occasion s'en présente, il la saisit. Ah! plût à Dieu que

ses ministres d'aujourd'hui fussent tous dans les mêmes dispositions, et que ni les promesses, ni les menaces ne fussent pour eux un sujet de trahir leur conscience! Oui, M. F., ce grand saint brûlait du désir de donner sa vie pour son Sauveur. Oh! si nous avions tous ce bonheur, et si nous faisions pour cela tout ce qui serait en notre pouvoir, que de péchés de moins, que de vertus et de bonnes œuvres de plus!...

Il est grand par son détachement des biens de ce monde et le mépris même de la vie. Il a, en quelque sorte, surpassé Jésus-Christ dans sa pauvreté. Si Jésus-Christ n'a pas voulu naître dans une maison qui appartînt à ses parents; cependant, quelque temps après, il est revenu à Nazareth, dans la maison de sa mère. Saint Jean-Baptiste, au contraire, quitta la maison paternelle à l'âge de dix-huit mois environ, et il n'y revint jamais. Le Fils de Dieu fut bien pauvre dans ses vêtements et sa nourriture; saint Jean-Baptiste, pour ainsi dire, l'a été encore davantage. Le Fils de Dieu avait des habits ordinaires; lui, n'a qu'une peau de chameau toute hérissée de poils. La nourriture du Fils de Dieu est un peu de pain ordinaire; celle de saint Jean-Baptiste est un peu de miel sauvage et quelques sauterelles. Le Fils de Dieu se reposait sur un bien mauvais lit; saint Jean n'avait que la terre nue. Aussi Jésus-Christ lui-même dit que Jean-Baptiste ne mangeait ni ne buvait, pour nous montrer la grandeur de sa pénitence. Le Sauveur du monde avait encore la compagnie de ses parents; saint Jean-Baptiste n'eut que la compagnie des bêtes sauvages. N'est-il pas vrai, M. F.? nous sommes forcés de l'avouer, l'on ne peut trouver le fond de cet océan de vertus, et tout ce que nous pouvons en dire n'est rien.

Il est grand par son humilité. Jamais, M. F., la terre

n'a eu le bonheur de voir un saint aussi humble. Il est, après la sainte Vierge, tout ce qu'il y a de plus grand, et il se compare à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus faible sur la terre. Il jouit, aux yeux du monde, de la plus haute réputation : les uns le regardent comme un ange descendu du ciel, les autres le prennent pour le Messie lui-même. En effet, les pontifes et les premiers d'entre les juifs avaient conçu de lui une si grande idée, qu'ils lui envoyaient tout ce qu'il y avait de plus considérable dans leur nation, tel que les prêtres et les lévites, pour savoir de lui-même et de sa propre bouche, qui il était. On lui demanda d'abord s'il était le Messie; car une vie remplie de tant de prodiges, si retirée et si pénitente, ne pouvait, à leurs yeux, convenir qu'au Messie. Cet abîme d'humilité leur répond sans détours : « Non. » Ne pouvant se persuader qu'il fût un homme ordinaire, ils lui demandent s'il est Élie; sachant que ce prophète était un homme de miracles. Il dit de nouveau : « Non, je ne le suis pas. » « Mais, lui disent-ils, si vous n'êtes ni le Messie, ni un prophète, dites-nous qui vous êtes, afin que nous rendions raison à ceux qui nous ont envoyés vers vous. » « Eh bien! leur répond ce prodige d'humilité, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, faites pénitence. » Pouvait-il mieux montrer son humilité, disant qu'il n'est que le son d'une voix retentissant dans le désert? Peut-on trouver quelque chose de plus faible et de moindre valeur que le son de la voix? « ..... Celui qui vient après moi, est infiniment plus grand que moi, je ne suis pas même digne de toucher le cordon de ses souliers. » O humilité incomparable! Il pouvait très-bien s'attribuer la qualité de prophète, puisqu'il est envoyé de Dieu pour annoncer la venue de son Fils; mais, afin de détruire la bonne opi-

nion que l'on avait de lui, il se sert des termes les plus capables de le faire confondre avec le commun des mortels. « Il est aisé, M. F., nous dit saint Augustin, de ne pas désirer les louanges quand on ne veut pas nous les donner; mais il est difficile de ne pas prendre plaisir à les entendre lorsqu'on les publie devant nous. »

5° Saint Jean-Baptiste est grand devant Dieu, parce que Jésus-Christ lui-même a fait son panégyrique, et qu'il a loué toutes ses belles vertus. Assurément, il y a bien de la différence entre les louanges que donnent les hommes, et celles que Dieu donne lui-même. Tous les hommes sont sujets à se tromper, mais Dieu n'estime et ne loue que ce qui est digne d'être estimé ou loué. O quelle gloire pour notre saint d'avoir été grand devant Dieu! C'est le plus grand des honneurs. Jésus-Christ en a fait tant d'estime, qu'il n'a pas voulu qu'un homme ordinaire, ni même un ange, fît l'éloge de ses vertus; il a voulu le faire lui-même : montrant ainsi qu'il n'y avait nulle créature dans le ciel ni sur la terre, capable de le faire dignement. Nous lisons, il est vrai, dans l'Écriture sainte, que Dieu dit, parlant de Moïse, de Joseph, du prophète Nathan et du prophète Élie, qu'ils ont été grands devant les rois de la terre; mais, pour être grand devant Dieu, saint Jean-Baptiste seul est mis à ce rang. Si j'osais, je dirais que Dieu semble vouloir l'égaler à lui-même. L'ange, messager de l'Incarnation, se sert des mêmes paroles en parlant à Marie et en parlant à Élisabeth : « Le Fils qui naîtra de vous sera grand devant Dieu et devant les hommes. » D'après cela, M. F., n'avais-je pas raison de vous dire, que nulle créature n'était capable de faire l'éloge de cet ange terrestre? Jésus-Christ, il est vrai, a bien loué Madeleine pour avoir embrassé ses pieds; il a bien loué le Centenier et la Chananéenne, en disant qu'il n'y avait

point de foi si grande en tout Israël; mais cela n'est dit que pour quelques vertus particulières; il prend au contraire, un singulier plaisir à parler de chacune des perfections de notre saint. Écoutez-le quand, s'adressant aux Juifs, il leur parle de sa fermeté : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? » c'est-à-dire, un homme ordinaire, qui a pour apanage l'inconstance et la faiblesse, qui plie à tous les vents. Mais non, c'est un homme inébranlable, et inviolablement attaché aux lois de son Dieu. Entendez-le parler de pénitence. Qui êtes-vous allé voir? « Avez-vous vu un homme vêtu délicatement? » comme les mondains? « Non, ces personnes se tiennent dans les maisons des grands. » Enfin, pour porter ses louanges comme à l'infini, il dit que « nul d'entre les enfants des femmes ne peut l'égaler. » Que peut-on dire de plus, M. F.? Quand Jésus-Christ a loué quelques vertus, il ne les a jamais mises au-dessus de celles d'autres saints; mais, quand il loue Jean-Baptiste, il exalte sa sainteté au-dessus de celle de tous les autres hommes. Encore, il finit par assurer que « c'est un prophète, et plus qu'un prophète. » Oh! M. F., que de grâces et que de bénédictions nous obtiendrions, si nous avions le bonheur d'avoir une vraie confiance en ce grand saint!...

6° Saint Jean est grand devant les hommes. Plusieurs siècles avant, les prophètes ont annoncé sa naissance, et ils ont employé, en parlant de sa venue, toute l'éloquence que le Saint-Esprit leur avait donnée. Le prophète Isaïe le peint sous la figure d'une voix retentissante, qui se fera entendre dans tous les déserts de la Judée. Jérémie le compare à un mur d'airain et à une flèche embrasée, pour nous montrer sa constance et son zèle pour la gloire de Dieu. Malachie l'appelle un ange,

pour nous montrer la beauté et la grandeur de sa pureté. « L'opinion que l'on avait de lui était si grande, dit saint Jean Damascène, que tout le peuple le suivait en le prenant pour le Messie. Quand il eut le bonheur de baptiser Jésus-Christ, on lui eût attribué ces paroles qu'on entendit descendre du ciel : « *C'est ici mon Fils bien-aimé,* » si le Saint-Esprit, qui parut alors sous la forme d'une colombe, n'eût fait connaître le Fils de Dieu en se reposant sur sa tête. » Après sa mort, on a cru voir en la personne de Jésus-Christ, Jean-Baptiste ressuscité. Les Pères de l'Église ne savent en quels termes parler de lui, tant ils trouvent ses mérites au-dessus de leur science. Saint Pierre Chrysologue l'appelle l'école de la vertu, le modèle de la sainteté, la règle de la justice, le martyr de la virginité, l'exemple de la chasteté, le prédicateur de la pénitence, la voix des apôtres, la lumière du monde, le témoin de Dieu et le sanctuaire de la sainte Trinité. Et pour vous donner une idée de l'estime que l'Église du ciel et de la terre fait de notre saint, je vous dirai que Dieu avait inspiré à son Église la pensée de célébrer trois messes le jour de sa naissance, comme à la naissance du Sauveur ; tant sa vie a de conformité avec celle du divin Maître. Hé bien! M. F., vous faisiez-vous une telle idée de la grandeur, de la dignité et de la sainteté de notre Jean-Baptiste? Ah! mes amis, pourquoi avons-nous si peu de dévotion et de confiance aux saints? C'est que nous n'avons jamais pris la peine de connaître les vertus et les pénitences qu'ils ont pratiquées, et le pouvoir qu'ils ont auprès du bon Dieu.

7° Enfin, saint Jean-Baptiste est grand par sa mort. Elle est parfaitement conforme à celle de Jésus-Christ. Jésus-Christ a tracé le chemin du ciel à tous les saints, quant à saint Jean-Baptiste, il l'a fait marcher devant

lui. Jean-Baptiste l'a précédé au désert, avant lui il a embrassé la pénitence extérieure, avant lui il a prêché, avant lui il est mort. Le Sauveur a été délaissé et abandonné de tous ses amis, excepté de sa sainte Mère; saint Jean semble l'avoir été encore davantage. Jésus-Christ, dans sa passion, est suivi de plusieurs saintes femmes en pleurs; saint Jean n'est consolé de personne : à l'exemple de son divin Maître, il va mourir dans les tourments et l'abandon universel. Quand le bienheureux saint Étienne fut lapidé par les Juifs, il eut le bonheur d'être encouragé par le Seigneur lui-même, qui ouvrit les cieux, et, par cette brèche, se montra à lui. Saint Jean souffre une mort encore plus amère que saint Étienne; car si Jésus eût voulu consoler saint Jean, il n'aurait pas eu besoin d'ouvrir les cieux; mais, seulement, de faire quelques pas pour venir de Galilée en Judée.

Il aurait pu au moins lui envoyer un ange pour le consoler comme il fit à saint Pierre, qui, ayant été mis en prison dans la même ville de Jérusalem par l'ordre d'Hérode, un ange lui fut envoyé qui brisa ses chaînes, et le rendit sain et sauf aux fidèles. Pourquoi donc, M. F., Jésus-Christ n'agit-il pas de la sorte envers son parent, le plus innocent de tous les saints, le plus austère de tous les confesseurs dans les rigueurs de la pénitence, le plus chaste parmi les vierges, le plus mortifié et le plus affligé des martyrs dans sa passion et dans sa mort? Ne vous étonnez pas, M. F., de voir un si grand saint, dont Dieu lui-même a tant fait d'éloges, mourir sans consolation et abandonné à sa dernière heure; après avoir été pendant toute sa vie une image vivante de Jésus-Christ, il fallait qu'il le fût encore dans sa mort. De même que le Fils de Dieu devait être, à son dernier moment, abandonné de

son Père, de même aussi il fallait que notre saint fût abandonné de son propre parent. Le zèle que Jésus-Christ fit paraître pour la gloire de son Père, sa liberté de reprendre le vice, lui attirèrent des accusateurs et des faux témoins. Il en fut de même pour saint Jean-Baptiste. Hérode voyant sa liberté à le reprendre, le fit mettre en prison sur la demande d'Hérodiade, femme adultère. Ceux qui témoignèrent à faux contre Jésus-Christ étaient des gens méprisables; ceux qui firent condamner saint Jean-Baptiste, étaient tout ce que la terre avait porté de plus infâme : un roi impudique, une femme adultère et sa fille qui n'était pas moins infâme. Pendant que le roi et toute sa cour étaient livrés à la débauche et à l'impudicité, celle-ci dansa avec tant de grâce, que le roi promit de lui donner ce qu'elle voudrait, quand ce serait la moitié de son royaume. L'infâme fille s'adressa à sa mère pour savoir ce qu'elle devait demander au roi. Cette mère adultère, ennemie du plus saint des hommes : « Allez, dit-elle, prenez ce plat, et apportez-moi la tête de Jean. » La malheureuse fille, digne d'une telle mère, va aussitôt trouver le roi. « Donnez-moi, dit-elle, dans ce plat, et sur-le-champ, la tête de Jean-Baptiste. » Le roi sembla avoir horreur de cette demande, mais, ne voulant passer pour inconstant, il commanda au bourreau d'aller trancher la tête à Jean. Cette fille criminelle, plus joyeuse de cette tête, que de la moitié du royaume d'Hérode, s'en va toute triomphante la porter à sa mère, qui, écumant de rage, ose porter ses mains impures sur la langue du plus saint des enfants des hommes, et, prenant le poinçon dont elle bouclait ses cheveux, la perce et reperce en mille endroits, pour se venger de la liberté qu'avait pris le saint de lui reprocher ses crimes. Hélas! M. F., qui ne serait pas touché de compassion à la vue de tant de cruau-

tés! Jésus-Christ fut couvert de son sang à la flagellation; saint Jean-Baptiste ne le fut pas moins dans sa passion, puisque son sang semblait lui avoir fait un second vêtement. Jésus-Christ ne fut plus persécuté après sa mort; notre grand saint éprouva, même après sa mort, la fureur de ses ennemis. Qui de nous ne serait pas étonné de voir un si grand saint souffrir tant de supplices, sans que Jésus prenne sa défense? Ah! M. F., c'est que Dieu voulait élever Jean au plus haut degré de perfection et de gloire. Il voulut que sa vie et sa mort ne fussent qu'un martyre continuel. Dieu ne tarda pas à punir les auteurs de la mort de Jean. La fille impudique, traversant un jour une rivière, fut prise, dit-on, entre deux morceaux de glaces qui lui tranchèrent la tête. Quant à Hérode et à l'adultère Hérodiade, accusés par Agrippa d'avoir tramé une sédition, et forcés de s'exiler en Espagne, ils moururent l'un et l'autre en chemin, accablés de maux de toute espèce.

Tout ceci nous montre que les souffrances et les persécutions ont été et seront toujours le partage des saints et des bons chrétiens, et que nous devons nous réjouir lorsque nous sommes méprisés et persécutés des gens du monde. Demandons, M. F., au bon Dieu, pendant l'octave de cette belle fête, qu'il veuille nous accorder, par l'intercession de notre grand saint, les vertus qu'il a pratiquées pendant sa vie, et surtout son humilité, qu'il a portée à un si haut degré; sa pureté, qu'il a défendue aux dépens de sa vie; son détachement des biens terrestres et son mépris de la mort; enfin, son union parfaite avec Dieu. Oui, allons nous adresser en toute confiance à saint Jean-Baptiste; rappelons-nous qu'il est encore plus puissant dans le ciel que sur la terre, qu'il nous obtiendra des grâces pour le temps, et la gloire pour l'éternité. C'est le bonheur que je vous souhaite...

1er AOUT.

SUR LE MARTYRE DES MACHABÉES.

Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari.

Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer la loi de Dieu et de notre pays.

(*II L. des Machabées*, VII, 2.)

Telle fut, M. F., la réponse que fit l'illustre famille des Machabées à Antiochus, ce fameux persécuteur de la religion. Ces jeunes Hébreux répondirent avec courage : « Nous devons à Dieu un amour à toute épreuve, et aucun tourment ne pourra nous faire violer la fidélité que nous lui devons; nous voici, vous pouvez nous faire souffrir, nos corps sont en votre pouvoir; mais notre foi, notre amour, vous n'en êtes pas le maître, vous n'avez point d'empire sur nous en cela; ne vous attendez donc pas à ce que nous fassions quelque chose qui puisse déplaire au Seigneur, nous sommes heureux de mourir. » Ils ne balancent pas, ils sont résolus, avec la grâce de Dieu, de perdre non-seulement leurs biens, leur honneur, mais encore leur vie. Voyez-vous le courage de ces anciens martyrs,

qui avaient beaucoup moins de grâces que nous? Non, M. F., ces saints martyrs n'avaient pas vu, comme nous, Jésus-Christ portant sa croix sur le Calvaire; ils n'avaient pas encore vu ces foules de martyrs, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, ont donné leur vie avec tant de courage; mais c'étaient eux qui traçaient le chemin. Ils n'avaient pas, comme nous, le bonheur d'entendre la voix de Jésus-Christ, qui, du haut de la croix, semble nous dire : « Venez, mes enfants, venez, montez sur votre Calvaire, comme je suis monté sur le mien. » Voilà bien un langage capable de nous donner des forces. Mais non, ils n'avaient pas le même bonheur! Oh! si nos pères reparaissaient au milieu de nous, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs enfants et leurs héritiers dans la foi? Hélas! combien parmi nous qui, non par la crainte de la mort ni même de la perte de leurs biens, mais par un petit respect humain, une petite crainte d'être raillé, abandonnent leur Dieu et rougissent d'être de bons chrétiens? Combien d'autres déshonorent cette religion sainte par une vie toute païenne et toute mondaine? Pour vous engager, M. F., à ne rien craindre quand il s'agit de plaire à Dieu et de sauver votre âme, je vais vous mettre devant les yeux le courage des saints martyrs de l'Ancien Testament et de quelques-uns du Nouveau. Mais ne nous contentons pas d'admirer leur intrépidité et leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme. Confrontons leur vie avec la nôtre, leur courage avec notre lâcheté, leurs tourments avec notre horreur de la pénitence; voyons si nous pouvons comme eux espérer (le ciel) en faisant ce que nous faisons. Hélas, que de chrétiens damnés!... Faisons, pour les imiter, tout ce qui sera en notre pouvoir.

I. Si nous ouvrons les Livres saints, nous voyons que de tout temps, les bons ont été persécutés par les méchants. C'est ce à quoi (il faut) nous attendre, si nous voulons espérer le ciel. Voyez Abel et Caïn, Joseph et ses frères, David et Saül, Jacob et Ésau, etc., etc. Nous n'avons point d'autre partage sur la terre, ceux qui ont passé avant nous le démontrent assez. De tout temps, ceux qui ont voulu être à Dieu, ont fait le sacrifice de leurs biens, de leur réputation et de leur vie même; si nous voulons espérer leur récompense, nous devons faire comme eux, sinon nous n'aurons jamais le bonheur d'aller participer à leur joie. Voici un exemple pour mieux vous en convaincre. Nous lisons dans l'Ancien Testament que les Juifs, revenus de la captivité de Babylone, furent en paix jusqu'au moment où l'impie Antiochus monta sur le trône. Ce méchant roi excita la plus cruelle persécution qu'ils eussent encore jamais vue jusqu'alors; Dieu le permit, il est vrai, pour éprouver ses serviteurs; et d'ailleurs, le prophète Daniel la leur avait annoncée. Le dessein de ce roi impie était d'abolir entièrement, s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna sous peine de mort, de profaner le jour du sabbat et des fêtes, de dépouiller les lieux saints, de bâtir des autels et des temples au démon, et de sacrifier des animaux défendus par la loi. Il fit placer une idole infâme dans le temple, les livres de la loi furent détruits et jetés au feu. Si l'on trouvait quelques Juifs qui voulussent servir le Seigneur, ils étaient aussitôt pris et punis de mort. La ville sainte fut abandonnée de ses propres sujets et devint la demeure des païens. Le saint temple devint désert, toutes les fêtes furent changées en deuil; cependant, malgré toutes ces terreurs que l'on commençait à répandre pour forcer les Juifs à renoncer au vrai Dieu,

plusieurs prirent la résolution de ne rien faire contre la loi, et de mourir plutôt que de la violer.

Un de ceux qui se montrèrent les plus intrépides fut un bon vieillard nommé Éléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, connu pour sa vie pure et innocente. Ses persécuteurs le prirent et lui commandèrent de manger de la viande qui avait été offerte aux idoles, sinon, on le ferait mourir selon la loi du mauvais roi. Voyant qu'il refusait, on voulut le contraindre ; les uns lui ouvraient la bouche, les autres lui mettaient la viande dedans, comme si ces insensés ne savaient pas que la volonté seule fait le péché, et qu'une action où le cœur n'a point de part n'est pas un péché. Éléazar fut invincible, il préféra la mort plutôt que d'obéir à l'empereur en mangeant de la viande défendue par la loi. « Je préfère, dit-il, une mort innocente à une vie criminelle. » Pendant qu'il allait avec joie à la mort, il eut à subir une épreuve de la part de ses amis, et, pour cela même, bien plus redoutable que celle que lui faisait endurer le roi impie. Étant venu le trouver, ils lui dirent en pleurant : « Mon ami, nous venons ici pour vous sauver, comme nous nous sommes sauvés nous-mêmes. Nous ferons apporter de la viande qui n'a pas été offerte aux idoles, c'est-à-dire au démon, et, par complaisance, vous la toucherez seulement, et nous dirons aux officiers du roi que vous avez obéi. Voilà un moyen bien sûr pour éviter la mort et vous rendre à votre nation. » Mais le saint martyr s'écria : « Non, non, jamais je ne ferai cela ; qu'on me mène de suite au supplice, plutôt que de commettre une lâcheté semblable, qui outragerait mon Dieu ; que l'on me jette tout vivant dans le tombeau, je le préfère mille fois. Eh quoi ! mon Dieu, l'on me croit capable, à mon âge, de dissimuler, de faire croire que ma religion n'est qu'une superstition !

Moi, laisser un si mauvais exemple à la jeunesse qui se propose de me prendre pour modèle?... moi, leur laisser croire que j'ai été séduit par l'amour de la vie et par la crainte des supplices? Non, non !... jamais, dans le peu de jours qui me reste à vivre, je ne me laisserai aller à une semblable lâcheté ! Quand bien même je pourrais, aujourd'hui, en prostituant mon âme et ma conscience, échapper aux supplices des hommes, pourrai-je échapper à la justice de Dieu? Non, mourons avec constance, mes amis, et montrons-nous dignes de notre âge, puisque Dieu daigne nous choisir pour nous donner en spectacle à la jeunesse. La mort la plus cruelle est aussi douce qu'elle est glorieuse, quand c'est à Dieu qu'on fait le sacrifice de sa vie. Pourquoi craindrais-je de perdre une vie que bientôt je serai obligé de quitter sans mérite, tandis qu'en la donnant dès aujourd'hui à Dieu, j'en reçois une si belle récompense pour l'éternité?... Venez, bourreaux, ajoutait-il avec un courage extraordinaire, venez, et vous verrez les sacrifices que peuvent faire ceux qui sont aidés de la force d'En-Haut; vous allez m'ôter un reste de vie pour m'en procurer une éternelle. Ah ! il me semble voir les anges qui viennent à moi, pour emmener mon âme dans le ciel; non, non, mes amis, je ne crains ni les tourments ni la mort, tout cela est un bien pour moi. Mourons pour notre Dieu, et nous lui montrerons que nous l'aimons véritablement. Mourons, mes enfants, et nous quitterons la guerre et les souffrances pour aller dans un lieu de paix, de joie et de délices. Oui, mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de ma vie ! » Oh ! M. F., que ces sentiments sont beaux ! qu'ils sont dignes de la grandeur d'une belle âme et d'une religion aussi sainte qu'est la nôtre. Toutes ces belles paroles qu'il prononça en présence de ses bourreaux auraient bien dû les

toucher et changer leur cœur; mais non, ils n'en deviennent que plus furieux. L'on se rue sur ce pauvre vieillard, on le jette par terre, on le dépouille, on le lie; les bourreaux, armés de verges, le frappent jusqu'à en perdre la respiration; mais au milieu de tant de douleurs, il *ramasse* le peu de force qui lui reste, et s'adresse au Seigneur : « Vous le savez, ô mon Dieu, c'est pour vous que je souffre dans la crainte de vous offenser; mon Dieu, soutenez-moi, faites que je meure pour l'amour de vous! » On ne cessa de le frapper jusqu'à ce qu'il eut rendu sa belle âme à Dieu.

Quel exemple pour nous, M. F.! mais quelle honte pour tant de chrétiens lâches, qui, tant de fois, par un maudit respect humain, transgressent les lois de l'Église en mangeant de la viande les jours défendus! Dites-moi, si vous aviez été mis à de pareilles épreuves, auriez-vous fait comme ce bon vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui préféra la mort plutôt que de *faire semblant* de manger de la viande défendue par la loi des Juifs? Quelle condamnation pour tant d'apostats qui foulent aux pieds cette loi sainte! Allez dans une foire, dans un cabaret, un vendredi ou un autre jour où il est défendu de manger de la viande; voyez ces tables qui en sont couvertes, examinez ceux qui en mangent. Hélas! ce sont des pères, des mères de famille, des maîtres et maîtresses, qui, peut-être, auront leurs enfants et leurs domestiques avec eux; ce sont de ces mauvais chrétiens, sacrilèges même, qui auront rempli leur devoir pascal, et qui déjà tant de fois ont promis de ne plus transgresser cette loi! Quelle idée se fait-on aujourd'hui de Dieu, de sa religion et de ses lois? Hélas! M. F., notre sainte religion n'est plus, aux yeux du plus grand nombre de chrétiens, qu'une chimère, qu'un fantôme; l'on ne conserve plus maintenant

qu'un certain extérieur, quand rien ne nous gêne, quand rien ne nous coûte ; mais, à la moindre chose, nous méprisons tout, et nous semblons n'être plus que des apostats. Oh ! que de chrétiens perdus !... Qu'ils sont malheureux de commettre le péché avec tant de réflexion, connaissant si bien qu'ils font mourir Jésus-Christ, qu'ils lui arrachent leur pauvre âme pour la traîner en enfer !... Que pourront-ils répondre lorsque Jésus-Christ les jugera ? Diront-ils que c'est leur fragilité ou la misère qui les a portés à faire cela ? Quelle honte pour ces malheureux apostats dont les uns ont péché par impiété en raillant les lois de l'Église, les autres par un maudit respect humain ! Ils ont préféré perdre leur âme, outrager Dieu, plutôt que de supporter la honte d'une parole sortie de la bouche d'un impie, d'un libertin !...

Venons-en, M. F., à d'autres exemples, et nous verrons que si la vieillesse est naturellement plus ferme dans la foi, l'âge le plus tendre nous fournit aussi des exemples qui ne sont pas moins grands. Après les combats de ce bon vieillard, l'on vit entrer sur les rangs une mère avec ses sept enfants dans la fleur de l'âge. Ils avaient tant de candeur et de modestie qu'ils faisaient l'admiration de tout le monde. Le cruel Antiochus se les fit tous amener devant lui, il leur commanda sur-le-champ de manger de la viande qui avait été offerte au démon, et cela, sans répliquer, selon les ordres qu'il avait donnés. Tous, d'une voix unanime, refusèrent de le faire. Sur ce refus, il les fit dépouiller devant lui, et ordonna qu'on les frappât à coups de fouets et de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que leur corps fût tout déchiré. L'aîné des sept frères, sans s'étonner de ce traitement, prend la parole et dit au tyran : « Que demandez-vous de nous ? Apprenez que nous savons souffrir et mourir, mais non trahir la loi du Seigneur. »

Cette réponse mit l'impie Antiochus dans une si grande fureur, qu'il commanda de faire rougir sur-le-champ des chaudières d'airain, et, pendant que tous les bourreaux s'empressaient de lui obéir, outré de colère contre ce jeune homme qui venait de le braver au nom de tous, il lui fait couper la langue, arracher la peau de la tête, couper les extrémités des pieds et des mains, et cela en présence de sa mère et de tous ses frères. Il lui fait appliquer des lames de fer rouge dans toutes les parties de son corps. Comme après ce cruel tourment il vivait encore, il ordonne de le jeter dans la chaudière d'airain que le feu avait rendue aussi ardente qu'une barre de fer sortant du feu, et le regarde impitoyablement brûler. Pendant ce temps-là, sa mère et ses frères s'encourageaient les uns les autres à souffrir. « Allons, mes enfants, leur crie cette mère, courage! Par notre mort, nous pouvons glorifier Dieu et nous rendre heureux pendant l'éternité; puisque nous sommes tous condamnés à mourir par suite du péché de nos premiers parents, mourons; notre mort est de quelques instants, et nous aurons une récompense, un bonheur éternel. » Le premier étant mort, l'on se saisit du second. On commença par lui arracher les cheveux avec la peau de la tête, en lui demandant s'il voulait manger de la viande qu'on lui allait présenter. Il leur répondit qu'il saurait bien souffrir et mourir à l'exemple de son frère, mais que jamais il n'aurait la lâcheté de violer la loi du Seigneur. On lui fit souffrir les mêmes tourments, on lui coupa les pieds et les mains. N'ayant plus qu'un soupir, il dit au roi : « Méchant prince, vous nous faites perdre la vie présente; mais nous sommes assurés que le Seigneur, pour lequel nous la perdons, nous la rendra éternelle. » Après celui-ci, l'on passe au troisième, qui se présente de lui-même, et sans

attendre qu'on l'interroge s'offre aux mêmes supplices. On lui demande ses mains qu'il présente avec joie : « C'est du ciel, dit-il, que j'ai reçu ces membres, je vous les livre volontiers pour les faire souffrir, puisque, par ces souffrances, je puis glorifier Dieu et m'assurer le ciel. »

Ah ! M. F., si nous avions une foi aussi vive que celle de ces saints martyrs, quel mépris ne ferions-nous pas de nos corps et de nos plaisirs sensuels ?... Aurions-nous le courage de leur sacrifier si facilement notre âme et notre éternité ?... Ah ! si nous pensions bien à notre résurrection, qui sera glorieuse à proportion que nos corps auront été méprisés et persécutés !... Avec quelle gloire vont paraître ces foules de martyrs qui ont laissé mettre leurs corps en lambeaux !... Le roi et tous ses courtisans ne connaissant pas assez les forces que nous donne la religion, ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils n'en devinrent que plus *enragés*. Antiochus vint au quatrième, il ne se donnait plus la peine de menacer, parce qu'il savait bien que c'était un temps perdu, il en venait aussitôt aux tourments. Il lui fit donc arracher la peau. On lui coupe les pieds et les mains, on le jette dans une chaudière brûlante : « Je ne crains pas vos ordres, lui dit encore celui-ci, car une résurrection glorieuse nous attend, et le Dieu que nous servons est toute notre espérance ; pour vous, vous ressusciterez un jour, mais ce ne sera pas pour la vie, une mort éternelle vous attend. » L'on se saisit du cinquième, et le roi tout en fureur dit : « Voyons s'ils seront également insensibles. » L'enfant n'attend pas d'être pris par les bourreaux, il court au devant d'eux, et, du milieu des flammes où son pauvre corps était déjà tout en pièces, il lève avec tranquillité les yeux vers le tyran : « Vous faites de nous maintenant ce que vous voulez, mais viendra un moment où vous

éprouverez à votre tour la rigueur de la justice divine. » Le roi ne pouvant plus se posséder : « Achevons, dit-il à ses bourreaux, d'exterminer cette famille insolente. » Le sixième arrive, la douceur peinte sur le front; il s'avance avec joie et se livre sans frayeur entre les mains des bourreaux. Ces furieux se mettent à le déchirer, lui arrachent et lui coupent les pieds et les mains : « Que crains-tu, impitoyable roi? dit le généreux martyr, il n'en reste plus qu'un, qui est mon frère, et ma mère; un enfant et une femme; mes frères m'attendent dans le ciel, vous me faites mourir, j'en suis bien content. » Cependant, ce qui est le plus digne d'admiration, c'est l'attitude de cette pauvre mère, qui voit périr tous ses enfants devant ses yeux, et cela en un seul jour, sans verser une larme. Elle sut si bien retenir sa douleur, qu'au contraire, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour les encourager. O mères qui m'écoutez, si vos enfants ne sont pas religieux, ou plutôt, s'ils sont sans religion, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes!... Si vous aviez le bonheur d'imiter cette mère généreuse, si, comme elle, vous pensiez que vous n'avez des enfants que pour les donner au ciel!... « Ah! mes enfants, leur criait-elle, pendant qu'on déchirait leur corps et qu'on le coupait en morceaux, mes enfants, courage, mourez pour le Seigneur, et le ciel est à vous! perdez une vie misérable, et vous en aurez une heureuse et éternelle. » Hélas! combien de pauvres mères, trop faibles, voient courir leurs enfants au mal, ou plutôt aux enfers, sans verser une larme, peut-être même sans dire un *Pater* et un *Ave!* Laissons, M. F., ces tristes enseignements.

Cependant, de sept enfants, il n'en restait plus à cette pauvre mère qu'un seul, le plus jeune. Antiochus, couvert de honte de n'avoir pu vaincre ces enfants, voulut faire

un dernier effort pour gagner au moins celui-ci. Il lui fit de belles promesses, disant qu'il le mettrait au nombre de ses favoris, pourvu qu'il abandonnât sa religion. Mais cet enfant était inébranlable. Le roi, feignant la compassion, appela la courageuse mère : « Sauvez au moins, je vous prie, ce dernier enfant. Il fera votre bonheur et votre consolation par les faveurs dont je le comblerai. » Pères et mères, venez vous instruire; écoutez le langage d'une mère qui sait que ses enfants lui sont donnés pour les conduire au ciel et non pour les damner. Elle lui dit en présence du roi : « Mon fils, ayez pitié de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri trois ans de son lait et qui vous a élevé jusqu'à l'âge où vous êtes; regardez, mon fils, ce beau ciel, vous n'êtes sur la terre que pour y aller; voyez vos frères qui sont déjà sur des trônes de gloire, ils vous attendent; à leur exemple, donnez volontiers votre vie pour votre Dieu. » Ces paroles inspirèrent à l'enfant un si grand amour de Dieu, qu'il se tourne vers le bourreau en lui disant : « Qu'attendez-vous? Croyez-vous que je vais obéir à vos ordres impies? non, non, je veux montrer que je suis digne de marcher sur les traces de mes frères, que votre cruauté a placés sur des trônes de gloire. Ils m'attendent : les voyez-vous qui me tendent les mains; oui, j'abandonne comme eux mon corps et ma vie pour la défense de la loi de mon Dieu. » Alors le roi fut si en fureur de voir qu'une femme et des enfants se moquaient de lui, qu'il le fait encore souffrir davantage. Il lui fait couper les pieds et les mains... et finit par le jeter dans une chaudière rougie au feu, où ce bourreau, dans sa joie diabolique, prenait plaisir à le voir tourmenter. La mère reste seule, au milieu des membres épars de ses fils; de quelque côté qu'elle tourne (ses regards), elle

PCIS MOREL * PRÊTRE *

voit les pieds, les mains, la peau et la langue de ses enfants, que l'on avait jetés çà et là, autour d'elle, pour la torturer davantage. Antiochus n'ayant plus d'espérance de gagner la mère, lui fit souffrir des tourments si cruels, qu'elle mourut dans les supplices, bénissant Dieu de ce qu'il lui avait donné le bonheur de voir tous ses enfants mourir avant elle pour aller au ciel. Ainsi mourut cette bienheureuse mère, qui ne quitta la terre que pour le paradis. Heureuse mère d'avoir sept enfants qui sont maintenant placés sur sept trônes de gloire! O heureux enfants, d'avoir eu une telle mère! qui ne vous a mis au monde que pour vous conduire à la possession de Dieu!

Pour Antiochus, ce malheureux tyran, la main vengeresse du Tout-Puissant le punit visiblement; il fut frappé d'une plaie invisible et incurable, juste punition d'un bourreau qui avait inventé tant de supplices pour faire souffrir les serviteurs de Dieu. Il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps. Ses entrailles fourmillaient de vers, ses chairs tombaient par lambeaux; il répandait une puanteur si insupportable, que personne ne pouvait ni l'approcher ni le servir. Se sentant frappé de la main invisible de Dieu, il fit de grandes promesses et prit les plus belles résolutions; mais le Saint-Esprit nous dit que la crainte seule des tourments lui faisait faire tout cela. Dieu n'écouta pas sa prière, et ce malheureux prince mourut mangé par les vers. Voilà la fin ordinaire de ces impies, qui semblent ne vivre que pour outrager Dieu, et porter les autres au mal. Le bon Dieu se lassant de leurs impiétés, les frappe, et les jette en enfer pour en débarrasser la terre.

Si la différence, M. F., a été si grande entre Antiochus et cette mère avec ses enfants, elle l'est encore bien plus maintenant : le roi est dans les enfers, tandis que la

mère et les enfants sont dans le ciel. Oh! qu'il y a peu de chrétiens aujourd'hui qui soient prêts, je ne dis pas à donner leur vie pour le bon Dieu, comme ont fait ces enfants, mais même à supporter la moindre chose pour ne pas violer les lois de notre sainte religion. Combien y en a-t-il qui ne font ni confession ni communion pascale? qui ne font point d'attention aux jeûnes commandés par l'Église, et qui passent ce saint temps comme un autre, sans mortifications, sans peut-être se priver de manger entre les repas? Hélas! combien d'autres fréquentent les cabarets, ou, sans faire tout cela, passent ces jours consacrés à la pénitence, sans faire une prière ou une bonne œuvre de plus? Combien en est-il qui ne font point difficulté de manquer l'office de la paroisse, et qui, peut-être, manqueront trois dimanches de suite, sachant très-bien de quoi l'Église les menace? Combien de pères et de maîtres forcent leurs enfants et leurs domestiques à travailler le saint jour du dimanche, combien de pauvres enfants restent peut-être des mois entiers sans assister aux offices! Hélas! que de maîtres damnés!

D'autres ne se contentent pas de violer les lois de l'Église, de les mépriser, de les railler, ils ne font point de cas de la parole de Dieu qu'ils ne regardent que comme la parole d'un homme. Combien, pendant les saints offices sont sans dévotion, et laissent aller leur esprit partout où il veut! Ils savent à peine ce qu'ils viennent faire à l'église, et seraient bien embarrassés de répondre si on leur demandait pourquoi ils viennent à la sainte messe? Combien se mettent à peine à genoux!.. L'on ne fait point difficulté de manquer les vêpres, les instructions, le chapelet, le chemin de la croix et la prière du soir. Il en est qui ne font presque jamais de visites au Saint-Sacrement entre les offices, et passent le saint

jour du dimanche moins bien que les autres jours. Oh! comment osent-ils espérer le ciel? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur fera miséricorde dans ce moment terrible où les plus grands saints ont tremblé; eux dont la vie n'a été que bonnes œuvres, et qui, pour quelques légères fautes, ont fait tant de pénitences (1)?

Combien y en a-t-il encore parmi ces pauvres chrétiens, qui passent des journées entières sans penser au bon Dieu et sans faire un petit retour sur eux-mêmes, c'est-à-dire sur leur pauvre vie; afin de concevoir de l'horreur de leurs péchés, et pour (s'exciter à) faire quelques bonnes actions dans le but d'attirer la miséricorde de Dieu sur eux? Voilà, M. F., la conduite du plus grand nombre des chrétiens de nos jours : l'on ne pense nullement à son salut, on est tout occupé des affaires temporelles, l'on regarde la mort comme ne devant venir jamais. Cependant ce moment arrive pour tout le monde; et si nous n'avons rien fait pour nous assurer le ciel, alors tous nos péchés se présentent en foule à notre mémoire, toutes les grâces que nous avons méprisées, toutes les bonnes œuvres et prières que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas faites; nous voyons, dans ce triste moment, toutes les âmes que nous avons perdues par nos mauvais exemples, et que nous aurions pu conduire à Dieu, si nous leur en avions donné de bons. Oh! que de malheurs attendent une personne qui a vécu sans religion, sans pénitences et sans examiner à quoi les commandements de Dieu et de l'Église l'obligeaient!.. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, ce n'est pas ainsi que les saints ont fait; ils avaient tellement à cœur de plaire à Dieu et de sauver leurs âmes, que non-seulement ils

(1) Voir note C à la fin du volume.

évitaient les moindres péchés, mais encore ils passaient toute leur vie dans les bonnes œuvres, les larmes et la pénitence. Un grand nombre de martyrs ont donné leur vie pour s'assurer le ciel, nous en avons de beaux exemples dans l'histoire des saints du Nouveau Testament. Je vous citerai celui de saint Côme et de saint Damien.

II. C'étaient deux frères jumeaux. Leur mère qui avait la crainte du Seigneur, prit tous les soins possibles pour leur inspirer l'amour de Dieu; elle leur parlait souvent du bonheur de ceux qui donnent leur vie pour Jésus-Christ. Ces frères, qui n'avaient que de bons exemples devant les yeux, ne pouvaient pas moins faire que d'imiter les vertus de leur mère. O quelle grâce, quel bonheur pour les enfants que d'avoir des parents sages! Oh! que de pauvres enfants damnés, et qui seraient au ciel s'ils avaient eu des parents bien religieux! Mon Dieu! est-il bien possible que le défaut de religion des parents, précipite tant d'âmes en enfer? Malheureux parents, qui semblent n'avoir des enfants que pour les traîner en enfer!... Comment des enfants qui n'ont que de mauvais exemples devant les yeux, peuvent-ils pratiquer la vertu? Les enfants seront-ils meilleurs que leurs parents, qui ne font ni pâques ni confession, qui ne font point de prière, qui se lèvent et se couchent comme des bêtes de somme; des parents qui n'ont que de *mauvaises raisons* (1) à la bouche; qui vont jusqu'à railler, critiquer la religion et ceux qui la pratiquent, qui tournent en ridicule la confession et ceux qui se confessent? Les enfants, dis-je, seront-ils meilleurs que leurs parents, qui les laissent vivre à leur aise, qui leur permettent les jeux, les dan-

(1) Mauvais propos.

ses, les cabarets; qui eux-mêmes peut-être, y passent des nuits presque entières avec toutes sortes de libertins?... Si un pasteur à la vue de si mauvais exemples veut leur faire connaître leur faute et celles de leurs enfants, ils se mettront en colère, ils le blâmeront, ils en diront du mal, ils feront mille contradictions à leurs enfants. Oh! que de pauvres enfants vont maudire le moment de leur naissance, et leurs parents, qui, loin de les aider à se sauver, se sont prêtés à les perdre, par leur peu de soin à leur faire connaître leurs devoirs de religion et la grandeur du péché!... Hélas! M. F., vous ne reconnaîtrez que trop cela un jour!...

Mais revenons à nos saints qui ont eu le bonheur d'avoir des parents si vertueux! Ayant achevé leurs études, ils se rendirent très-habiles dans la connaissance de la médecine. Leur science était accompagnée du don de la grâce, de sorte que, en allant voir seulement leurs malades, ils leur rendaient la santé : les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, et les démons fuyaient à leur seule présence. L'éclat de tant de merveilles les faisait admirer de tout le monde. Mais cette haute réputation fut la cause de leur martyre. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant renouvelé la persécution contre les fidèles, ils envoyèrent le président Lysias dans la ville d'Égée pour les rechercher et les punir selon la loi. Lysias arrivant dans cette ville, on lui dénonça les deux médecins comme allant de provinces en provinces, et faisant des prodiges étonnants au nom de celui qu'ils appelaient Jésus-Christ. On ajouta qu'ainsi plusieurs abandonnaient le culte des idoles, pour embrasser une religion toute nouvelle. Lysias, sur ce rapport, les envoya prendre. Quand ils furent devant lui, il leur dit en colère : « Vous êtes donc ces séducteurs

qui allez par les villes et les provinces, soulevant le peuple contre les dieux de l'empire, sous prétexte de leur faire adorer un homme crucifié? Dès ce moment, si vous ne renoncez à ce Dieu et si vous n'obéissez pas aux édits des empereurs, il n'y a point de supplices que je n'emploie pour vous faire souffrir. Dites-moi vos noms et votre pays. » — « Nous sommes de l'Arabie, nous nous appelons l'un Côme, l'autre Damien, nous avons encore trois frères, qui, comme nous, adorent le vrai Dieu. » Il leur ordonna d'offrir de l'encens au démon. Sur leur refus, il les fait appliquer à la torture et leur fait endurer des cruautés épouvantables. Cependant les saints martyrs étaient tellement fortifiés de la grâce de Dieu, qu'ils ne sentaient pas même leurs tourments; ils lui dirent: « Vous nous faites souffrir bien faiblement; si vous avez d'autres supplices, employez-les, car nous ne sentons pas ceux-là. » Le préfet, mourant de rage, et pour s'en débarrasser au plus tôt, les fait jeter dans la mer. Mais un ange rompit leurs liens, les retira des eaux et les ramena sur le rivage. Le préfet attribuant cela au démon, leur dit de lui apprendre leurs sortiléges, afin de s'en servir comme eux. « Nous ne savons pas, dirent les martyrs, ce que c'est que la magie. C'est au nom de Jésus-Christ que nous faisons tout cela; si vous voulez vous faire chrétien, vous reconnaîtrez la vérité de ce que nous vous disons. » — « Au nom du dieu Apollon, reprit Lysias, je veux faire le même prodige. » Ce blasphême ne fut pas plus tôt sorti de sa bouche, que deux démons se saisirent de lui, le frappèrent sans miséricorde, et l'auraient tué si les saints ne l'avaient pas chassé. « Vous voyez bien, (lui dirent-ils), que vos dieux ne sont que des démons qui ne cherchent qu'à vous nuire; reconnaîtrez-vous maintenant notre Dieu pour le seul véri-

table? Détestez donc vos idoles. » Malgré cette grâce, le préfet resta insensible; bien plus, il fit conduire ses libérateurs en prison. Le lendemain il les fit ramener, voyant qu'il ne pouvait les vaincre, il fit allumer un grand feu et les fit jeter dedans. Mais ils se promenaient dans le feu sans la moindre douleur; au contraire, ils étaient comme dans un jardin de délices, chantant des cantiques d'actions de grâces; et le feu qui les respectait, alla brûler les idolâtres, dont un grand nombre perdirent la vie. Ces merveilles auraient dû convertir le préfet, elles ne firent que l'endurcir de plus en plus. Il les fit appliquer sur le chevalet, où les bourreaux les tourmentèrent jusqu'à en perdre la respiration; ensuite on les attacha chacun à une croix, afin de les massacrer à coups de pierres; mais elles retournaient avec impétuosité sur ceux qui les jetaient. Lysias, irrité de ce qu'il ne pouvait venir à bout de les faire mourir, prit lui-même des pierres pour les leur jeter à la tête; mais elles revinrent sur lui avec tant de force qu'elles lui cassèrent les dents. Il fit ensuite prendre des flèches aux soldats, afin de les lancer contre les saints; mais celles-ci encore, loin de leur nuire, se retournèrent et tuèrent un grand nombre d'hommes et de femmes qui étaient venus voir ce spectacle. Le préfet désespérant de pouvoir les faire mourir (dans les tortures), les fit décapiter.

Voilà ce que peut la grâce dans un bon chrétien et dans des enfants que les parents ont élevés avec soin, en leur inspirant un grand amour pour Dieu, un vrai mépris des biens de ce monde et même de la vie. Heureux enfants et heureux parents! Voilà, M. F., comment les parents sages sauvent leurs enfants! (Vous avez vu, d'ailleurs), comment les parents sans religion traînent avec eux en enfer leurs pauvres enfants, par leurs mau-

vais exemples et le peu de soin qu'ils prennent de les bien élever dans l'amour de Dieu. Finissons, M. F., en disant que nous ne sommes pas, il est vrai, exposés à d'aussi grandes épreuves que ces saints; mais que, si nous voulions faire un bon usage des peines que nous éprouvons, (nous pourrions aussi mériter la couronne du martyre). Combien de maladies, de contradictions, d'humiliations, de mépris! Que de fois il nous faut renoncer à notre propre volonté, combien d'efforts nous avons à faire pour pardonner et pour aimer ceux qui nous font du mal! Eh bien! M. F., voilà le martyre que le bon Dieu veut que nous endurions pour mériter le même bonheur dont jouissent maintenant les saints. Demandons souvent, M. F., à ces bons saints de nous obtenir cette force, ce courage dans nos épreuves de chaque jour : nous travaillerons ainsi pour plaire à Dieu et pour le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite.

15 AOUT.

FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les grandeurs de Marie.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. (*S. Luc*, 1, 48.)

Si nous voyons, M. F., la sainte Vierge s'abaisser, dans son humilité, au-dessous de toutes les créatures, nous voyons aussi cette humilité l'élever au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Non, ce ne sont point les grands de la terre qui l'ont fait monter à ce suprême degré de dignité où nous avons le bonheur de la contempler aujourd'hui. Les trois personnes de la Très-Sainte Trinité l'ont placée sur ce trône de gloire; elles l'ont proclamée Reine du ciel et de la terre, en la rendant dépositaire de tous les célestes trésors. Non, M. F., nous ne comprendrons jamais assez les grandeurs de Marie, et le pouvoir que Jésus-Christ son divin Fils lui a donné; nous ne connaîtrons jamais bien le désir qu'elle a de nous rendre heureux. Elle nous aime comme ses enfants; elle se réjouit du pouvoir que

Dieu lui a donné, afin de nous être plus utile. Oui, Marie est notre médiatrice; c'est elle qui présente à son divin Fils toutes nos prières, nos larmes et nos gémissements; c'est elle qui nous attire les grâces nécessaires pour notre salut. Le Saint-Esprit nous dit que Marie, entre toutes les créatures, est un prodige de grandeur, un prodige de sainteté et un prodige d'amour. Quel bonheur pour nous, M. F., quelle espérance pour notre salut! Ranimons notre confiance envers cette bonne et tendre Mère, en considérant 1° sa grandeur; 2° son zèle pour notre salut; 3° ce que nous devons faire pour lui plaire et mériter sa protection.

I. Parler des grandeurs de Marie, M. F., c'est vouloir diminuer l'idée sublime que vous vous en faites; car saint Ambroise nous dit que Marie est élevée à un si haut degré de gloire, d'honneur et de puissance, que les anges même ne peuvent le comprendre : cela est réservé à Dieu seul. De là, je conclus que tout ce que vous pourrez entendre, ne sera toujours rien ou presque rien, auprès de ce qu'elle est aux yeux de Dieu. Le plus bel éloge que l'Église puisse nous en donner, c'est de dire que Marie est la Fille du Père Éternel, la Mère du Fils de Dieu Sauveur du monde, l'Épouse du Saint-Esprit. Si le Père Éternel a choisi Marie pour sa fille par excellence, quel torrent de grâces ne doit-il pas verser dans son âme? Elle en reçut, à elle seule, plus que tous les anges et tous les saints ensemble. Il commença par la préserver du péché originel, grâce qui n'a été accordée qu'à elle seule. Il l'a fixée dans cette grâce, avec une parfaite assurance qu'elle ne la perdrait jamais. Oui, M. F., le Père Éternel l'enrichit des dons du ciel, à proportion de la grande dignité à laquelle il devait l'éle-

ver. Il forma en elle un temple vivant des trois Personnes de la Très-Sainte Trinité. Disons encore mieux : il fit pour elle tout ce qu'il était possible de faire pour une créature. Si le Père Éternel a pris tant de soin à l'égard de Marie, nous voyons aussi le Saint-Esprit venir l'embellir lui-même à un tel degré, que dès l'instant de sa conception, elle devint l'objet des complaisances des trois Personnes divines. Marie seule a le bonheur d'être la fille du Père Éternel, elle a aussi celui d'être la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Par ces dignités incomparables, elle se voit assimilée aux trois Personnes de la Sainte Trinité, pour former le corps adorable de Jésus-Christ. C'est d'elle que Dieu devait se servir pour renverser et ruiner l'empire du démon. C'est elle que les trois Personnes divines employèrent pour sauver le monde, en lui donnant un Rédempteur. Auriez-vous jamais pensé que Marie fût un tel abîme de grandeur, de puissance et d'amour? Après le corps adorable de Jésus-Christ, elle fait le plus bel ornement de la cour céleste.

Nous pouvons dire que le triomphe de la sainte Vierge dans le ciel, est la consommation de tous les mérites de cette auguste Reine du ciel et de la terre. Ce fut dans ce moment qu'elle reçut le dernier ornement de son incomparable dignité de Mère de Dieu. Après avoir subi quelque temps les misères diverses de la vie et les humiliations de la mort; elle alla jouir d'une vie, la plus glorieuse et la plus heureuse dont une créature puisse jamais jouir. Nous nous étonnons parfois que Jésus, qui aimait tant sa mère, l'ait laissée si longtemps sur la terre après sa résurrection. La raison de ceci, c'est qu'il voulait, par ce retard, lui procurer une plus grande gloire, et que du reste, les apôtres avaient encore besoin

de sa personne pour être consolés et conduits. C'est Marie qui a révélé aux apôtres les plus grands secrets de la vie cachée de Jésus-Christ. C'est encore Marie qui a levé l'étendard de la virginité, qui en a fait connaître tout l'éclat, toute la beauté, et nous montre l'inestimable récompense réservée à ce saint état.

Mais reprenons, M. F., continuons à suivre Marie jusqu'au moment où elle quitte ce monde. Jésus-Christ voulut qu'avant d'être élevée au ciel, elle pût revoir encore une fois tous ses apôtres. Tous, saint Thomas excepté, furent miraculeusement transportés autour de son pauvre lit. Par un excès de cette humilité qu'elle avait toujours portée à un très-haut degré, elle leur baisa à tous les pieds, et leur demanda leur bénédiction. Cet acte la préparait à l'éminente gloire à laquelle son Fils devait l'élever. Ensuite Marie leur donna à tous sa bénédiction. Il me serait impossible de vous faire comprendre les larmes que répandirent en ce moment les apôtres, sur la perte qu'ils allaient faire. La sainte Vierge n'était-elle pas, après le Sauveur, tout leur bonheur, toute leur consolation? Mais Marie, pour adoucir un peu leur peine, leur promit de ne pas les oublier auprès de son divin Fils. On croit que le même ange qui lui avait annoncé le mystère de l'Incarnation, vint lui marquer, de la part de son Fils, l'heure de sa mort. La sainte Vierge répondit à l'ange : « Ah! quel bonheur! et combien je désirais ce moment! » Après cette heureuse nouvelle, elle voulut faire son testament, qui fut bientôt fait. Elle avait deux tuniques, elle les donna à deux vierges, qui la servaient depuis longtemps. Elle se sentit alors brûler de tant d'amour que son âme, semblable à une fournaise ardente, ne pouvait plus rester dans son corps. Heureux moment!...

Pouvons-nous voir, M. F., les merveilles qui s'opèrent à cette mort, sans nous sentir un ardent désir de vivre saintement pour mourir saintement? C'est vrai, nous ne devons pas nous attendre à mourir d'amour, mais au moins ayons l'espérance de mourir dans l'amour de Dieu. Marie ne craint nullement la mort, puisque la mort va la mettre en possession du bonheur parfait; elle sait que le ciel l'attend, et qu'elle en sera un des plus beaux ornements. Son Fils et toute la cour céleste s'avancent pour célébrer cette brillante fête, tous les saints et saintes du ciel n'attendent que les ordres de Jésus, pour venir chercher cette Reine et l'emmener en triomphe dans son royaume. Tout est préparé dans le ciel pour la recevoir; elle va goûter des honneurs au-dessus de tout ce que l'on peut concevoir. Pour sortir de ce monde, Marie ne subit point la maladie, car elle est exempte de péché. Malgré son grand âge, son corps ne fut jamais décrépit comme celui des autres mortels, au contraire, il semblait qu'à mesure qu'il approchait de la fin, il prenait un nouvel éclat. Saint Jean Damascène nous dit que ce fut Jésus-Christ lui-même qui vint chercher sa mère. Ainsi disparaît ce bel astre qui pendant soixante et douze ans a éclairé le monde. Oui, M. F., elle revoit son Fils, mais sous un aspect bien différent de celui où elle l'avait vu, lorsque, tout couvert de sang, il était cloué à la croix.

O Amour divin, voilà la plus belle de vos victoires et de toutes vos conquêtes! Vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins. Oui, M. F., s'il fallait que la mère d'un Dieu mourût, elle ne pouvait mourir que d'un transport d'amour. O belle mort! ô mort heureuse! ô mort désirable! Ah! qu'elle est dédommagée de ce torrent d'humiliations et de douleurs dont sa sainte âme a été inondée pendant sa

vie mortelle ! Oui, elle revoit son Fils, mais tout autre que le jour où elle l'avait vu pendant sa douloureuse passion, entre les mains de ses bourreaux, portant sa croix, couronné d'épines, sans pouvoir le soulager. Oh ! non, elle ne le voit plus sous ce triste appareil, capable d'anéantir les créatures tant soit peu sensibles ; mais elle le voit, dis-je, tout brillant de lumière, revêtu d'une gloire qui (fait) toute la joie et le bonheur du ciel ; elle voit les anges et les saints qui tous l'environnent, le louent, le bénissent et l'adorent jusqu'à l'anéantissement. Oui, elle revoit ce tendre Jésus, exempt de tout ce qui peut le faire souffrir. Ah ! qui de nous ne voudrait pas travailler à aller rejoindre la Mère et le Fils dans ce lieu de délices? Quelques moments de combats et de souffrances sont grandement récompensés.

Ah ! M. F., quelle mort heureuse ! Marie ne craint rien, parce qu'elle a toujours aimé son Dieu ; elle ne regrette rien, parce qu'elle n'a jamais rien possédé que son Dieu. Voulons-nous mourir sans crainte? Vivons, comme Marie, dans l'innocence ; fuyons le péché, qui fait tout notre malheur pour le temps et pour l'éternité. Si nous avons été assez malheureux pour le commettre, à l'exemple de saint Pierre, pleurons jusqu'à notre mort, et que nos regrets ne finissent qu'avec la vie. A l'exemple du saint roi David, descendons dans le tombeau en versant des pleurs ; lavons nos âmes dans l'amertume de nos larmes. Voulons-nous, comme Marie, mourir sans chagrin? Vivons comme elle, sans nous attacher aux choses créées ; faisons comme elle, n'aimons que Dieu seul, ne désirons que lui seul, ne cherchons qu'à lui plaire dans tout ce que nous faisons. Heureux le chrétien qui ne quitte rien pour trouver tout !...

Approchons encore un instant de ce pauvre grabat, qui

est si heureux de soutenir cette perle précieuse, cette rose toujours fraîche et sans épines, ce globe de gloire et de lumière, qui doit donner un nouvel éclat à toute la cour céleste. Les anges, dit-on, entonnèrent un cantique d'allégresse dans l'humble demeure où était le saint corps, et elle était remplie d'une odeur si agréable, qu'il semblait que toutes les douceurs du ciel y fussent descendues. Allons, M. F., accompagnons, du moins en esprit, ce convoi sacré; suivons ce tabernacle, où le Père avait renfermé tous ses trésors, et qui va être caché, pour quelque temps, comme l'a été le corps de son divin Fils. La douleur et les gémissements rendirent silencieux les apôtres et tous les fidèles venus en foule pour voir encore une fois la Mère de leur Rédempteur. Mais étant revenus à eux-mêmes, ils commencèrent tous à chanter des hymnes et des cantiques pour honorer le Fils et la Mère. Une partie des anges monta au ciel pour conduire en triomphe cette âme sans égale; l'autre, resta sur la terre pour célébrer les obsèques du saint corps. Je vous le demande, M. F., qui serait capable de nous faire la peinture d'un si beau spectacle? D'un côté, l'on entendait les esprits bienheureux employer toute leur industrie céleste, pour témoigner la grande joie qu'ils avaient de la gloire de leur Reine; de l'autre, on voyait les apôtres et un grand nombre de fidèles, élever aussi leur voix pour seconder l'harmonie de ces chantres célestes. Saint Jean Damascène nous dit qu'avant de mettre le saint corps dans le tombeau, ils eurent tous le bonheur de baiser ses mains saintes et sacrées, qui, tant de fois, avaient porté le Sauveur du monde. Dans ce moment, il n'y eut pas un malade qui ne reçût sa guérison; il n'y eut pas une personne dans Jérusalem qui ne demandât quelque grâce au bon Dieu par la médiation de Marie et qui ne l'obtînt. Dieu le voulait

ainsi pour nous montrer que tous ceux qui, dans la suite, auraient recours à elle, étaient bien sûrs de tout obtenir.

Quand chacun, nous dit le même saint, eut contenté sa dévotion et reçu l'effet de ses demandes, l'on pensa à la sépulture de la Mère de Dieu. Les apôtres, selon la coutume des Juifs, ordonnèrent de laver le saint corps et de l'embaumer. Ils chargèrent donc de cet office deux vierges au service de Marie. Celles-ci, par un fait tout miraculeux, ne purent voir ni toucher le saint corps. L'on crut reconnaître en cela la volonté de Dieu, et l'on ensevelit le corps avec tous ses vêtements. Si Marie, sur la terre, fut d'une humilité sans égale, sa mort et sa sépulture furent aussi sans égales, par la grandeur des merveilles qui s'opérèrent alors. Ce furent les apôtres eux-mêmes qui portèrent le précieux dépôt, et ce cortége saint et sacré traversa la ville de Jérusalem jusqu'au lieu de la sépulture, qui était le bourg de Gethsémani, dans la vallée de Josaphat. Tous les fidèles l'accompagnèrent avec des flambeaux à la main, plusieurs se joignaient à cette troupe pieuse, qui portait l'arche de la nouvelle alliance et la conduisait au lieu de son repos. Saint Bernard nous dit que les anges faisaient eux-mêmes leur procession, précédant et suivant le corps de leur Souveraine avec des cantiques d'allégresse; tous ceux qui étaient présents entendaient le chant de ces anges, et partout où passait ce saint corps, il répandait une odeur délicieuse, comme si toutes les douceurs et les parfums célestes étaient descendus sur la terre. Il y eut, ajoute ce saint, un malheureux juif, qui, mourant de rage de voir que l'on rendait tant d'honneurs à la Mère de Dieu, se jeta sur le corps pour le faire tomber dans la boue; mais il ne l'eut pas plus tôt touché, que ses deux mains tombèrent desséchées. S'étant repenti, il pria saint Pierre

qu'on le fît approcher du corps de la sainte Vierge. En le touchant, ses deux mains se replacèrent d'elles-mêmes sans qu'elles parussent avoir été jamais séparées. Le corps de la Mère de Dieu ayant été déposé avec respect dans le sépulcre, les fidèles se retirèrent à Jérusalem; mais les anges continuèrent à chanter, pendant trois jours, les louanges de Marie. Les apôtres venaient les uns après les autres, pour s'unir aux anges qui restaient au-dessus du tombeau. Au bout de trois jours, saint Thomas, qui n'avait pas assisté à la mort de la Mère de Dieu, vint demander à saint Pierre le bonheur de voir encore une fois le corps virginal. Ils allèrent donc au sépulcre, et n'y trouvèrent plus que les vêtements. Les anges l'avaient emportée dans le ciel, car on ne les entendait plus. Pour vous faire une fidèle description de son entrée glorieuse et triomphante dans le ciel, il faudrait, M. F., être Dieu lui-même, qui, dans ce moment, voulut prodiguer à sa Mère toutes les richesses de son amour, de sa reconnaissance. Nous pouvons dire qu'il rassembla alors tout ce qui fut capable d'embellir son triomphe dans le ciel. « Ouvrez-vous, portes du ciel, voici votre Reine qui quitte la terre pour embellir les cieux par la grandeur de sa gloire, par son immensité de mérites et de dignité. » Quel spectacle ravissant! jamais le ciel n'avait vu entrer dans son enceinte une créature si belle, si accomplie, si parfaite et si riche de vertus. « Quelle est celle-ci, dit l'Esprit-Saint, qui s'élève du désert de cette vie, toute comblée de délices et d'amour, appuyée sur le bras de son bien-aimé?... » Approchez, les portes du ciel s'ouvrent, et toute la cour céleste se prosterne devant elle comme devant sa Souveraine. Jésus-Christ lui-même la conduit dans son triomphe, et la fait asseoir sur le plus beau trône de son royaume. Les trois Per-

sonnes de la Très-Sainte Trinité lui mettent sur la tête une brillante couronne et la rendent dépositaire de tous les trésors du ciel. Oh! M. F., quelle gloire pour Marie! mais aussi quel sujet d'espérance pour nous, de la savoir si élevée en dignité, et de connaître le grand désir qu'elle a de sauver nos âmes!

II. Quel amour n'a-t-elle pas pour nous? Elle nous aime comme ses enfants; elle aurait voulu mourir pour nous si cela eût été nécessaire. Adressons-nous à elle avec une grande confiance, et nous sommes sûrs que, quelque misérables que nous soyons, elle nous obtiendra la grâce de notre conversion. Elle prend tant de soin du salut de notre âme, elle désire tant notre bonheur!... Nous lisons dans la vie de saint Stanislas, grand dévot envers la Reine du ciel, qu'un jour, étant en prières, il dit à la sainte Vierge de vouloir bien se montrer à lui avec le saint Enfant Jésus. Cette prière fut si agréable au bon Dieu, que dans le même moment Stanislas vit paraître devant lui la sainte Vierge, tenant le saint Enfant entre ses bras. Une autre fois, se trouvant malade dans une maison de luthériens qui ne voulaient pas lui permettre de communier, il s'adressa à la sainte Vierge, et la pria de lui procurer ce bonheur. Sa prière à peine achevée, il vit venir un ange qui lui apportait la sainte Hostie et qui était accompagné de la sainte Vierge. Dans une circonstance à peu près semblable, la même chose lui arriva, un ange lui apporta Jésus-Christ et lui donna la sainte communion. Voyez, M. F., combien Marie prend soin du salut de ceux qui ont confiance en elle!

Que nous sommes heureux, d'avoir une Mère pour nous précéder dans la pratique des vertus que nous devons

avoir, si nous voulons aller au ciel et plaire à Dieu! Mais prenons bien garde de ne jamais mépriser ni elle, ni le culte qu'on lui rend. Saint François de Borgia nous raconte qu'un grand pécheur, à son lit de mort, ne voulait entendre parler ni de Dieu, ni de son âme, ni de confession. Saint François qui se trouvait alors dans le pays de ce malheureux, se mit à prier Dieu pour lui; comme il priait avec larmes, il entendit une voix qui lui dit : « Allez, François, allez porter ma voix à ce malheureux, exhortez-le à la pénitence. » Saint François court vers le malade déjà dans les bras de la mort. Hélas! il avait déjà fermé son cœur à la grâce. Saint François le pria d'avoir pitié de son âme, de demander pardon au bon Dieu; mais non, tout était perdu pour lui. Le saint entendit encore deux fois la même voix qui lui dit : « Allez, François, portez ma croix à ce malheureux. » Le saint montra encore son crucifix, qui se trouva tout (couvert) de sang et qui coulait de toutes parts; il dit au pécheur que ce sang adorable lui obtiendrait son pardon s'il voulait lui demander miséricorde. Mais non, tout fut perdu pour lui, il mourut en blasphémant le saint nom de Dieu : et son malheur venait de ce qu'il avait raillé et méprisé la sainte Vierge, dans les honneurs qu'on lui rendait. Ah! M. F., prenons bien garde de ne jamais rien mépriser de ce qui se rapporte au culte de Marie, cette Mère si bonne, si portée à nous secourir à la moindre confiance que nous avons en elle! Voici quelques exemples qui vous montreront que, si nous avons été fidèles à la moindre pratique de dévotion envers la sainte Vierge, jamais elle ne permettra que nous mourions dans le péché.

Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune libertin se livrait, sans aucun remords, à tous les vices de son cœur.

Une maladie l'arrêta au milieu de ses désordres. Tout libertin qu'il était, il n'avait pourtant jamais manqué de dire tous les jours un *Ave Maria;* c'était la seule prière qu'il faisait, et encore la faisait-il bien mal : ce n'était pas autre chose qu'une simple habitude. Dès que l'on sut que sa maladie était sans espérance de guérison, on alla chercher le prêtre de la paroisse qui vint le visiter, et l'exhorta à se confesser. Mais le malade lui répondit que, s'il avait à mourir, il voulait mourir comme il avait vécu, et que, s'il venait à en échapper, il ne voulait pas vivre autrement que jusqu'alors. Ce fut la réponse qu'il fit à tous ceux qui voulurent lui parler de confession. On était dans une grande consternation; personne n'osait plus lui en parler, dans la crainte de lui donner occasion de vomir les mêmes blasphêmes et les mêmes impiétés. Sur ces entrefaites, un de ses camarades, mais plus sage que lui, qui souvent l'avait repris de ses désordres, alla le trouver. Après lui avoir parlé de différentes choses, il lui dit sans détours : « Tu devrais bien, mon camarade, penser à te convertir. » — « Mon ami, répliqua le malade, je suis un trop grand pécheur; tu sais bien la vie que j'ai menée. » — « Eh bien! prie la sainte Vierge qui est le refuge des pécheurs. » — « Ah! j'ai bien dit tous les jours un *Ave Maria;* mais voilà toutes les prières que j'ai faites. Crois-tu que cela me serve de quelque chose? » — « Comment! répliqua l'autre, cela te servira de tout. Ne lui as-tu pas demandé de prier pour toi à l'heure de la mort? C'est donc à présent qu'elle va prier pour toi. » — « Puisque tu penses que la sainte Vierge prie pour moi, va chercher M. le curé pour me confesser tout de bon. » En prononçant ces paroles, il se mit à verser des torrents de larmes. « Pourquoi pleurer? lui dit son ami. » — « Ah! pourrais-je

jamais assez pleurer, après avoir mené une vie si criminelle, après avoir offensé un Dieu si bon, qui veut encore me pardonner! Je voudrais pouvoir pleurer des larmes de sang, pour montrer au bon Dieu combien je suis fâché de l'avoir tant offensé; mais, mon sang est trop impur pour être offert à Jésus-Christ en expiation de mes péchés. Ce qui me console, c'est que Jésus-Christ mon Sauveur a offert le sien à son Père pour moi, c'est en lui que j'espère. » Son ami entendant ce discours et voyant couler ses larmes, se mit à pleurer de joie avec lui. Ce changement était si extraordinaire, qu'il l'attribua à la protection de la sainte Vierge. Dans ce moment, le curé revint, et, fort étonné de les voir pleurer tous deux, il leur demanda ce qui était arrivé. — « Ah! Monsieur, répondit le malade, je pleure mes péchés! Hélas! je commence bien tard à les pleurer! Mais je sais que les mérites de Jésus-Christ sont infinis et que sa miséricorde est sans bornes; j'ai encore espoir que le bon Dieu aura pitié de moi. » Le prêtre étonné, lui demanda qui avait fait en lui un pareil changement? « La sainte Vierge, dit le malade, a prié pour moi, c'est ce qui m'a fait ouvrir les yeux sur mon misérable état. » — « Vous voulez bien vous confesser? » — « Oh! oui, Monsieur, je veux me confesser, et même tout haut; puisque j'ai scandalisé par ma mauvaise vie, je veux que l'on soit témoin de mon repentir. » Le prêtre lui dit que cette mesure n'était pas nécessaire, qu'il suffisait, pour réparer les scandales, de savoir qu'il avait été administré. Il se confessa avec tant de douleur et de larmes, que le prêtre fut obligé plusieurs fois de s'arrêter pour le laisser pleurer. Il reçut les sacrements avec de si grandes marques de repentir, qu'on aurait cru qu'il allait en mourir.

Saint Bernard n'avait-il pas raison de nous dire que

celui qui est sous la protection de Marie est en sûreté ; et que jamais l'on a vu la sainte Vierge abandonner une personne qui a fait quelque acte de piété en son honneur? Non, M. F., jamais cela ne s'est vu et ne se verra. Voyez comme la sainte Vierge a récompensé un *Ave Maria*, que ce jeune homme avait dit tous les jours? et encore, cómment le disait-il? Cependant, vous venez de voir qu'elle fit un miracle, plutôt que de le laisser mourir sans confession. Quel bonheur pour nous d'invoquer Marie, puisque ainsi elle nous sauve et nous fait persévérer dans la grâce! Quel sujet d'espérance de penser que malgré nos péchés, elle s'offre sans cesse à Dieu pour demander notre pardon! Oui, M. F., c'est elle qui ranime notre espérance en Dieu, c'est elle qui lui présente nos larmes, c'est elle qui nous empêche de tomber dans le désespoir à la vue de nos péchés.

Le bienheureux Alphonse de Liguori raconte qu'un de ses compagnons, prêtre, vit un jour entrer dans une église un jeune homme dont l'extérieur annonçait une âme dévorée de remords. Le prêtre s'approcha du jeune homme et lui dit : « Voulez-vous vous confesser, mon ami? » Celui-ci répond que oui, mais, en même temps, il demande à être entendu dans un lieu retiré, car sa confession devait être longue. Quand ils furent seuls, le nouveau pénitent parla en ces termes : « Mon père, je suis étranger et gentilhomme; mais je ne crois pas pouvoir jamais devenir l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai tant offensé, par ma vie si criminelle. Sans vous parler des meurtres et des infamies dont je me suis rendu coupable, je vous dirai qu'ayant désespéré de mon salut, je me suis livré à toutes sortes de péchés, moins pour contenter mes passions, que pour outrager le bon Dieu et satisfaire la haine que j'avais contre lui.

J'avais un crucifix sur moi, je l'ai jeté par mépris. Ce matin même, je suis allé à la table sainte pour commettre un sacrilége, mon intention était de fouler aux pieds la sainte hostie, si les personnes qui étaient présentes ne m'en avaient empêché; (et dans ce moment, il remit à son confesseur la sainte hostie qu'il avait conservée dans un papier). En passant devant cette église, ajouta-t-il, je me suis senti pressé d'entrer, au point que je n'ai pu résister; j'ai éprouvé des remords si violents, ils déchiraient tellement ma conscience, qu'à mesure que je me suis approché de votre confessionnal, je tombai dans un grand désespoir. Si vous n'étiez pas sorti pour venir à moi, j'allais m'en aller de l'église, je ne sais vraiment pas comment il a pu se faire que je sois ainsi à vos genoux pour me confesser. » Mais le prêtre lui dit : « N'avez-vous pas fait quelques bonnes œuvres qui vous ont mérité une telle grâce? peut-être avez-vous offert quelques sacrifices à la sainte Vierge ou imploré son assistance, car de telles conversions ne sont ordinairement que des effets de la puissance de cette bonne Mère? » — « Mon père, vous vous trompez, j'avais un crucifix, je l'ai jeté par mépris. » — « Mais, réfléchissez bien, ce miracle ne s'est pas fait sans quelque raison. » — « Mon père, dit le jeune homme portant la main sur son scapulaire, voilà tout ce que j'ai conservé. » — « Ah! mon ami, lui dit le prêtre en l'embrassant, ne voyez-vous pas que c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce, que c'est elle qui vous a attiré dans cette église qui lui est consacrée? » A ces paroles, le jeune homme fondit en larmes; il entra dans tous les détails de sa vie criminelle, et sa douleur croissant toujours, il tomba aux pieds de son confesseur comme mort; revenu à lui, il acheva sa confession. Avant de quitter l'église, il promit de racon-

ter partout la grande miséricorde que Marie avait obtenue de son Fils pour lui.

III. Que nous sommes heureux, M. F., d'avoir une Mère si bonne, si dévouée au salut de nos âmes! Cependant il ne faut pas se contenter de la prier, il faut encore pratiquer toutes les autres vertus que nous savons être agréables à Dieu. Un grand serviteur de Marie, saint François de Paule, fut un jour appelé par Louis XI, espérant obtenir de lui sa guérison. Le saint trouva dans le roi toutes sortes de bonnes qualités, il s'adonnait à quantité de bonnes œuvres et de prières en l'honneur de Marie. Il disait tous les jours son chapelet, faisait beaucoup d'aumônes pour honorer la sainte Vierge, portait sur lui plusieurs reliques; mais sachant qu'il n'avait pas assez de modestie et de retenue dans ses paroles, et qu'il souffrait chez lui des gens de mauvaise vie, saint François de Paule lui dit en pleurant : « Prince, croyez-vous que toutes vos dévotions soient agréables à la sainte Vierge? Non, non, prince, commencez à imiter Marie, et vous êtes sûr qu'elle vous tendra les mains. » En effet, ayant fait une confession de toute sa vie, il reçut tant de grâces et tant de moyens de salut, qu'il mourut de la manière la plus édifiante, en disant que Marie lui avait valu le ciel par sa protection. Le monde est plein de monuments qui nous attestent les grâces que la sainte Vierge nous obtient; voyez tous ces sanctuaires, tous ces tableaux, toutes ces chapelles en l'honneur de Marie. Ah! M. F., si nous avions une tendre dévotion envers Marie, que de grâces nous obtiendrions tous pour notre salut! Oh! pères et mères, si tous les matins vous mettiez tous vos enfants sous la protection de la sainte Vierge, elle prierait pour eux, elle les sauverait et vous aussi.

Oh! comme le démon redoute la dévotion envers la sainte Vierge!... Il se plaignait un jour hautement au bienheureux François que deux (sortes) de personnes le faisaient bien souffrir. D'abord, celles qui contribuent à répandre la dévotion à la sainte Vierge, puis celles qui portent le saint Scapulaire.

Ah! M. F., en faut-il davantage pour nous inspirer une grande confiance à la sainte Vierge et le désir de nous consacrer entièrement à elle en mettant notre vie, notre mort et notre éternité entre ses mains? Quelle consolation pour nous dans nos chagrins, dans nos peines, de savoir que Marie veut et peut nous secourir! Oui, nous pouvons dire que celui qui a le bonheur d'avoir une grande confiance en Marie a son salut en sûreté; et jamais on n'aura entendu dire que celui qui a mis son salut entre les mains de Marie, ait été damné. Nous reconnaîtrons à l'heure de la mort combien la sainte Vierge nous a fait éviter de péchés, et comme elle nous a fait faire du bien que nous n'aurions jamais (fait) sans sa protection. Prenons-la pour notre modèle, et nous sommes sûrs de bien marcher dans le chemin du ciel. Admirons en elle cette humilité, cette pureté, cette charité, ce mépris de la vie, ce zèle pour la gloire de son Fils et le salut des âmes. Oui, M. F., donnons-nous et consacrons-nous à Marie pour toute notre vie. Heureux celui qui vit et meurt sous la protection de Marie, le ciel lui est assuré! C'est ce que je vous souhaite.

8 SEPTEMBRE.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

De qua natus est Jesus.
C'est de Marie qu'il nous est né un Sauveur.
(*S. Matth.*, I, 16.)

Voila, M. F., en deux mots, l'éloge le plus complet que l'on puisse faire de Marie, en disant que c'est d'elle, que nous est né Jésus Fils de Dieu. Oui, Marie est la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains du Créateur. Dieu lui-même la choisit, pour être le canal par lequel il devait faire couler ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes, sur tous ceux qui auraient confiance en elle. Dieu nous la représente comme un beau miroir où il se reflète, comme un modèle accompli de toutes les vertus. Aussi voyons-nous que l'Église la considère comme sa Mère, sa patronne et sa puissante protectrice contre ses ennemis; qu'elle s'empresse de célébrer avec la plus grande pompe, le jour heureux où ce bel astre commença à briller sur la terre. La naissance des grands du monde nous inspire des craintes et des alarmes, parce que nous ne savons pas s'ils (seront) justes ou pécheurs, sauvés ou réprouvés; nous ne savons pas, dis-je, s'ils rendront leurs

peuples heureux ou malheureux. Mais pour Marie nous n'avons nulle crainte. Elle naît pour être Mère de Dieu, et, par sa naissance, nous apporte toutes sortes de biens et de bénédictions. Dieu nous la propose pour modèle, dans quelque état et dans quelque condition que nous puissions être. Livrons-nous donc, M. F., avec toute l'Église, à une sainte joie, et 1° admirons dans cette Vierge sainte le modèle des vertus les plus parfaites; 2° considérons Marie comme ayant été destinée de toute éternité, à être la Mère du Fils de Dieu et la nôtre; 3° enfin, contemplons avec reconnaissance les dons et les grâces renfermés dans la Médiatrice que Dieu a préparée aux hommes. Mais prêtez-moi votre attention; car, vous parler de Marie, n'est-ce pas intéresser vos cœurs, en vous entretenant de l'objet de votre confiance et de votre amour.

I. M. F., s'il était nécessaire pour vous inspirer une tendre dévotion à Marie, de vous montrer combien est grand le bonheur de ceux qui ont confiance en elle; combien sont nombreux les secours, les grâces et les avantages qu'elle nous peut obtenir; s'il était nécessaire, dis-je, de vous montrer l'aveuglement et le malheur de ceux qui n'ont que de l'indifférence et du mépris pour une Mère si bonne et si tendre, si puissante et si portée à nous faire éprouver les effets de sa tendresse, je n'aurais qu'à interroger les patriarches et les prophètes, et vous verriez dans toutes les grandes choses que l'Esprit-Saint leur a fait dire sur Marie, un sujet de confusion à la vue des bas sentiments dont vous n'êtes que trop souvent remplis pour cette bonne Mère. Ensuite, si je vous faisais le récit de tous les exemples que les saints en ont tirés, nous ne pourrions que déplorer notre aveuglement et ranimer notre confiance envers elle. D'abord, rien n'est

plus capable de nous inspirer une tendre dévotion à la sainte Vierge, que le premier trait que nous lisons dans l'Écriture sainte, où nous voyons Dieu lui-même annoncer le premier, la naissance de Marie.

Lorsque nos premiers parents eurent le malheur de tomber dans le péché, Dieu, touché de leur repentir, promit qu'un jour viendrait où naîtrait une Vierge qui enfanterait un fils, pour réparer le malheur causé par leur péché. Dans la suite, les prophètes, après lui, n'ont cessé d'annoncer de siècles en siècles, pour consoler le genre humain qui gémissait sous la tyrannie du démon, qu'une Vierge enfanterait un fils, qui serait le Fils du Très-Haut, et envoyé par le Père pour racheter le monde, perdu par le péché d'Adam. Tous les prophètes annoncent qu'elle sera la plus belle créature qui ait jamais paru sur la terre. Tantôt ils l'appellent l'Étoile du matin, qui éblouit toutes les autres par son éclat et sa beauté, et qui, en même temps, sert de guide au voyageur sur la mer; afin de nous montrer par là, qu'elle serait un modèle accompli de toutes les vertus. C'est donc avec raison que l'Église dit à la sainte Vierge, dans un tressaillement d'allégresse : « Votre naissance, ô Vierge sainte Marie, remplit le monde entier d'une douce consolation et d'une sainte allégresse, parce que c'est de vous qu'il nous est né ce Soleil de justice, notre Jésus, notre Dieu, qui nous a tirés de la malédiction où nous étions plongés par le péché de nos premiers parents, et nous a comblés de toutes sortes de bénédictions. » Oui, c'est vous, Vierge sans pareille, Vierge incomparable, qui avez détruit l'empire du péché et rétabli le règne de la grâce. « Levez-vous, dit l'Esprit-Saint, sortez du sein de votre mère, vous qui êtes ma plus chère, aussi bien que ma plus belle amante, venez, tendre colombe, dont la pureté et

la modestie sont sans égales, montrez-vous sur la terre, paraissez au monde, comme celle qui doit embellir le ciel et rendre la terre heureuse. Venez et paraissez avec tout l'éclat dont Dieu vous a ornée, car vous êtes le plus bel ouvrage de votre Créateur. » En effet, quoique la sainte Vierge fût dans les voies ordinaires, l'Esprit-Saint voulut que son âme fût la plus belle et la plus riche en grâces; il voulut aussi que son corps fût le plus beau corps qui ait jamais paru sur la terre. L'Écriture la compare à l'aurore dans sa naissance, à la lune dans son plein, au soleil dans son midi. Elle nous dit encore, qu'elle a une couronne de douze étoiles, et est établie dispensatrice de tous les trésors du ciel. Depuis la chute d'Adam, le monde était couvert de ténèbres affreuses; alors Marie paraît, et, comme un beau soleil dans un jour serein, dissipe les ténèbres, ranime l'espérance et donne la fécondité à la terre. Dieu, M. F., ne devait-il pas dire à Marie, comme à Moïse : « Va délivrer mon peuple, qui gémit sous la tyrannie de Pharaon; va lui annoncer que sa délivrance est proche, et que j'ai entendu sa prière, ses gémissements et ses larmes. Oui, Marie, semble-t-il dire, j'ai entendu les gémissements, j'ai vu les larmes des patriarches, des prophètes et de tant d'âmes qui soupirent après l'heureux moment de leur délivrance. » En effet, M. F., Marie, encore bien mieux que Moïse, annonce que bientôt nos malheurs vont cesser et que le ciel va se réconcilier avec la terre. O quels trésors apporte au ciel et à la terre la naissance de Marie! Le démon frémit de rage et de désespoir, parce que, dans Marie, il voit celle qui doit l'écraser et le confondre. Au contraire, les anges et les bienheureux font retentir la voûte des cieux de chants d'allégresse en voyant naître une Reine qui doit donner à leur beauté un nouvel éclat.

Mais, comme Dieu voulait commencer à nous montrer que le ciel ne nous serait donné que par l'humilité, le mépris, la pauvreté et les souffrances, il voulut que la naissance de la sainte Vierge n'eût rien d'extraordinaire. Elle naît dans un état de faiblesse, son berceau est arrosé de larmes comme celui des autres enfants, qui semblent prévoir, en naissant, les misères dont ils seront accablés pendant leur vie ; c'est en ce sens que l'Esprit-Saint nous dit par la bouche du Sage : « Que le jour de la mort est préférable à celui de la naissance. » Marie naît dans un état d'obscurité. Quoiqu'elle fût de la race de David, et qu'elle pût compter parmi ses ancêtres des patriarches, des prophètes et des rois : tous ces titres, si recherchés des gens du monde, étaient tombés dans l'oubli ; elle n'avait rien d'éclatant que la vertu, qui, aux yeux des hommes, n'est pas une grande distinction. Dieu l'avait ainsi permis, afin que cette naissance fût plus conforme à celle de son divin Fils, dont les prophètes avaient annoncé qu'il n'aurait pas où reposer sa tête. Mais si elle vient au monde si pauvre des biens de la terre, elle est riche des biens de celui qui, de toute éternité, l'avait choisie pour être sa Mère. Saint Jean Damascène nous dit que les siècles se disputèrent à l'envi, qui d'entre eux aurait le bonheur de la voir naître. Voulons-nous, dit un de ses grands serviteurs, le saint évêque de Genève, savoir quelle est cette Vierge couronnée à son berceau? Interrogeons les anges, ils nous diront qu'elle les surpasse infiniment en grâce, en mérites, en dignité et en toutes sortes de perfections. Saint Basile nous dit que, depuis la création du monde jusqu'à la venue de Marie, le Père Éternel n'avait point trouvé de créature assez pure et assez sainte, pour être la Mère de son Fils. Combien de fois les patriarches et les prophètes ne se sont-ils pas écriés dans

leurs soupirs et dans leurs larmes : « Ah! quand donc viendra l'heureux moment où cette Vierge sainte paraîtra dans le monde? Oh! qu'ils seront heureux les yeux qui verront cette créature, qui doit être la Mère du Sauveur des hommes! »

II. Il serait impossible, M. F., de ne pas aimer Marie, si nous voulions réfléchir un instant sur sa tendresse pour nous, et sur les bienfaits dont elle n'a cessé de nous combler. En effet, si Jésus-Christ a répandu son sang précieux pour nous sauver, qui a produit ce sang adorable, n'est-ce pas Marie? Si nous suivons les traces de sa vie mortelle, que de chagrins, que de douleurs, que d'angoisses n'a-t-elle pas endurés? Toutes les fois qu'elle portait ses tendres regards sur son divin Fils, elle souffrait, nous disent les saints Pères, plus que tous les martyrs ensemble. Et comment, me direz-vous? Dieu, pour accomplir cette prophétie, voulut lui faire connaître d'avance toutes les souffrances, les outrages et les tourments que son divin Fils devait endurer avant de mourir. Toutes les fois qu'elle touchait les pieds et les mains adorables de Jésus, elle se disait à elle-même : « Hélas! ces pieds et ces mains qui, pendant trente-trois ans, ne seront occupés qu'à porter les grâces et les bénédictions, seront un jour percés et cloués à un bois infâme; ses yeux d'amour seront couverts de crachats; son visage, plus beau que les cieux, sera tout meurtri par les soufflets qu'on lui donnera. Tout ce corps doit être flagellé avec tant de cruauté, qu'il sera presque impossible de le reconnaître pour un homme; cette tête, toute rayonnante de gloire, sera percée d'une cruelle couronne d'épines. » Lorsqu'elle passait par les rues de Jérusalem, elle se disait : « Un jour viendra où je verrai ces pavés tout arrosés de son sang

précieux. Il sera étendu sur l'arbre de la croix, j'entendrai les coups de marteau, et ne pourrai lui apporter du secours. » « O douleur incompréhensible! O martyre ineffable, nous dit un saint Père, il n'y a que Dieu qui puisse en comprendre toute l'étendue! » Oui, M. F., nous disons que Jésus-Christ a fait (éprouver) en particulier à sa Mère, chacune des douleurs de sa passion; car Marie avait continuellement à l'esprit, les supplices qu'on devait faire endurer à son Fils. « Ah! s'écrie saint Bernard, ce grand serviteur de Marie, que nous sommes aveugles et malheureux, de ne pas aimer une Mère si bienfaisante et si bonne! Depuis longtemps, sans les prières de Marie, le monde n'existerait plus, et serait tombé en ruines à cause de nos péchés. » En effet, il est rapporté que, du temps de saint Dominique et de saint François, Dieu était tellement irrité contre les hommes, qu'il avait résolu de les faire périr tous. Ces deux saints virent la sainte Vierge se jeter aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, souvenez-vous que c'est pour ce peuple que vous êtes mort; j'enverrai mes deux grands serviteurs (en lui montrant saint Dominique et saint François), oui, ils iront par tout le monde inviter tous les hommes à se convertir et à faire pénitence. » Hélas! combien de fois n'a-t-elle pas présenté à son Fils, les entrailles où il a été conçu, les mamelles qui l'ont allaité, les bras qui l'ont porté? Combien de fois ne lui a-t-elle pas dit : « Mon Fils, laissez-vous toucher par les prières de celle qui vous a porté neuf mois dans son sein, qui vous a nourri avec tant de tendresse, et qui aurait donné sa vie avec tant de joie pour sauver la vôtre; épargnez, s'il vous plaît, ce peuple qui vous a tant coûté. » O ingratitude! O aveuglement des pécheurs, que tu es grand et incompréhensible! N'avoir que du mépris pour celle qui aurait si volontiers donné sa vie pour nous!

Les saints, M. F., ont bien agi autrement envers Marie. Ah ! c'est qu'ils étaient persuadés que sans Marie, il leur était presque impossible de pouvoir résister aux attaques que le démon leur livrait pour les perdre. Saint Bernard nous dit que toutes les grâces que nous recevons du ciel, passent par les mains de Marie. Oui, nous dit un autre Père de l'Église, « Marie est comme une bonne mère de famille qui ne se contente pas de prendre soin de tous ses enfants en général, mais qui veille sur chacun d'eux en particulier. » Si Dieu nous avait traité après chaque péché comme nous le méritions, depuis longtemps nous brûlerions dans les enfers. Oh ! combien sont dans les flammes, et qui n'y seraient pas, s'ils avaient eu recours à Marie ! Elle aurait prié son Fils de prolonger leurs jours pour leur donner le temps de faire pénitence. Si ce malheur, M. F., ne nous est pas arrivé, remercions Marie ; c'est véritablement à elle que nous en sommes redevables. Nous lisons dans l'Évangile, « qu'un homme avait planté un arbre dans son jardin : quand le temps des fruits fut venu, il alla voir si cet arbre en avait ; mais il n'en trouva point. Il y alla une seconde et une troisième fois sans en trouver, alors il dit au jardinier : Voilà trois fois que je viens en vain pour chercher du fruit, pourquoi laissez-vous cet arbre occuper la place d'un autre qui en porterait ? coupez-le et jetez-le au feu. » Que fait le jardinier ? Il se jette aux pieds de son maître pour le prier d'attendre encore quelque temps ; car il redoublera ses soins ; il travaillera la terre qui est autour ; il fumera l'arbre et n'oubliera rien pour lui faire porter du fruit. « Mais, ajoute-t-il, si l'année prochaine, lorsque vous viendrez, il n'a point de fruit, on le coupera et on le jettera au feu. » Image sensible, M. F., de ce qui se passe entre Dieu, la sainte Vierge et nous : Le Maître de ce jardin, c'est Dieu lui-même ; le jardin, c'est

toute son Église, et nous-mêmes sommes les arbres plantés dans ce jardin. Il prétend et il veut que nous portions du fruit, c'est-à-dire que nous fassions de bonnes œuvres pour le ciel. Comme ce maître du jardin, il attend deux, trois, hélas! peut-être vingt ou trente ans, pour nous donner le temps de nous convertir et de faire pénitence. Quand il voit que nous ne faisons qu'augmenter nos péchés, au lieu de nous corriger et de faire pénitence, il commande qu'on coupe cet arbre et qu'on le jette au feu; c'est-à-dire, que Dieu permet au démon de prendre ces pécheurs pour les jeter en enfer. Mais que fait Marie, M. F.? Elle fait ce que fit ce bon jardinier, elle se jette aux pieds de son divin Fils : « Mon Fils, lui dit-elle, grâce encore pour quelque temps à ce pécheur, peut-être qu'il se convertira, peut-être qu'il fera mieux qu'il n'a fait. » Que fait-elle pour apaiser la colère du Père? Elle lui remet devant les yeux tout ce que son Fils a fait et souffert, pour réparer la gloire que le péché lui a ravie; elle se hâte de représenter à son Fils tout ce qu'elle a souffert pendant sa vie mortelle pour l'amour de lui : « Mon Fils, lui dit-elle à chaque instant, encore quelques jours, peut-être qu'il se repentira. » O tendresse de Mère que tu es grande! mais que tu es payée d'ingratitude! Les uns la méprisent, les autres, non contents de la mépriser, méprisent encore par leurs railleries ceux qui ont confiance en elle! Eh bien! M. F., quoique nous n'ayons que du mépris pour elle, elle ne nous a pas encore abandonnés; car, si cela était, nous serions déjà en enfer; la preuve en est bien convaincante. Voici ce que nous lisons dans la vie de Monsieur de Q..... Il rapporte lui-même, que le démon fit tout ce qu'il put pour le faire mourir dans le péché. Une nuit, le tonnerre faillit l'écraser : il perça plusieurs planches et emporta la moitié

de son lit. Quelque temps après, il se trouvait dans un endroit où l'on chassait le démon du corps d'un possédé, il lui demanda qui l'avait garanti de la foudre. Le démon lui répondit : « Remerciez la sainte Vierge, sans elle depuis longtemps nous vous tiendrions en enfer, nous avons bien cru vous avoir ce jour-là. » Eh bien! M. F., je pourrais vous dire la même chose, et si vous vivez encore, malgré tant de péchés dont votre conscience est chargée, vous êtes sûrs que depuis longtemps vous souffririez dans l'autre vie, sans la protection de Marie auprès de son divin Fils, qu'elle prie de prolonger vos jours, pour voir si vous vous convertirez.

Ah! M. F., pourquoi n'aurions-nous pas sans cesse recours à la sainte Vierge, puisque nous avons toujours besoin de sa protection, et qu'elle est toujours portée à nous secourir? Nous lisons dans la vie de sainte Marie Égyptienne, qu'elle mena jusqu'à l'âge de dix-neuf ans une vie honteuse. Un jour de Vendredi saint, elle voulut aller comme les autres, adorer le bois précieux de la vraie croix. A mesure qu'elle entre dans l'église, elle sent une main invisible qui la repousse dehors, et cela par trois fois. Effrayée, elle va se retirer au coin de la place, et se met à examiner d'où pouvait venir un événement si extraordinaire : tout le monde entrait sans difficulté, elle seule était repoussée avec tant de violence. « Ah! s'écria-t-elle en soupirant, mes crimes, je le vois bien, en sont la cause! n'y aura-t-il plus de ressources? Oserais-je me présenter devant Dieu, après lui avoir ravi tant d'âmes rachetées par son sang précieux? Souffrira-t-il que mon corps, qui n'a servi qu'au crime, s'approche de son bois sacré, lui, si saint et si pur? Oh! se dit-elle en pleurant amèrement, j'ai souvent entendu dire que la sainte Vierge avait une grande bonté pour

les plus grands pécheurs, et que jamais personne ne l'avait priée sans avoir obtenu grâce et miséricorde, j'irai donc aussi la prier. » Et elle se retire toute tremblante, auprès d'une image de la sainte Vierge; elle se prosterne le visage contre terre, qu'elle arrose de ses larmes : « O Vierge sainte, vous avez devant vous la plus grande pécheresse du monde; oserais-je encore implorer votre secours et celui de votre divin Fils, m'aurait-il abandonné pour toujours? O Vierge sainte, si vous m'obtenez miséricorde auprès de Jésus-Christ, et le bonheur d'aller adorer ce bois sacré sur lequel il s'est immolé, j'irai dans (le lieu) qu'il vous plaira pour faire pénitence. » Après cette protestation, elle va se représenter toute tremblante à la porte de l'église, pour voir si elle pourra entrer sans être repoussée, comme les autres fois. Elle entre sans nulle difficulté. Pleine de reconnaissance, elle adore le bois sacré, arrose le pavé de ses larmes, et se confesse pour recevoir le pardon de ses péchés. Dans la suite, elle se retira dans un bois où elle demeura pendant quarante ans, faisant retentir le désert de ses cris et de ses sanglots, ne se nourrissant que d'herbes sauvages. Elle rapporte elle-même que le démon la tenta pendant dix-neuf ans de toutes sortes de manières; et, à mesure que le démon la tourmentait, elle redoublait ses pénitences; parfois le matin, en se levant, elle était toute couverte de neige, et, dans son désert, le froid était si rigoureux, que son corps tombait par lambeaux. Elle méditait soir et matin, tantôt sur ses fautes passées, tantôt sur les grâces que Marie lui avait obtenues, ou encore sur l'espoir qu'elle avait d'aller chanter au ciel les miséricordes du Seigneur. Oh! que nous serions heureux, M. F., si nous imitions cette grande pénitente dans son repentir et sa confiance envers Marie!

Quand on aime quelqu'un, on s'estime heureux d'en avoir quelque objet à titre de souvenir. De même, M. F., si nous aimons la sainte Vierge, nous devons nous faire un honneur et un devoir d'avoir dans nos maisons quelques-unes de ses images, qui, de temps en temps, nous rappellent cette bonne Mère. De plus, les parents vraiment chrétiens ne doivent jamais manquer d'inspirer à leurs enfants une tendre dévotion à la sainte Vierge; c'est le véritable moyen d'attirer sur leur famille les bénédictions du ciel et la protection de Marie. Nous lisons dans la vie de saint Jean Damascène, que l'empereur avait conçu contre les saintes images une telle aversion, qu'il avait commandé, sous peine de mort, de les détruire ou de les brûler. Saint Jean aussitôt se mit à écrire que l'on devait avoir des images et les honorer. L'empereur fut tellement irrité contre le saint, qu'il lui fit couper le poignet pour l'empêcher d'écrire. Le saint alla se prosterner devant une image de la sainte Vierge en lui disant : « Vierge sainte, je viens vous demander la main que l'on m'a coupée, parce que je voulais soutenir l'honneur que l'on rend à vos images, je sais que vous êtes assez puissante pour me la rendre. » Cette prière achevée, il s'endormit, et, pendant son sommeil, il vit la sainte Vierge; elle lui dit que sa prière était exaucée. Quand il s'éveilla, il trouva sa main parfaitement rattachée au bras, seulement Dieu lui avait laissé, à l'endroit où elle s'était rejointe à son bras, une petite raie rouge, pour le faire se souvenir de la grâce que la sainte Vierge lui avait obtenue. Par ce miracle, elle voulut montrer combien lui est agréable l'honneur que l'on rend à ses représentations, c'est-à-dire à ses images.

Écoutez ce que nous dit saint Anselme : « Ceux qui seront assez malheureux pour mépriser la Mère, sont

sûrs d'être méprisés du Fils. Oui, il n'y a que les démons, les réprouvés et les grands pécheurs, plongés dans les ordures de leurs crimes, qui n'aiment pas Marie et qui n'ont pas confiance en elle. Vous connaîtrez facilement si un chrétien est dans la voie du ciel, ou s'il marche dans le chemin de la perdition : demandez-lui s'il aime Marie; s'il vous dit que oui, et que ses actions le prouvent, bénissez le Seigneur, cette âme est pour le ciel. Mais s'il vous dit que non, et qu'il ne paraisse avoir que du mépris pour ce qui regarde son culte, jetez-vous aux pieds de votre crucifix, et pleurez amèrement; car il est abandonné de Dieu, et prêt à tomber dans les abîmes. Oui, quand vous seriez plongés dans les habitudes les plus honteuses, si vous avez confiance en elle, ne désespérez pas, elle vous obtiendra tôt ou tard votre pardon. » Nous lisons dans l'histoire que saint Denis l'Aréopagite fut grand dévot envers Marie. Il eut le bonheur de vivre du temps que la sainte Vierge était encore sur la terre. Il pria saint Jean l'Évangéliste, à qui Dieu avait confié Marie avant de mourir, de lui procurer le bonheur de voir la sainte Vierge. Saint Jean le fit donc entrer dans la chambre où elle était. Saint Denis fut si ébloui de sa présence, que tout à coup il se vit tout environné d'une lumière céleste : « Je me perdais, disait-il, je sentais sortir de son corps une odeur si agréable, que je croyais mourir d'amour; mon esprit et mon cœur étaient tellement frappés de la grandeur de sa gloire, que je tombais en défaillance. Je voyais sortir de son corps sacré un si grand éclat de lumière, que si la foi ne m'avait pas enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, je l'aurais vraiment prise pour une divinité. Tout le reste de ma vie, il me semblait l'avoir présente à mes yeux, mon esprit et mon cœur étaient constamment dans cette

chambre où j'ai eu le bonheur de la contempler! Oh! que sera-ce donc, quand nous la verrons dans le ciel, auprès de son Fils, sur le beau trône de la cour céleste, et revêtue de la gloire de Dieu même. » Eh quoi! M. F., après tout ce que nous venons de dire, nous n'aimerions pas Marie, elle qui semble ne se réjouir d'être Mère de Dieu, qu'afin de nous obtenir plus de grâces? O aveuglement!... Ne pas aimer celle qui ne veut que notre bonheur, cette mère qui aurait donné sa vie pour nous sauver!...

III. La sainte Vierge est encore un rempart continuel contre les attaques du démon! Un jour saint Dominique, son grand serviteur, étant prié de chasser le démon du corps d'un possédé en présence d'une foule immense de personnes, qui étaient venues pour être témoins de cette action; le démon avoua devant tout le monde que la sainte Vierge était sa plus cruelle ennemie, qu'elle renversait tous ses desseins; que, sans elle, depuis longtemps, il n'y aurait plus de religion, et qu'il aurait bouleversé l'Église par les schismes, les hérésies. Marie, à chaque instant, lui arrachait des âmes qu'il espérait un jour avoir en enfer; que plusieurs, à l'heure de la mort, en réclamant son secours, avaient obtenu miséricorde, et qu'aucun de ceux qui avaient confiance en elle n'avaient été perdus. Voilà, M. F., ce que le démon avoua devant tous ceux qui étaient présents. Et s'il faut vous en convaincre encore mieux, voyons cette femme qui fut accusée faussement par son mari et condamnée à mourir sur l'échafaud : elle alla se jeter au pied d'une image de la sainte Vierge, la priant de ne pas la laisser mourir, puisqu'elle était innocente. Or, au moment où le bourreau voulut l'exécuter, jamais il ne put en venir à bout.

La croyant morte pourtant, on la détacha, et lorsqu'on la porta à l'église pour la mettre en terre, non-seulement elle donna des signes de vie, mais elle se leva et courut auprès d'une image de la sainte Vierge : « O Vierge sainte, s'écria-t-elle, vous êtes ma libératrice ! » Se tournant vers le peuple qui remplissait l'église : « Oui, lui dit-elle, j'ai vu Marie qui arrêtait la main du bourreau, et qui me consolait pendant que j'étais suspendue au gibet. » Tous ceux qui furent témoins de ce miracle sentirent redoubler leur confiance envers la sainte Vierge.

Mais, diront quelques hommes ignorants et sans religion, tout cela est bon pour ceux qui ne savent pas lire, ou pour des pauvres d'esprit et de biens. — Ah ! M. F., si je voulais, je vous prouverais que dans tous les états, il y a eu de grands serviteurs de la sainte Vierge ; je vous en trouverais parmi ceux qui mendient leur pain de porte en porte ; je vous en trouverais parmi ceux qui sont dans un état tel que celui de la plupart d'entre vous ; je vous en trouverais parmi les riches, et en grand nombre. Nous lisons dans l'Évangile que Notre Seigneur a toujours traité tout le monde avec une grande douceur, excepté une sorte de personnes qu'il a traité durement : c'était les Pharisiens ; et cela parce qu'ils étaient des orgueilleux et des pécheurs endurcis. Ils l'auraient volontiers empêché, s'ils l'avaient pu, d'accomplir la volonté de son Père ; aussi les appelait-il des « sépulcres blanchis, des hypocrites, des races de vipères, des vipereaux, qui déchirent le sein de leur mère. » Nous pouvons dire la même chose au sujet de la dévotion envers la sainte Vierge. Les chrétiens ont tous une grande dévotion à Marie, excepté ces vieux pécheurs endurcis, qui, depuis longtemps, ayant perdu la foi, se roulent dans les ordures de leur brutale passion. Le démon tâche de les tenir dans l'aveuglement,

jusqu'au moment où la mort leur fera ouvrir les yeux. Ah! s'ils avaient le bonheur d'avoir recours à Marie, ils ne tomberaient pas en enfer, comme il leur arrivera! Non, M. F., n'imitons pas ces gens-là! au contraire; suivons les traces de tous les vrais serviteurs de Marie. De ce nombre était saint Charles Borromée, qui disait toujours son chapelet à genoux; bien plus, il jeûnait toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge. Il était si exact à la saluer au son de la cloche, que quand l'*Angelus* sonnait, dans quelque lieu qu'il se trouvât, il se mettait à genoux, quelquefois même au milieu de la rue toute pleine de boue. Il voulait que dans tout son diocèse l'on eût une grande dévotion à Marie, et qu'on (prononçât) son saint nom avec beaucoup de respect. Il fit bâtir une quantité de chapelles en son honneur. Eh bien! M. F., pourquoi n'imiterions-nous pas ces grands saints qui ont obtenu de Marie tant de grâces pour se préserver du péché, n'avons-nous pas les mêmes ennemis à combattre, le même ciel à espérer? Oui, Marie a toujours les yeux sur nous : sommes-nous tentés? tournons notre cœur vers Marie et nous sommes sûrs d'être délivrés.

Mais ce n'est pas encore assez, M. F.; pour mériter sa protection, il faut imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Il faut imiter sa grande humilité. Elle ne méprisait jamais personne : quoiqu'elle sût très-bien que Dieu l'avait élevée à la plus grande de toutes les dignités, celle de Mère de Dieu, de Reine du ciel et de la terre, cependant elle se regardait comme la dernière des créatures. Il faut imiter son admirable pureté, qui l'a rendue si agréable à Dieu. Sa modestie était si grande, que Dieu prenait plaisir à la contempler. Il faut, M. F., à son exemple, nous détacher des choses de ce monde, et ne plus penser qu'au ciel, notre véritable patrie. De-

puis l'Ascension de son divin Fils, elle ne faisait que languir sur la terre. Elle supportait la vie avec patience, il est vrai; mais attendait avec ardeur la mort qui devait la réunir à son divin Fils, unique objet de son amour. Combien de fois ne s'est-elle pas écriée comme le prophète : « Mon Dieu, jusques à quand prolongerez-vous mon exil! Oh! quand viendra l'heureux moment où je vous serai réunie pour toujours? Oh! si vous voyez mon Époux, dites-lui que je languis d'amour! » Dieu la retira de ce monde où elle avait tant souffert pendant son long pèlerinage; elle mourut, mais ni les infirmités de l'âge, ni les défaillances de la nature ne lui donnèrent la mort, ce fut le seul amour de son divin Fils. Son premier souffle avait été un souffle d'amour, il était bien juste que son dernier fût aussi un souffle d'amour. Si nous voulons nous en convaincre, M. F., jetons un coup d'œil sur le lit de mort de Marie. O spectacle nouveau! le ciel et la terre sont ravis d'admiration; les fidèles accourent de toutes parts; les apôtres se trouvent réunis par miracle dans cette pauvre maison. L'on ne voit pas dans la mort de Marie ce qui fait horreur dans la nôtre : cette pâleur effrayante, cette défaillance universelle, ces douloureuses convulsions de l'agonie; à la mort de Marie tout est tranquille, son visage est plus brillant que jamais, ses grâces modestes se manifestent encore avec plus d'éclat que pendant sa vie, une aimable pudeur brille sur son front, une douce majesté couvre son saint corps, ses yeux, tendrement fixés vers le ciel, en ont déjà toute la sérénité; son esprit, abîmé en Dieu, semble déjà le voir face à face; son tendre cœur, pressé d'un amour également doux et fort, goûte par avance les torrents de délices éternelles que son Dieu lui préparait dans le ciel. Elle n'a point de crainte, parce qu'elle n'a jamais offensé son

Dieu; elle n'a point de chagrin, parce qu'elle ne s'est jamais attachée aux choses terrestres; elle ne soupire qu'après son Jésus, et la mort lui procure ce bonheur; elle le voit venir au devant d'elle, avec toute la cour céleste, pour honorer son entrée triomphante dans le ciel. Ainsi s'endort dans le baiser du Seigneur cette amante sacrée, ainsi disparaît ce bel astre qui a éclairé le monde pendant soixante et douze ans. Ainsi triomphe de la mort celle qui a enfanté l'Auteur de la vie..... Que conclure de tout cela, M. F.? que nous devons, à l'exemple de Marie, soupirer et travailler à mériter le même bonheur. C'est ce que je vous souhaite.

PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE.

FÊTE DU SAINT ROSAIRE.

Dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit au disciple qu'il aimait : Mon fils, voilà votre Mère. (*S. Jean*, XIX, 27.)

Que ces paroles, M. F., sont douces et consolantes, pour un chrétien qui peut comprendre toute l'étendue de l'amour qu'elles renferment! Oui, Jésus-Christ, après nous avoir donné tout ce qu'il pouvait nous donner, c'est-à-dire, les mérites de tous ses travaux, de ses souffrances, de sa mort douloureuse, ah! vous le dirai-je, son Corps adorable et son Sang précieux pour servir de nourriture à nos âmes, il veut encore nous faire héritiers de ce qu'il a de plus précieux, c'est-à-dire sa sainte Mère. Ne semble-t-il pas lui dire : « Ma Mère, il faut que je retourne à mon Père et que je quitte mes enfants; le démon va faire tout ce qu'il pourra pour les perdre; mais, ce qui me console, c'est que vous en prendrez soin, que vous les défendrez et que vous les soutiendrez dans leurs peines. » Et la sainte Vierge ne lui dit-elle pas de son côté : « Non, mon Fils, je ne cesserai jamais d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'ils

soient arrivés dans votre royaume, dans ce royaume que vous leur avez acquis par vos souffrances. » Oh! quel bonheur pour nous, M. F.! Quelle ressource! et quelle espérance nous trouvons dans Marie pour vaincre le démon, nos passions et le monde! « Avec un tel guide, nous dit saint Bernard, l'on ne peut pas s'égarer; avec une telle protection, il est impossible de périr. » Oh! M. F., comme il est en sûreté, celui qui a une vraie confiance en la sainte Vierge! Toutes les fêtes de la sainte Vierge nous annoncent quelque nouveau bienfait du ciel. Sa Conception, sa Naissance, sa Présentation au temple, sa Visitation à sainte Élisabeth, la fête de sa Compassion, et enfin son Assomption (1); mais nous pouvons dire que la fête du saint Rosaire est comme un résumé de toutes les grâces que le bon Dieu lui a accordées pendant sa vie, et elle nous rappelle que son divin Fils lui a mis entre les mains tous ses trésors. En conséquence, M. F., voulons-nous devenir riches des biens du ciel? allons à Marie, nous trouverons auprès d'elle toutes les grâces que nous pouvons désirer : grâces d'humilité, de pureté, de chasteté, d'amour de Dieu et du prochain, de mépris de la terre et de désir du ciel. Mais, pour mieux vous en convaincre, je vais vous montrer 1° que toutes les grâces nous viennent par elle; et 2° que toutes les confréries qui sont établies en son honneur, et en particulier celle du saint Rosaire, nous attirent les faveurs les plus abondantes.

I. Nous avons besoin d'un puissant secours dans trois différents états. Le premier est celui où nous nous trouvons pendant que nous sommes sur la terre, où le dé-

(1) Détail de tout cela... *(Note du Vénérable.)*

mon ne cesse de nous tendre mille piéges pour nous tromper et nous perdre. Le deuxième état, c'est celui où nous serons quand nous paraîtrons devant le juge, et que nous rendrons compte d'une vie qui peut-être ne sera qu'un tissu de péchés. Enfin, le troisième état est celui où nous nous trouverons quand, après avoir été jugés, nous irons passer peut-être un nombre infini d'années dans les flammes du purgatoire. Ah! malheur à nous! si dans tous ces états nous n'avions pas la sainte Vierge pour venir à notre secours, pour solliciter la miséricorde de son Fils en notre faveur! Mais nous sommes sûrs qu'elle sera avec nous si, pendant notre vie, nous avons eu une grande confiance en elle, si nous avons tâché d'imiter ses vertus aussi fidèlement que possible.

1° Je dis que notre vie est une chaîne de misères, de maladies, de chagrins et de mille autres peines, ainsi que le Saint-Esprit nous le dépeint si bien par la bouche du saint homme Job : « L'homme..... souffre beaucoup. » Mais sans remonter si loin, rentrons dans notre propre cœur, et nous verrons des *familles* de péchés qui en naissent sans cesse. En effet, combien, pendant notre vie, n'éprouvons-nous pas de mauvaises pensées, et de ces mauvais désirs que bien souvent nous ne voudrions pas avoir; combien de pensées de haine, de vengeance, d'orgueil, de vanité; combien de murmures dans les petites peines que le bon Dieu nous envoie; combien de dégoûts pour le service de Dieu, même pendant la Messe, temps si précieux où Jésus-Christ s'immole pour nous à la justice de son Père? Combien de fois ne nous sentons-nous pas comme entraînés par les mauvais exemples de ceux qui nous environnent, et surtout par leur conduite toute impie, toute mondaine? Mais, sans sortir de nous-même, tous nos sens ne sont-ils pas comme autant de

cordes qui nous traînent au mal, presque malgré nous? De ceci je conclus que, si nous sommes seuls pour combattre, il nous est très-difficile d'échapper au danger. Voici un exemple qui va bien nous le démontrer. Saint Philippe de Néri méditait un jour sur le danger continuel où nous sommes de nous perdre; il s'étonnait de ce que déjà si portés au mal de nous-mêmes, nous fussions encore environnés de si nombreux et si mauvais exemples. Une fois, il sortit dans un lieu retiré pour mieux pleurer à son aise; se croyant seul, il s'écria : « Hélas! mon Dieu, je suis perdu! je suis damné! » Une personne l'ayant entendu, courut à lui. « Mon père, est-ce que vous vous laissez aller au désespoir? vous savez bien que la miséricorde de Dieu est infinie! » — « Oh! non, mon ami, je ne désespère pas, au contraire, j'espère beaucoup; mais la pensée que je suis seul pour combattre m'effraye, à la vue de tant de dangers qui m'environnent. »

Dites-moi, M. F., comment pouvoir échapper à tous les piéges que nous tend le démon, le monde et nos penchants? Hélas! si nous sommes seuls pour combattre, si nous n'avons pas quelqu'un de puissant pour nous aider, il est bien à craindre que jamais nous n'allions jusqu'au bout! Et pour cela, que pouvons-nous trouver de plus puissant pour vaincre nos ennemis, sinon la sainte Vierge? Si malheureux que nous soyons, M. F., nous avons cependant de grandes ressources. Écoutez saint Bernard : « Mes enfants, êtes-vous tentés? Appelez Marie à votre secours, et le tentateur disparaîtra. Elle est cette Vierge sans pareille qui a enfanté Celui qui a enchaîné (le démon). Êtes-vous dans la peine? Regardez Marie, elle est la consolatrice des affligés, elle est aussi mère de douleur, puisque sa vie n'a été qu'un abîme d'a-

mertume. Êtes-vous attaqués par le démon d'impureté? Jetez-vous aux pieds de Marie; elle a trop à cœur de vous conserver cette belle vertu si agréable à son Fils. » Disons plus, M. F., avec l'aide de Marie, nous n'avons qu'à vouloir vaincre pour être sûrs d'être victorieux. Oh! M. F., que nous sommes heureux d'avoir tant de moyens de faire notre salut, si nous savons en profiter! Hélas! que d'âmes brûleraient maintenant en enfer, sans la protection de Marie!

2° Nous venons de voir, M. F., que pendant notre vie, mille dangers nous environnent pour nous perdre; mais, en revanche, nous avons de grandes ressources pour nous aider à vaincre. Lorsque nous sortons de ce monde, nous allons rendre compte à Dieu de toutes nos œuvres. Ce moment est effrayant, puisqu'il décide de notre sort ou pour le ciel ou pour l'enfer, sans appel, sans espérance de jamais changer notre arrêt. Le démon, qui en connaît bien mieux que nous les dangers, redouble ses efforts pour nous tromper; car, s'il peut nous gagner, il nous traîne aussitôt en enfer. C'est la pensée de ce terrible moment qui a porté tant de grands du monde à tout quitter, pour aller passer le reste de leur vie dans les larmes et les pénitences, et avoir ainsi quelque espérance à ce moment si redoutable au pécheur. Voyez un saint Hilarion (Citer sa vie), un saint Arsène (Citer.....). Ah! M. F., que sera-t-il de nous qui serons tout couverts de péchés, et qui n'aurons rien fait de bon?...

Ce qui pourra cependant nous rassurer, c'est que, pendant que nous serons devant le tribunal de Jésus-Christ, un grand nombre d'âmes seront en prières, demandant grâce pour nous; je dis plus, c'est la sainte Vierge elle-même qui présentera nos âmes à son Fils, notre juge. Oh! M. F., quelle espérance pour nous dans ce moment

terrible! (Citer le trait de saint Jérôme devant le tribunal de Jésus-Christ).

3° Après que ce moment redoutable sera passé, quoique jugés dignes pour le ciel, combien d'années n'aurons-nous pas à souffrir en purgatoire, où la justice de Dieu se fait sentir avec tant de rigueur? (Citer l'exemple de sainte Hildegarde). Mais, dites-moi, quelle plus grande consolation pour un chrétien dans les flammes, que de savoir et de sentir que de si puissantes prières sont dites pour lui, et lorsqu'il voit le temps de sa peine s'écouler avec rapidité?...

II. Nous pouvons dire, M. F., que toutes les confréries établies par l'Église, sont des moyens que le bon Dieu nous fournit pour nous aider à faire notre salut, et des moyens d'autant plus puissants, que les membres, qu'ils soient sur la terre, qu'ils soient dans le ciel, réunissent ensemble toutes leurs prières. Chaque confrérie a un but particulier. Ceux qui font partie de la confrérie du Saint-Sacrement ont pour but de dédommager Jésus-Christ des outrages qu'il reçoit dans la réception des sacrements, et surtout dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Ils se réunissent pour faire amende honorable à Jésus-Christ de tant de communions et de confessions sacriléges; ils doivent aussi faire des pénitences, des aumônes... Ceux qui sont de la sainte confrérie du Cœur de Jésus-Christ, veulent dédommager le divin Maître du mépris que l'on fait de son amour pour les hommes. Ils doivent souvent faire des actes d'amour de Dieu, et se plaindre auprès de lui de ce que les hommes ont si peu d'amour pour celui qui nous a tant aimés. Ceux qui sont de la confrérie du saint Esclavage, déposent entre les mains de la sainte Vierge toutes leurs actions, afin qu'elle les pré-

sente elle-même à son divin Fils; ils se regardent comme ne s'appartenant plus à eux-mêmes, mais tout à la sainte Vierge. Dans la confrérie du Saint-Scapulaire, nous nous faisons un honneur de porter sur nous un signe, par lequel nous reconnaissons que Marie est notre souveraine, et que nous lui appartenons d'une manière toute particulière. De son côté, elle s'engage à ne jamais nous refuser sa protection, pendant notre vie et à l'heure de notre mort. Quant à la confrérie du Saint-Rosaire, c'est une des plus étendues. Elle est, pour ainsi dire, établie dans tout le monde catholique, et se compose de tout ce qu'il y a de plus fervents chrétiens. Nous pouvons dire que si quelqu'un a le bonheur d'être de cette sainte confrérie, dans tous les coins du monde chrétien il y a des âmes qui prient pour sa conversion, s'il est assez malheureux d'être dans le péché; pour sa persévérance, s'il a le bonheur d'être dans la grâce du bon Dieu, et pour sa délivrance, s'il est dans les flammes du purgatoire. Cela seul devrait nous faire sentir combien nous en recevons de secours, pour nous aider à opérer notre salut.

Le Rosaire est composé de trois parties, qui sont consacrées à honorer les trois différents états de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. La première est pour honorer son Incarnation, sa Naissance, sa Circoncision, sa fuite en Égypte, sa Présentation, sa perte dans le temple. Il faut alors demander à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. La seconde est pour honorer sa vie souffrante et sa mort douloureuse sur la croix, en demandant les grâces nécessaires pour les affligés, pour les agonisants et pour ceux qui vont paraître devant le tribunal de Dieu et y rendre compte de leur vie. La troisième est consacrée à honorer sa vie glorieuse, en priant pour la délivrance des âmes du purgatoire. Oui,

M. F., tous ces mystères bien médités seraient capables de toucher les cœurs les plus endurcis, et d'en arracher les habitudes les plus invétérées.

Je dis d'abord que, dans la première partie, nous demandons à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. En effet, dès que nous sommes dans le péché, nous n'avons plus que l'enfer à attendre : la foi s'éteint en nous peu à peu, l'horreur du péché diminue et la pensée du bonheur du ciel s'affaiblit; de sorte que nous tombons dans le péché sans presque nous en apercevoir; et, (ce qui) est bien plus malheureux encore, un grand nombre prennent plaisir à y rester. Voyez-en un exemple dans la personne de David, qui demeura dans son péché jusqu'à ce que le prophète vint le faire rentrer en lui-même. (Citer le trait.) Eh bien! M. F., qui nous aidera à sortir de cet abîme? Ce n'est pas nous, puisque nous ne connaissons pas même notre état; or, qu'arrive-t-il? Pendant que nous sommes dans un état si malheureux, un grand nombre d'âmes, dans tous les lieux du monde, sont en prières pour demander à Dieu d'avoir pitié de nous. Il est impossible qu'il ne se laisse pas toucher par cette union de prières. Que de remords de conscience, que de bonnes pensées, que de bons désirs, que de moyens se présentent à nous pour nous sortir du péché? Ne sommes-nous pas étonnés de voir comment nous avons pu rester dans un état si malheureux et qui nous exposait à nous perdre à tout moment? Si nous nous damnons étant de cette confrérie, il faudra autant nous faire violence que pour nous sauver, tant les grâces et les secours y sont grands et abondants. Ce qu'il y a encore de consolant, c'est qu'il n'y a pas une minute dans le jour et la nuit où l'on ne prie pour nous; comment donc pourrait-on rester dans le péché et se damner?

Nous disons que cette partie est encore offerte pour demander au bon Dieu la persévérance de ceux qui ont le bonheur d'être dans sa grâce. Mais, M. F., quand nous aurions ce bonheur, nous ne sommes pas tout à fait délivrés pour cela ; le démon ne laisse pas que de revenir pour nous porter au mal s'il le peut. Combien de fois ne nous sommes-nous pas trouvés dans de si grands dangers, que nous sommes étonnés de n'y avoir pas succombé! Ah! la véritable cause de notre résistance c'est que, dans le temps où nous étions tentés, il y avait un nombre presque infini d'âmes, qui, par leurs prières, leurs pénitences et toutes leurs saintes communions, ont opposé aux efforts du démon un rempart impénétrable!

Une autre raison qui nous prouve combien cette confrérie est agréable à Dieu et à sa sainte Mère, et si terrible au démon, c'est le mépris qu'en font les méchants. Voyez ces plaisanteries, ces railleries sur une pratique de piété, qui nous met devant les yeux les mystères de notre sainte religion les plus frappants, les plus capables de nous éloigner du mal et de nous porter vers Dieu. En voulez-vous la preuve? écoutez le démon lui-même. Il dit un jour, par la bouche d'un possédé, que la sainte Vierge est sa plus cruelle ennemie, que, sans elle, il aurait, depuis longtemps, renversé l'Église, et que grand nombre d'âmes qu'il se flattait d'avoir, lui étaient arrachées, dès qu'elles avaient recours à elle. Convenez avec moi, M. F., que (grand est) le bonheur de ceux qui sont de cette sainte confrérie, puisque le bon Dieu a promis à la sainte Vierge de ne jamais rien lui refuser. Si Moïse obtint le pardon de trois cent mille personnes, que ne fera pas la sainte Vierge qui est bien plus agréable à Dieu que Moïse? Ce n'est pas seulement la sainte Vierge qui prie pour nous, mais une infinité d'âmes aussi agréables

à Dieu que Moïse. Si nous voyons tant de pécheurs n'avoir vécu que pour outrager Dieu, et cependant, être encore sauvés, n'en cherchons point d'autre cause que la protection de la sainte Vierge. Ah ! M. F., que celui qui a recours à Marie trouve son salut facile !... Mais afin de vous mieux faire comprendre combien ces mystères, médités attentivement, sont consolants pour un chrétien, je vais vous les expliquer, et vous ne pourrez pas vous empêcher de remercier le bon Dieu, qui vous a inspiré la pensée d'entrer dans cette sainte confrérie.

Le saint Rosaire est composé de tout ce qu'il y a de plus touchant. C'est une pratique de piété qui a rapport à Jésus-Christ aussi bien qu'à sa Mère. De plus, il est impossible de rester dans le péché en méditant sincèrement ces mystères; de quelque côté que nous prenions cette pratique, tout nous en démontre l'excellence et l'utilité. Quand nous prions la sainte Vierge, nous ne faisons rien autre chose que de la charger de présenter elle-même nos prières à son divin Fils; afin qu'elles soient mieux reçues, et que nous en recevions plus de grâces. Marie est le canal par lequel nous faisons monter au ciel le mérite de nos bonnes œuvres, et qui nous transmet ensuite les grâces célestes. Ce qui doit nous engager à nous adresser à elle avec une grande confiance, c'est qu'elle est toujours attentive à écouter nos demandes. En voici une preuve : Un jour saint Dominique gémissait sur les progrès que faisait l'impiété dans le monde, et sur la foi qui se perdait de plus en plus. Prosterné devant une image de la sainte Vierge, il lui demanda, dans sa simplicité, quel remède l'on pourrait employer pour empêcher la perte de tant d'âmes. La sainte Vierge lui apparut, lui disant que s'il voulait ramener des âmes à son Fils, la seule ressource était d'inspirer une grande dé-

votion pour le saint Rosaire, et que bientôt il verrait le fruit de cette dévotion. Saint Dominique se mit donc à prêcher la dévotion du saint Rosaire, et commença d'abord à la pratiquer lui-même. Cette dévotion se répandit en peu de temps, et si bien, qu'il y eut un grand nombre de conversions; ce qui fit dire au saint, qu'il avait plus converti d'âmes par la récitation d'un *Ave Maria*, que par tous ses sermons. Il est vrai que la récitation du saint Rosaire est simple, mais c'est ce qu'il y a de plus touchant. On se met en la présence de Dieu par un acte de foi; on récite le *Je crois en Dieu*, qui nous met devant les yeux ce que Jésus-Christ a souffert pour nous... (explication du *Credo*). Peut-on bien réciter ces paroles sans se sentir pénétré de respect et de reconnaissance envers le bon Dieu, qui nous donne tant de moyens de revenir à lui, quand nous avons eu le malheur de nous en écarter par le péché!

Dans le Rosaire, les premiers mystères que nous appelons joyeux, et que nous méditons pour la conversion des pécheurs, nous représentent les humiliations, l'anéantissement de Jésus-Christ, sa Naissance, sa Circoncision, sa Présentation au temple, sa fuite en Égypte, sa perte dans le temple. (Expliquer tout cela...) Pouvons-nous trouver, M. F., quelque chose de plus capable de nous toucher, de nous détacher de nous-même et du monde, de nous faire supporter nos peines en esprit de pénitence, que de contempler le modèle divin, dans la méditation de ces mystères? Les saints en faisaient toute leur occupation. Deux jeunes étudiants, rapporte l'histoire, étaient toujours ensemble à méditer sur la vie cachée de Jésus-Christ. L'un d'eux, après sa mort, apparut à l'autre, selon la promesse qu'il avait faite, et lui dit qu'il était au ciel pour avoir communié avec

beaucoup de ferveur et avec une conscience bien pure; pour avoir eu une grande dévotion à la sainte Vierge, chose qui est très-agréable à Dieu; pour avoir souvent médité la vie cachée de Jésus-Christ et l'avoir imité autant qu'il avait pu. Il est raconté dans la vie de saint Bernard, que la sainte Vierge le protégea toujours d'une manière si particulière, que le démon perdit sur lui tout son empire. Ayant perdu sa mère encore tout jeune, il pria Marie de l'adopter pour son enfant; plus tard, sa dévotion augmentant toujours, Bernard pria la sainte Vierge de lui montrer ce qu'il fallait faire pour lui être plus agréable, et il entendit une voix qui lui dit : « Bernard, mon fils, fuis le monde et cherche une retraite dans quelque solitude, là, tu te sanctifieras. » Il y passa toute sa vie dans la pénitence et les larmes, et, de là, il monta au ciel. Voyez-vous ce que lui valut sa confiance en la sainte Vierge? Nous lisons dans la vie de la bienheureuse Marguerite de C..., qu'elle faisait consister toute sa dévotion à imiter la vie pauvre et inconnue de la sainte Famille; elle ne voulut jamais rien posséder, pas même pour le lendemain; elle fut abandonnée de tous ses parents, de ses amis, mais le bon Dieu en prit soin lui-même. Elle faisait toutes ses pratiques de piété pour honorer la sainte Famille dans l'étable de Bethléem, elle arrosait le pavé de ses larmes, quand elle pensait à ces mystères de pauvreté et d'abandon. Quand elle fut morte, on ouvrit son cœur, l'on y trouva trois petites pierres où étaient écrits les noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Voyez-vous combien la méditation de ces mystères est agréable à Dieu?... Il est encore rapporté qu'un grand pécheur avait passé sa vie dans toutes sortes de désordres. A l'heure de la mort, comme nous voyons les choses bien autrement que quand nous sommes en

santé! Voyant qu'il avait tant fait de mal, il se laissa aller au désespoir. L'on eut beau faire pour lui inspirer confiance en la miséricorde de Dieu, rien ne put le gagner. On lui parla de saint Augustin. « Mais, disait-il, saint Augustin n'avait pas encore été..... » On lui dit d'avoir recours à la sainte Vierge, mais il répondit qu'il l'avait méprisée toute sa vie; on lui représenta Jésus-Christ qui a tant souffert pour nous sauver. — « C'est vrai, dit-il, mais je l'ai persécuté et fait mourir tous les jours. » On lui dit encore : « Mon ami, croyez-vous qu'un enfant bien jeune se rappelle, quand il est grand, des petites peines qu'on lui a faites dans son enfance? » — « Non, dit-il. » — « Eh bien! mon ami, allons à la crèche, et nous y trouverons ce jeune Enfant que vous avez offensé, il est vrai, mais il vous dira qu'il ne s'en rappelle plus maintenant. » Il entra dans une si grande confiance et une si grande douleur de ses péchés, qu'il mourut avec des marques visibles que le bon Dieu l'avait pardonné. Voyez-vous, M. F., combien ces méditations sont agréables à Dieu, et combien elles sont capables d'attirer sur nous ses miséricordes?

Il n'y a point de prières qui nous rapprochent mieux de la vie de Jésus-Christ que cette pieuse pratique. Cependant, il faut que notre dévotion soit éclairée et sincère, et non une dévotion d'habitude et de routine. Saint Césaire nous rapporte un exemple, pour nous faire voir que la sainte Vierge ne reçoit guère bien ces dévotions qui ne sont pas sincères. « Il y avait, dans l'ordre de Cîteaux, un religieux qui, faisant le médecin, sortait contre la volonté de son supérieur et de son confesseur. Mais, par une certaine dévotion qu'il avait en Marie, il rentrait dans le monastère à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Un jour de la Présentation, comme il était au chœur avec

les autres religieux pour chanter les saints offices, il vit la sainte Vierge se promener dans le chœur, et donner à tous les religieux une certaine liqueur qui les enflammait d'un tel amour, qu'ils ne se croyaient plus sur la terre, tant ils éprouvaient de douceur. Quand la sainte Vierge vint à côté de lui, elle passa sans lui en donner, en lui disant « que ceux qui voulaient chercher les douceurs de la terre ne méritaient pas de goûter celles du ciel, et, quoiqu'il se rendit au monastère le jour de sa fête, cela ne lui était pas agréable. » Ce reproche lui fut si sensible, qu'il se mit à pleurer, et promit de ne plus sortir. Une autre fois que la sainte Vierge reparut, elle lui accorda, comme aux autres, la même grâce, parce qu'il avait tenu sa promesse. Il passa sa vie dans une grande dévotion à la sainte Vierge, et en reçut de grandes grâces; il ne pouvait se contenter de dire combien celui qui aimait la Mère de Dieu recevait de grands secours pour faire son salut et pour vaincre le démon. Saint Stanislas avait une si grande dévotion envers la sainte Vierge, qu'il la consultait en tout ce qu'il faisait. Ce jeune homme se *figurait* souvent le bonheur qu'avait eu le saint vieillard Siméon de prendre le saint Enfant Jésus entre ses bras. Un jour qu'il était en prières, tout occupé de cette pensée, la sainte Vierge lui apparut tenant le saint Enfant Jésus, elle le lui donna, pour lui procurer le même avantage. Saint Stanislas le prit comme saint Siméon, et il en eut tant de bonheur, qu'il ne pouvait en parler sans verser des larmes abondantes, tant son cœur était rempli de joie. Voyez-vous, M. F., combien la sainte Vierge est attentive à nous obtenir les grâces dès que nous les lui demandons? Ah! M. F., que nous assurerions notre salut, si nous avions une grande confiance en la sainte Vierge! Que de péchés nous éviterions, si nous avions

recours à elle dans toutes nos actions, si tous les matins, nous nous unissions à elle, en la priant de nous présenter à son divin Fils!

Si nous passons aux deuxièmes mystères que nous appelons douloureux, que de motifs puissants et capables de nous toucher, de nous faire comprendre l'amour infini d'un Dieu pour nous! En effet, M. F., qui ne serait pas touché en voyant un Dieu qui tombe en agonie, qui couvre la terre de son sang adorable? Un Dieu lié, garotté, jeté à terre par ses ennemis, et cela pour nous délivrer de l'esclavage du démon! Qui ne sera pas ému de voir un Dieu couronné d'épines qui lui traversent le front, un roseau à la main, au milieu d'un peuple qui l'insulte et le méprise! Oh! qui pourra comprendre toutes les horreurs qu'il endura pendant cette nuit affreuse qu'il passa avec des scélérats? On l'attacha à une colonne, où il fut frappé avec tant de cruauté que son pauvre corps n'était plus que comme un morceau de chair découpée! O mon Dieu, que de cruautés vous avez endurées pour nous mériter le pardon de tous nos péchés! Oh! M. F., qui de nous ne craindrait plutôt le péché que la mort!... Oh! nous avons bien de quoi nous consoler dans nos souffrances, et un bien juste motif de pleurer nos péchés!... Un missionnaire prêchant dans une grande ville, apprit qu'il y avait dans un cachot un malheureux qui se désolait; ses larmes et ses gémissements faisaient frémir ceux qui l'entendaient; il eut la pensée d'aller le voir pour le consoler, et lui offrir les secours de son ministère. Étant entré dans la prison, il fut lui-même effrayé des lamentations de ce pauvre malheureux, il vit bien que la peinture qu'on lui en avait faite n'était rien en comparaison de ce qu'il voyait. Il lui dit avec bonté : « Mon cher ami, quel est le sujet de votre

douleur? » Comme le prisonnier ne répondait rien, le missionnaire lui dit : « Est-ce votre position qui vous afflige? » — « Non, j'en mérite bien davantage. » — « Avez-vous laissé dans le monde quelqu'un qui souffre par rapport à vous? » — « Non, rien de tout cela ne m'inquiète. » — « C'est donc la pensée de la mort qui vous afflige? » — « Non, certainement, je sais bien que je ne vivrai pas toujours : un peu plus tôt, un peu plus tard, la mort viendra assez; pourvu que je puisse expier mes péchés je serai trop heureux. Mais puisque vous voulez savoir le sujet de mes larmes, le voici. » Et tout en sanglotant, il tira de dessous ses vêtements un gros crucifix et le montra au missionnaire : « Voilà le sujet de mes larmes. Oh! un Dieu qui a tant souffert et qui est mort pour moi, malgré mes offenses, peut-il bien encore me pardonner? La grandeur de ses souffrances et de son amour pour moi sont la cause que je ne puis retenir mes larmes; depuis que je suis ici tout le monde m'abandonne, il n'y a que mon Dieu qui pense à moi, qui veut encore me donner l'espérance du ciel. Ah! qu'il est bon! Comment se peut-il faire que j'aie été si malheureux pour l'offenser?... » M. F., convenez avec moi que si nous sommes si peu touchés de la méditation de ces mystères, c'est que nous n'y faisons point d'attention. Mon Dieu! quel malheur pour nous!...

Si nous poursuivons, nous voyons un Dieu chargé d'une grosse croix; il est conduit entre deux voleurs par une troupe de scélérats, qui l'accablent des plus sanglants outrages. Le poids de sa croix le fait tomber à terre; à grands coups de pied et de poing il est relevé, et, bien loin de penser à ses souffrances, il semble ne penser qu'à consoler les personnes qui prennent part à ses maux. Oh! pourrions-nous n'être pas touchés et trouver nos croix

pesantes, en voyant ce que souffre un Dieu pour nous? En faut-il davantage pour nous exciter à la douleur de nos péchés? Écoutez : on le cloua sur la croix, sans qu'il laissât sortir de sa bouche un mot pour se plaindre qu'il endurât trop de souffrances. Écoutez ses dernières paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » N'avais-je pas bien raison de vous dire que le saint Rosaire nous représente tout ce qui est le plus capable de nous porter au repentir, à l'amour et à la reconnaissance? Hélas! M. F., qui pourra jamais comprendre l'aveuglement de ces pauvres impies, qui méprisent une pratique de dévotion si capable de les convertir, si capable de nous donner la force de persévérer quand nous sommes assez heureux d'être dans la grâce de Dieu!

Parlons maintenant des troisièmes mystères que l'on appelle glorieux. Que pouvons-nous trouver de plus pressant pour nous détacher de la vie et nous faire soupirer après le ciel? Dans ces mystères, Jésus-Christ nous apparaît sans souffrances, et prenant possession d'un bonheur infini qu'il nous a mérité à tous. Pour nous faire concevoir un grand désir du ciel, il y monte en plein jour, en présence de plus de cinq cents personnes. Si vous méditez encore ces mystères, vous voyez la sainte Vierge, que son divin Fils vient chercher lui-même avec toute la cour céleste; les anges paraissent visiblement et entonnent des cantiques de joie qu'entendent tous les assistants; elle quitte la terre où elle a tant souffert, et va rejoindre son Fils, pour être heureuse du bonheur de celui qui nous appelle et qui nous attend tous. Pouvons-nous trouver quelque chose dans notre sainte religion qui puisse mieux nous porter au bon Dieu et nous détacher de la vie?

Eh bien! M. F., voilà ce que c'est que le saint Rosaire, voilà cette dévotion que l'on blâme tant et dont on fait si peu de cas. Ah! belle religion, si l'on te méprise, c'est bien parce que l'on ne te connaît pas!... Cependant, ne nous arrêtons pas à cela; il faut encore, autant que nous le pouvons, imiter les vertus de la sainte Vierge pour mériter sa sainte protection, et surtout son humilité, sa pureté, sa grande charité. Ah! pères et mères, si vous aviez le bonheur de recommander souvent à vos enfants cette dévotion à la sainte Vierge, que de grâces elle leur obtiendrait! que de vertus ils pratiqueraient! Vous verriez naître en eux tout ce qu'il y a de plus capable de les rendre agréables au bon Dieu! Non, M. F., nous ne pourrons jamais comprendre combien la sainte Vierge désire nous aider à nous sauver, combien sont grands les soins qu'elle prend de nous. La moindre confiance que nous avons en elle n'est jamais sans récompense. Heureux celui qui vit et meurt sous sa protection, l'on peut bien dire que son salut est en sûreté et que le ciel lui sera donné un jour! C'est le bonheur que je vous souhaite.

2 OCTOBRE.

FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est.

Les anges de ces petits enfants voient sans cesse la face de mon Père céleste. (*S. Matth.*, XVIII, 10.)

QUELLE bonté, M. F., quelle tendresse de la part de notre Dieu! Non content de nous avoir donné son Fils unique, le plus tendre objet de ses complaisances, pour le sacrifier à la mort la plus cruelle; non content de nous avoir arrachés à la tyrannie du démon, de nous avoir appelés à la glorieuse qualité d'enfants de Dieu et de nous avoir choisis pour cohéritiers de son royaume, il veut encore envoyer à chacun de nous, un ange du ciel pour nous garder tous les jours de notre vie. Cet ange ne nous doit pas quitter, avant d'avoir paru avec nous au tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte de tout ce que nous aurons fait pendant notre vie. Oui, M. F., nos anges gardiens sont nos plus fidèles amis, parce qu'ils sont avec nous le jour, la nuit, dans tout le temps et dans tous les lieux. La foi nous apprend que nous les avons

toujours à nos côtés. C'est ce qui fait dire à David : « Que rien ne pourra nous nuire, parce que le Seigneur a commandé à ses anges d'avoir soin de nous; » et, pour montrer combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous, le prophète dit qu'ils nous portent entre leurs mains, comme une mère porte son enfant. Ah! c'est que Dieu prévoyait les dangers sans nombre auxquels nous serions exposés sur la terre, au milieu de tant d'ennemis, qui tous ne cherchent que notre perte. Oui, M. F., ce sont nos bons anges qui nous consolent dans nos peines, qui nous avertissent quand le démon vient nous tenter, qui présentent à Dieu nos prières et toutes nos bonnes actions, qui nous assistent à la mort et présentent nos âmes à leur souverain Juge. Oh! M. F., que de biens nous recevons par le ministère de nos bons anges gardiens! Afin de vous engager à avoir en eux une grande confiance, je vais vous montrer : 1° combien sont grands les soins qu'ils prennent de nous; 2° ce que nous devons faire pour leur témoigner notre reconnaissance.

I. Vouloir prouver, M. F., qu'il y a des anges, ce serait perdre son temps. Depuis le commencement du monde, le commerce des anges avec les hommes est si fréquent, que l'Écriture sainte en fait mention à tout instant. Il faudrait n'avoir pas ombre de bon sens pour en douter. Lorsque Adam fut dans le paradis terrestre, le Père céleste lui envoya ses anges pour lui faire part de ses volontés. Quand Adam eut le malheur de pécher, ce fut un ange qui le chassa du paradis. Presque tous les patriarches et les prophètes ont été instruits par les anges des volontés du Seigneur. Souvent même, nous voyons que Dieu s'est fait représenter par des anges.

Mais, me direz-vous, si on les voyait, l'on aurait bien plus de confiance? — Si cela eût été nécessaire au salut de notre âme, le bon Dieu les aurait rendus visibles. Mais cela importe peu; car dans notre religion, nous ne connaissons que par la foi, et cela, afin que toutes nos actions soient plus méritoires. D'ailleurs, nous sommes aussi sûrs de leur présence, que si nous les voyions de nos propres yeux. Si vous désirez savoir le nombre des anges, leur fonction, je vous dirai qu'ils sont sans nombre; les uns sont créés pour honorer Jésus-Christ dans sa vie cachée, souffrante et glorieuse, ou pour être les gardiens des hommes, sans cesser, pour cela, de jouir de la présence divine. Les autres s'occupent à contempler les perfections de Dieu, ou bien, veillent à notre conservation, en nous fournissant tous les moyens nécessaires à notre sanctification. Quoique le bon Dieu se suffise à lui-même, il emploie néanmoins pour gouverner le monde, le ministère de ses anges. Tels, sont établis protecteurs des royaumes, tels autres, des empires, etc.

Si nous voyons Dieu prendre tant de soin de notre vie, nous devons conclure que notre âme est quelque chose de bien grand et de bien précieux, pour qu'il emploie à sa conservation et à sa sanctification, tout ce qu'il a de plus grand dans sa cour. Il nous a donné son Fils pour nous sauver. Ce Fils lui-même, donne son corps et son sang pour en faire la nourriture de nos âmes, il consent à rester nuit et jour au milieu de nous, il donne à chacun de nous un et même plusieurs anges, qui s'occupent uniquement à lui demander pour nous les grâces et les secours nécessaires à notre salut. N'est-ce pas, M. F., que jamais nous n'avons bien pensé à ce que nous sommes, à ce que vaut notre âme? Oh! que l'homme connaît

peu ce qu'il est, et la fin pour laquelle il a été créé!... Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur disait à son peuple : « Je vais vous envoyer mon ange, afin qu'il vous conduise dans toutes vos démarches. » Oh! M. F., qui pourrait compter les grâces que nous recevons par la protection de nos anges gardiens! Oui, ce sont eux qui nous consolent dans nos chagrins. Lorsque Agar, dit l'Écriture, fut chassée de la maison de son maître, elle se retira dans un désert, et là, comme elle s'abandonnait à la tristesse, le Seigneur lui envoya un ange pour la consoler et lui dire : « Ne vous laissez point aller au désespoir, mais retournez dans la maison de votre maître, et soyez plus soumise. » Ce fut un ange que le Seigneur envoya à Loth pour lui dire de sortir promptement de la ville de Sodome, avant que le Seigneur y fît tomber le feu du ciel. Ce furent les anges qui préservèrent des flammes les trois enfants dans la fournaise de Babylone, et qui fermèrent la gueule des lions pour les empêcher de dévorer le prophète Daniel.

Les anges, M. F., se font un grand plaisir de nous assister dans nos entreprises, quand elles sont selon Dieu; nous en avons un bel exemple dans la personne du jeune Tobie. Son père l'envoya à Ragès pour chercher son argent; ne sachant point le chemin, le bon Dieu lui envoya l'ange Raphaël, qui se présenta à lui sous la forme d'un jeune homme. Tobie lui demanda s'il connaissait le chemin pour aller à Ragès. L'ange lui dit qu'il le connaissait et même l'oncle chez qui il allait. Le jeune homme, tout joyeux, va dire à son père qu'il avait trouvé un homme qui savait le chemin de Ragès et qui connaissait son oncle. L'ange partit donc avec Tobie, et lui donna tous les renseignements nécessaires à son voyage. Pendant leur route, Tobie étant allé sur le bord du Tigre,

un poisson énorme sembla venir à lui pour le dévorer, il eut aussitôt recours à son protecteur, ne sachant pas qu'il était un ange. Celui-ci lui dit : « Ne craignez rien, tirez-le à vous. » A l'instant le poisson *creva* (1). Il lui dit encore : « Prenez le fiel pour l'emporter, vous en frotterez les yeux de votre père et vous lui rendrez ainsi la vue. » Il le mena chez son oncle, où tout alla pour le mieux. Il lui sauva encore la vie en enchaînant le démon. Lorsqu'ils furent de retour, le jeune Tobie ne sachant comment payer tant de bienfaits, dit à son père : « Mon père, quand nous donnerions la moitié de tout ce que nous avons apporté, cela ne serait pas assez pour le récompenser de tous les services qu'il m'a rendus dans mon voyage : il m'a conduit et ramené sain et sauf, il m'a délivré d'un monstre qui allait me dévorer, il a obtenu lui-même l'argent que mon oncle nous devait, il m'a fait aussi épouser une femme selon le cœur de Dieu, il a enfin empêché le démon de me détruire, comme il l'a fait des sept maris qui l'ont épousée avant moi. » Le père voulant lui faire accepter la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté, l'ange se fit connaître et disparut. Mais pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, ils se prosternèrent longtemps la face contre terre. Voyez-vous, M. F., combien les anges prennent soin de nous, lorsque nous avons confiance en eux?...

Nous voyons encore un bel exemple de cette protection de notre bon ange gardien, dans la personne de sainte Agnès, vierge et martyre. Elle appartenait à une grande famille de Rome, aussi fut-elle demandée en mariage par Procope, fils de Symphrone, alors préfet de cette ville. Agnès, qui s'était déjà donnée à Jésus-Christ, refusa ce

(1) Mourut.

parti, quoique avantageux pour elle. Elle ne craignit pas de dire à Procope, qui était venu la trouver lui-même : « Retire-toi, tyran, aiguillon de péché, pierre de scandale, et chair de mort, ne crois pas que je sois infidèle à mon époux Jésus-Christ. Il possède tout mon cœur, il est bon, il est beau, il a toutes les qualités que l'on puisse désirer. » Le préfet la fit appeler, et la conjura de ne point rejeter l'alliance de son fils; ou bien alors, sur son refus, il la ferait traîner dans un lieu infâme, où elle perdrait cette pureté, qu'elle avait tant à cœur de conserver. Agnès répondit au préfet : « Ne vous mettez pas en peine, je ne crains rien; j'ai pour me garder un ange qui aura bien soin de moi, et qui prendra ma défense d'une manière merveilleuse. » Voyant qu'il ne pouvait arriver à ses fins, le magistrat donna ordre de la dépouiller de ses vêtements, et de la traîner ainsi à travers tout Rome, pour être livrée à des libertins. Par un miracle de la puissance de Dieu, ses cheveux grandirent si merveilleusement, qu'ils suffirent à couvrir tous ses membres. Arrivée dans ce lieu infâme, son ange gardien se montra visiblement à elle pour la défendre et la vêtir d'une robe blanche comme la neige; en même temps, cet antre d'impureté fut éclairé d'une lumière plus éclatante que le soleil. Les libertins entrèrent dans ce cachot; mais, surpris de toutes ces merveilles, et frappés d'épouvante par la vue de cet ange d'une beauté incomparable, ils se convertirent tous. Procope crut venir à son tour braver tous ces prodiges, mais l'ange qui gardait Agnès le frappa, et il tomba mort aux pieds de la sainte. Le préfet de la ville apprenant que son fils venait de mourir dans ce cachot, vint trouver Agnès, en la traitant de « furie sortie des enfers, monstre né pour la destruction des mortels. » Agnès dit qu'elle n'avait point fait mourir Pro-

cope, mais qu'il était lui-même l'auteur de sa mort par son effronterie. Aussi son ange gardien l'avait-il frappé au moment où ce malheureux allait lui ravir sa pureté. Toutefois, la sainte voulant montrer au magistrat la puissance de son époux, et que les chrétiens savaient rendre le bien pour le mal, ressuscita Procope, qui courut toute la ville de Rome, répétant sans cesse que le Dieu des chrétiens était le seul vrai Dieu... Cet exemple vous prouve combien sont grands les secours et les grâces que nous recevons de nos bons anges gardiens, si nous avons le bonheur d'avoir en eux une grande confiance, surtout dans nos tentations et dans les périls.

Mais, me direz-vous, quand le bon Dieu nous envoie-t-il du ciel nos anges gardiens? C'est, M. F., lorsque nos âmes sont créées, c'est-à-dire quand nos corps sont dans le cas de les recevoir, de sorte qu'une mère enceinte a son ange gardien, et elle a aussi celui de l'enfant qu'elle porte dans son sein pour veiller à ce que rien ne puisse lui ôter la vie avant d'avoir reçu le saint Baptême. Il faudrait, M. F., pouvoir comprendre combien est grande la joie de nos bons anges gardiens, quand on nous porte à l'église pour recevoir ce sacrement. Avec empressement ils écrivent notre nom dans le livre de vie! Il est très-certain que nous avons quantité de démons autour de nous pour nous faire tomber dans le péché; et, si notre ange gardien n'était pas là auprès de nous pour nous défendre, nous succomberions à toutes les attaques que le démon nous livre. C'est notre bon ange qui nous fait apercevoir la tentation; c'est lui qui nous inspire d'avoir recours à Dieu, qui nous fait rappeler de sa présence pour nous faire craindre le péché. Si nous avons le malheur de pécher, ce sont nos bons anges gardiens qui vont se jeter aux pieds du bon Dieu pour lui demander notre

grâce. En effet, après chaque péché, nous sentons ordinairement un remords d'avoir fait le mal, et nous promettons au bon Dieu de ne plus le commettre. C'est sûrement notre ange gardien qui, par ses prières, nous mérite cette grâce. S'il voit que nous sommes insensibles aux outrages que nous avons faits à Dieu, il nous menace des châtiments de la justice divine; il nous fait penser à la mort, au regret que nous aurons, dans ce moment, d'avoir fait le mal. Il nous fait penser à quelque mort subite ou effrayante. La pensée du jugement nous poursuivra, et celle de l'enfer se logera dans notre cœur pour nous déchirer l'âme, et ainsi, nous forcera en quelque sorte à ne pas rester plus longtemps dans le péché.

Nos anges gardiens, M. F., nous accompagnent partout. Il est rapporté dans l'histoire qu'un jeune homme voyait, d'une manière sensible, son ange gardien. Quand il entrait dans l'église, son ange entrait toujours devant lui; quand il fut prêtre, son ange ne voulut plus passer le premier; on le voyait quelquefois parler et rester longtemps à la porte. On lui demandait pourquoi. « Avant que je fusse prêtre, dit-il, mon ange me précédait toujours, maintenant, il ne veut plus entrer que je ne sois entré le premier. » Ah! M. F., si nous avions la pensée, lorsque nous venons à l'église, que nos anges marchent devant nous, avec quel respect n'y viendrions-nous pas!... avec quelle modestie nous assisterions à la sainte messe, en pensant que nous sommes à côté d'un ange gardien prosterné devant le Dieu de toute grandeur? Avec quel empressement ne le chargerions-nous pas de présenter nos prières à Jésus-Christ? Il est encore rapporté qu'un jeune prince anglais avait abandonné son palais pour se retirer dans un désert. Dieu, pour lui témoi-

gner sa joie, lui donna le bonheur de voir son ange gardien tous les matins et tous les soirs. On raconte de sainte Françoise qu'elle voyait continuellement son ange gardien, sous la figure d'un enfant d'une beauté incomparable, et dont le visage était si resplendissant, que souvent elle lisait son office pendant la nuit à la clarté de la lumière qu'il répandait. Son ange avait tant de soin de la conduire à la perfection, que si, par moment, elle se laissait aller à des pensées inutiles dans sa solitude, ou s'il lui échappait quelque parole oiseuse dans la conversation, ce bon ange lui faisait connaître sa faute en disparaissant. Alors, toute remplie de confusion et de douleur d'avoir éloigné elle-même son fidèle gardien, elle pleurait amèrement, priant le bon Dieu d'avoir pitié d'elle, et lui promettant qu'elle se corrigerait. Après quelques moments de larmes, elle voyait reparaître son ange gardien, à qui elle témoignait sa douleur de l'avoir forcé de s'éloigner. Si, quelquefois, ceux qui étaient avec la sainte lui disaient quelque parole qui pût tant soit peu blesser la charité, elle témoignait la peine qu'elle en ressentait en se couvrant le visage de ses mains.....

M. F., quoique nous ne voyons pas, comme cette sainte, notre ange gardien, nous ne sommes pas moins sûrs de l'avoir auprès de nous pour veiller à la conservation de notre âme. Hélas! de quelles tortures et de quelles amertumes ne devons-nous pas l'abreuver, en menant une vie si misérable? Que doit penser l'ange gardien d'une personne qui ne fait ni pâques, ni confession? d'une personne âgée qui se roule continuellement dans le péché de l'impureté? Ah! mon Dieu, s'ils étaient capables de souffrir, ne seraient-ils pas aussi misérables que les réprouvés qui brûlent dans les enfers? Comment les anges, qui sont si purs, peuvent-ils demeurer auprès de ces infâmes?

Des anges charitables peuvent-ils bien rester avec des vindicatifs et des *rancuneux?* Les anges, si humbles, peuvent-ils bien accompagner un orgueilleux? Comment un ange, qui aime tant le bon Dieu, peut-il bien être heureux avec un impie, un incrédule qui nie tout, qui ne croit à rien? Est-il bien possible que nous soyons si mauvais, si ingrats, envers des amis si bienfaisants, si fidèles à ne pas nous quitter un seul instant?...

Nous savons que nos anges gardiens ont un grand soin de nous consoler dans nos peines et nos souffrances. Nous lisons dans l'Écriture sainte que Jacob, fuyant la fureur de son frère, s'endormit en chemin. Le bon Dieu, pour le consoler, lui montra dans une vision une échelle, qui de la terre montait jusqu'au ciel; il voyait les anges monter et descendre pour offrir nos prières à Dieu et rapporter les grâces que nous demandons. L'ange qui avait conduit et ramené le jeune Tobie, s'étant fait connaître, dit à son père : « Lorsque vous priiez et que vous ensevelissiez les morts, c'était moi-même qui portait vos bonnes actions au Seigneur. » Il est dit dans la vie de saint Nicolas Tolentin que, pendant les deux mois de sa maladie, quatre anges demeuraient toute la nuit dans sa chambre. Ils chantaient une mélodie si agréable, qu'il en oubliait ses souffrances. Les six derniers jours avant sa mort, ils restèrent le jour et la nuit; tous ceux qui eurent le bonheur d'entrer dans la chambre eurent aussi le bonheur d'entendre leurs chants. Les anges emmenèrent son âme avec eux dans le ciel. Sainte Liduwine souffrant des douleurs très-violentes, un ange se montra à elle dans une si grande beauté, qu'elle oublia ses souffrances. Nous pouvons dire que les anges se plaisent à nous rendre tous les services dont ils sont capables, et qu'ils ont grandement à cœur de nous faire participer à

leur bonheur. Par eux, le ciel fait un saint commerce avec la terre.

Dieu employa souvent le ministère des saints anges dans les événements les plus importants. C'est par eux qu'il instruisait les patriarches et les prophètes, par eux qu'il parlait à son peuple. Nous lisons dans l'Écriture sainte, que le Seigneur envoya son ange pour parler aux Israélites en son nom : « Je vous ai retirés de l'Égypte et vous ai fait entrer dans la Terre promise, en vous promettant que je ne vous abandonnerais jamais, mais à condition que vous me seriez fidèles. Vous n'avez pas voulu entendre ma voix, pourquoi vous êtes-vous comporté de cette manière ? C'est à cause de votre infidélité et du mépris que vous avez fait de mes grâces, que je ne vous ai pas défendu contre vos ennemis. » Les Israélites, entendant ces paroles de l'ange, se mirent à pousser des cris lamentables, et versèrent des larmes en abondance, en le priant d'avoir pitié d'eux et de ne pas les abandonner.

Nous voyons que tous les hommes qui ont été grands sur la terre, ont été annoncés par les anges. Ce fut un ange qui annonça la naissance de Samson, le vengeur du peuple de Dieu. Ce fut un ange qui annonça la conception de saint Jean. Ce fut un ange qui annonça la conception du Sauveur, ce fut un ange qui annonça aux bergers sa naissance, ce fut un ange qui dit à Joseph de fuir en Égypte. Ce fut encore un ange qui consola Jésus dans son agonie au jardin des Olives, ce furent les anges qui ensevelirent et accompagnèrent le corps de la sainte Vierge après sa mort. Ce seront des anges qui accompagneront le Seigneur à son dernier jugement. « D'après cela, M. F., si chacun d'eux doit être honoré selon sa dignité, nous dit saint Bernard, quel honneur et quelle louange ne devons-nous pas rendre à nos

anges gardiens, eux dont la nature est si parfaite, la sainteté si éminente, la gloire si éclatante? » Mais ce qui doit nous porter surtout à une grande vénération envers eux, c'est leur inviolable fidélité pour le bon Dieu. Leur innocence n'a jamais été souillée de la moindre tache, leur amour et leur zèle n'ont jamais souffert la moindre altération. Si nous aimions véritablement le bon Dieu, M. F., quelle joie n'aurions-nous pas de ce qu'il reçoit de ces esprits bienheureux, des louanges si parfaites? Hélas! combien sont imparfaites les louanges de ceux qui, même parmi nous, l'aiment le plus! Que de distractions dans nos entretiens avec Dieu! Pour les anges, au contraire, rien n'est capable de les distraire de la présence de Dieu, tant ils sont absorbés dans la contemplation de sa grandeur. Ils font sans cesse retentir la voûte des cieux de ce cantique d'allégresse : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées; qu'honneur, gloire et adoration lui soient rendus, dans tous les siècles des siècles! »

Je dis que nos anges gardiens sont très-exacts à nous secourir dans nos peines. Nous lisons dans les Actes des saints Apôtres le trait suivant. Saint Pierre ayant été mis en prison par l'ordre d'Hérode, il s'endormit entre les deux soldats qui le gardaient la nuit, c'était la veille du jour où on devait le faire mourir; un ange se présente à lui tout à coup, l'éveille, rompt ses chaînes et ouvre les portes de la prison, lui disant : « Levez-vous promptement... et suivez-moi. » Étant guidé par l'ange, il sortit de sa prison et vint heurter à la porte de la maison où étaient réunis les disciples. Une servante ayant entendu la voix de Pierre, ne pouvant retenir sa joie, courut sans ouvrir la porte, annoncer que Pierre était là. On ne voulait point le croire; les uns la trai-

taient d'insensée, les autres disaient que c'était un ange. Et Pierre étant entré, raconta à tous ses frères, ce que son ange gardien avait fait pour le délivrer. Nous voyons que souvent Dieu envoyait ses anges porter secours aux martyrs. Ainsi, ce furent les anges qui apportèrent les couronnes aux quarante martyrs de Sébaste, ce qui fut cause que celui-là même qui les gardait, se convertit à la vue de ce prodige.

Le saint roi David, qui connaissait combien leurs louanges sont agréables au Seigneur, invitait les anges à le louer et à le bénir en leur disant : « Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes les ministres de ses volontés. » Suivons, M. F., l'exemple de ce saint roi, prions souvent les anges de louer et d'adorer Dieu pour nous; prions-les de prendre notre place auprès de lui, pour le remercier de toutes les grâces qu'il nous a faites pendant notre vie. Demandons-leur qu'ils prient le bon Dieu de changer nos cœurs, et d'en faire des cœurs tout célestes.

II. Pour mériter ce bonheur qui est la protection de nos anges gardiens, nous devons souvent les invoquer, les bien respecter et, surtout tâcher de les imiter dans toutes nos actions. La première chose que nous devons imiter en eux, c'est la pensée de la présence (de Dieu); à leur exemple, ne la perdons jamais. Ah! M. F., si nous avions ce bonheur, que de péchés de moins!.. En effet, si nous étions bien pénétrés de la présence de Dieu, comment pourrions-nous faire le mal? Oh! que nos vertus et toutes nos bonnes œuvres seraient (bien) plus agréables à Dieu! Nous n'aurions plus de respect humain, plus de vues humaines. Si nous nous ressouvenions toujours de la présence de Dieu, comment aurions-nous le courage de rester dans le péché, en voyant combien nous faisons souffrir

Jésus-Christ? Comment pourrions-nous vouloir du mal à notre prochain, en pensant que le bon Dieu, lui, dont la bonté est infinie, considère, lit et écoute tous les mouvements de notre cœur? Aussi, voulant élever le patriarche Abraham à une haute perfection, Dieu lui dit : « Abraham, veux-tu être parfait? Marche en ma présence. » Comment se peut-il faire que nous oublions si facilement le bon Dieu, tandis que nous l'avons toujours devant nous? Pourquoi ne sommes-nous pas saisis de respect et de reconnaissance envers nos anges, qui nous accompagnent jour et nuit? Des princes de la cour céleste!... ô mon Dieu, que nous sommes heureux!... mais aussi, que nous sommes loin de le comprendre! « Je suis trop misérable, direz-vous peut-être, pour mériter cela! » Non-seulement, M. F., Dieu ne vous perd pas un instant de vue, mais il vous donne un ange qui ne cesse de guider vos pas. Oh! bonheur trop grand, mais trop peu connu des hommes!

Nous devons imiter aussi leur amour pour Dieu. Ils ont tellement à cœur sa gloire, que lorsque nous avons le malheur de pécher, ils nous précipiteraient au fond des enfers, si Dieu ne leur défendait pas de nous punir (1). Ils aimeraient mieux être jetés avec les damnés, que de déplaire à Dieu en la moindre chose. Aussi, Notre Seigneur Jésus-Christ nous dit-il qu'ils ressentent une joie immense, quand un pécheur se convertit. Si donc la conversion d'un pécheur réjouit toute la cour céleste, quelle joie, M. F., pour ces ministres de paix, quand ils voient régner parmi nous cette charité qui les unit si étroitement à Dieu dans le ciel.

Il est vrai que nous devons avoir une grande dévotion

(1) Exemple d'Héliodore battu par les anges. (*Note du Vénérable.*)

envers tous les anges, parce qu'ils s'occupent tous de notre salut; mais nous devons avoir une dévotion particulière à nos saints anges gardiens, à cause des grands soins qu'ils prennent de nous et du grand désir qu'ils ont de nous conduire au ciel. Ils ne peuvent nous laisser un instant seuls, dans la crainte que le démon ne nous trompe. Oh! quel bonheur et quelle consolation, quand nous allons nous coucher, de savoir, par la foi, que notre bon ange gardien veille à notre conservation pendant la nuit, et qu'il la passera toute entière à prier pour nous! Quelle joie de savoir que quand nous sortons *de chez nous*, nous ne sommes jamais seuls en route. Les anciens étaient tellement pénétrés de la présence de l'ange gardien, qu'ils ne saluaient jamais une personne sans saluer aussi son bon ange; et c'est de là que vient encore cette vieille habitude de dire à une personne, quoique seule : « *Je vous salue et la compagnie.* » Quelle est cette compagnie, sinon celle du bon ange gardien? Mais on le dit sans y penser...

Nos anges gardiens ne nous abandonnent jamais, nous devons être dociles aux avis qu'ils nous donnent. Un solitaire avait porté ses pénitences à un si haut degré de rigueur, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Comme l'eau qu'il allait chercher était bien éloignée, il se disait en lui-même : « Puisque j'ai tant de peine pour aller chercher mon eau, je vais approcher ma cellule de la fontaine. » Pendant que son esprit était occupé de cela, il entendit une voix qui disait : « Un, deux et trois, » comme une personne qui compte quelque chose. Étonné de ce langage, il se tourne, et voit son ange gardien qui comptait ses pas, en lui disant que le Seigneur le lui avait ordonné, et que aucun n'était perdu. Le saint voyant que cela était agréable à Dieu, bien loin d'approcher sa

cellule, l'éloigna encore, afin de mériter davantage. Hélas! que nous sommes misérables de ne pas faire tout ce que nous faisons pour le bon Dieu! Que nous gagnerions pour le ciel et que nous ferions plaisir à notre ange gardien! Que nous nous trouverions riches à l'heure de la mort! Hélas! M. F., combien de fois nos péchés ont forcé nos bons anges de s'éloigner de nous, c'est-à-dire de nous abandonner à nos ennemis, qui sont les démons et nos passions! Une autre grâce que nous recevons de leur part, c'est lorsque, nous trouvant dans le péché, ils ne cessent de nous donner des remords, et, comme ils sont continuellement auprès du bon Dieu, (ils le) conjurent de ne pas nous laisser mourir dans cet état. Ils éloignent de nous les occasions, et prennent toutes sortes de moyens pour nous faire rentrer en grâce.

Ils nous consolent dans nos peines, nos persécutions. Nous en avons un bel exemple dans l'histoire de saint Victor. Son bon ange gardien se montrait à lui visiblement pour l'encourager à souffrir le martyre, en lui faisant voir la grandeur de la gloire qui lui était préparée dans le ciel, et combien il se rendait agréable à Dieu. Aussi voyons-nous peu de martyrs qui aient souffert avec tant de courage et de joie. Ce grand saint était soldat et vivait au temps de Dioclétien et de Maximien. Ces deux empereurs publièrent l'édit que tous ceux qui n'adoreraient pas les idoles, mourraient dans les supplices les plus cruels. Voyant que plusieurs chrétiens commençaient à chanceler, Victor allait de prison en prison, où plusieurs étaient déjà renfermés, afin de les enflammer du désir du martyre; il les accompagnait même jusqu'au lieu de leurs supplices. Ses paroles avaient tant de force et de grâce, que les martyrs semblaient ne rien souffrir, pourvu que le soldat Victor fût à leur côté.

Il leur disait : « Courage, mes amis, le ciel vous attend. Voyez Jésus-Christ qui vous tend la main ; méprisez la vie qui dure si peu ; élevez vos cœurs vers le ciel, et Jésus-Christ vous donnera la force de combattre et de vaincre. » L'empereur Maximien, guidé par la haine du nom chrétien, fait appeler Victor et ordonne de l'attacher à un cheval indompté, qui le traîne dans toute la ville ; ensuite il le fait battre de verges, de sorte que le corps du saint n'était plus qu'un lambeau de chair. Au milieu de ces supplices, il priait Dieu de le soutenir par sa grâce. Jésus-Christ touché de ses souffrances, lui apparut avec sa croix : « Courage, Victor, lui dit-il, je suis Jésus-Christ, je suis ton refuge, ne crains rien ; je serai avec toi jusqu'à la fin, prends courage. » Quelque temps après, son ange gardien lui apparut dans sa prison, lui ôta ses chaînes, et le consola en lui faisant goûter d'avance les douceurs que le Seigneur lui préparait dans le ciel. Il lui dit ensuite : « Sors de la prison et montre-toi à l'empereur, afin qu'il voie comment le Seigneur prend soin de ceux qui le servent. » Il sortit en effet. Le tyran surpris de le revoir, lui demanda qui l'avait délivré : « C'est Jésus-Christ, dit-il, qui a brisé mes chaînes, par le ministère de ses anges. » Plus en fureur que jamais, Maximien fait reconduire Victor dans sa prison. Mais le même ange apparut encore, et remplit la prison d'une si vive lumière, que tous les prisonniers qui s'y trouvaient, demandèrent avec instance le saint Baptême. L'empereur, informé de tous ces prodiges, fit écraser Victor par une énorme pierre de moulin. Alors son ange conduisit son âme en triomphe dans le ciel, où Dieu l'attendait pour la récompenser. Pourquoi donc, M. F., avons-nous si peu de courage dans nos tentations, dans les persécutions ? Ah ! c'est que nous ne comptons

que sur nous-mêmes, et que nous n'avons pas recours à nos anges gardiens, qui demanderaient au bon Dieu la grâce de nous rendre victorieux dans nos combats.

Je dis que nous devons bien nous unir à nos anges gardiens quand nous prions, parce qu'ils sont si agréables à Dieu, que Jésus-Christ ne peut rien leur refuser. Nous sommes sûrs qu'ils sont à côté de nous quand nous prions, et surtout quand nous entendons la sainte messe. Un disciple de saint Jean Chrysostôme nous raconte que, nombre de fois, pendant qu'il lui servait la messe, il voyait la maison de Dieu remplie d'une multitude d'anges; les uns étaient prosternés devant le Corps adorable déjà présent sur l'autel, et les autres allaient dans l'église pour inspirer aux fidèles le respect et l'amour qu'ils devaient avoir pour Jésus-Christ. Le diacre Pierre rapporte de saint Grégoire le trait suivant : « Un jour, pendant la sainte messe, quand il fut à ces mots que dit le célébrant : *Pax Domini sit semper vobiscum :* Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous, l'on entendit les anges dire d'une voix retentissante, de manière à être entendue de tous les assistants : *Et cum Spiritu tuo :* Et avec votre Esprit. » C'est pourquoi, depuis cette époque, quand le Souverain-Pontife célèbre en public, personne ne répond : *Et cum Spiritu tuo*, afin de conserver le souvenir de ce miracle.

Nos anges gardiens ne laisseront pas de marquer dans le livre de vie toutes nos bonnes actions, pour les présenter à Dieu au moment où nous serons jugés. C'est eux qui sont les dépositaires de tout le bien que nous avons fait pendant le cours de notre vie; c'est eux qui nous inspireront, dans le moment terrible de la mort, une grande confiance, et qui nous procureront le bonheur de recevoir les derniers sacrements. Ce sont nos anges qui deman-

dent au bon Dieu un grand regret de nos péchés. Disons tout, M. F., en deux mots : ce sont nos bons anges gardiens, qui, après nous avoir tenu compagnie pendant toute notre vie, après avoir employé tous les moyens possibles, ou pour nous faire sortir du péché, ou pour nous faire persévérer dans la grâce, emmènent nos âmes en triomphe dans le ciel. Si vous en doutez, écoutez Jésus-Christ vous dire que les anges emportèrent l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham, qui est le ciel. Saint Antoine nous dit qu'il vit l'âme de saint Paul, ermite, conduite dans le ciel par les anges.

Hélas! M. F., qui de nous pourra déplorer assez le malheur de ces chrétiens qui ne savent pas s'ils ont un ange gardien; ou qui, peut-être, passeront un temps considérable, sans remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur accorde par la protection de leur ange gardien, sans dire un *Pater* et un *Ave* en son honneur. Ah! ne soyons pas étonnés d'avoir si peu de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes; c'est que notre ange gardien, en punition de notre ingratitude, nous abandonne à nous-mêmes. Aussi faisons-nous beaucoup de mal, et peu de bien. Hélas! que de chrétiens sont damnés pour avoir méprisé leurs anges gardiens! Quels reproches à l'heure de la mort, lorsque, implorant son secours, il nous dira, ainsi qu'à ce moribond dont il est parlé dans l'histoire : « Va, malheureux, tu n'as eu que du mépris pour moi, aussi le bon Dieu m'a commandé de t'abandonner à la puissance des démons, dont tu as été le fidèle serviteur. » Hélas! mon Dieu, que le nombre de ces gens est grand!...

Voyez, M. F., combien l'Église tient à ce que nous ayons une grande dévotion envers les anges. Au mois d'octobre, chaque année, elle fait une fête en l'honneur des saints anges, et en particulier des saints anges (gardiens).

Il existe encore une pieuse pratique, c'est de consacrer les mardis en l'honneur des saints anges gardiens. Comment, M. F., pouvons-nous oublier ces anges protecteurs, qui sont toujours à côté de nous, et qui ne nous quittent pas un seul instant? Tâchons de remercier souvent le bon Dieu de cette grâce, et d'avoir souvent recours à eux dans nos peines, dans nos maladies, dans nos chagrins et afflictions. Ils sont nos meilleurs amis, ils nous aiment, et ne nous quittent jamais qu'ils ne nous aient conduits dans le ciel. Tâchons de faire de temps en temps quelques prières, une aumône, de faire dire (une) messe en leur honneur; que les pères et mères surtout fassent cela, pour attirer la protection des anges sur leurs enfants, leurs domestiques. Oh! s'ils y sont fidèles, ils verront bientôt régner dans leur famille la paix, l'union entre tous les membres, mais surtout la religion, qui les rendra heureux dans ce monde, en attendant qu'ils le soient dans l'autre. C'est le bonheur que je vous souhaite.

1er NOVEMBRE.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Sancti estote, quia ego Sanctus sum.
Soyez saint, parce que je suis saint.
(*Lévit.*, XIX, 2.)

SOYEZ saint, parce que je suis saint, nous dit le Seigneur. Pourquoi, M. F., Dieu nous fait-il un commandement semblable? C'est que nous sommes ses enfants, et, si le Père est saint, les enfants le doivent être aussi. Il n'y a que les saints qui peuvent espérer le bonheur d'aller jouir de la présence de Dieu qui est la sainteté même. En effet, être chrétien, et vivre dans le péché, c'est une contradiction monstrueuse. Un chrétien doit être un saint. Oui, M. F., voilà la vérité que l'Église ne cesse de nous répéter, et afin de la graver dans nos cœurs, elle nous représente un Dieu infiniment saint, sanctifiant une multitude infinie de saints qui semblent nous dire : « Souvenez-vous, chrétiens, que vous êtes destinés à voir Dieu et à le posséder; mais vous n'aurez ce bonheur qu'autant que

vous aurez retracé en vous, pendant votre vie mortelle, son image, ses perfections, et particulièrement sa sainteté, sans laquelle nul ne le verra. » Mais, M. F., si la sainteté de Dieu paraît au-dessus de nos forces, considérons ces âmes bienheureuses, cette multitude de créatures de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui ont été assujetties aux mêmes misères que nous, exposées aux mêmes dangers, sujettes aux mêmes péchés, attaquées par les mêmes ennemis, environnées des mêmes obstacles. Ce qu'elles ont pu faire, nous le pouvons aussi, nous n'avons aucune excuse pour nous dispenser de travailler à notre salut, c'est-à-dire à devenir saints. Je n'ai donc pas autre chose à vous prouver, que l'indispensable obligation où nous sommes de devenir des saints; et pour cela, je vais vous montrer 1° en quoi consiste la sainteté; 2° que nous pouvons l'acquérir aussi bien que les saints, ayant comme eux les mêmes difficultés et les mêmes secours.

I. Les mondains, pour se dispenser de travailler à acquérir la sainteté, ce qui sans doute les gêneraient trop dans leur manière de vivre, veulent vous faire croire, que, pour être des saints, il faut faire des actions éclatantes, s'appliquer à des pratiques de dévotion extraordinaires, embrasser de grandes austérités, faire beaucoup de jeûnes, quitter le monde pour s'enfoncer dans les déserts, afin d'y passer les jours et les nuits en prières. Sans doute cela est très-bon, c'est bien la route que beaucoup de saints ont suivie; mais ce n'est pas ce que Dieu demande de tous. Non, M. F., ce n'est pas ce qu'exige de nous notre sainte religion; au contraire, elle nous dit : « Levez les yeux au ciel, et voyez si tous ceux qui en remplissent les premières places ont fait des

choses merveilleuses. Où sont les miracles de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph? « Écoutez, M. F. : Jésus-Christ lui-même dit que plusieurs, au jour du jugement, s'écrieront : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom; n'avons-nous pas chassé les démons et fait des miracles? » « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, leur répondra le juste Juge; quoi! vous avez commandé à la mer, et vous n'avez pas su commander à vos passions? Vous avez délivré les possédés du démon, et vous en avez été les esclaves? Vous avez fait des miracles, et vous n'avez pas observé mes commandements?... Allez, misérables, au feu éternel; vous avez fait de grandes choses, et vous n'avez rien fait pour vous sauver et mériter mon amour. » Vous voyez donc, M. F., que la sainteté ne consiste pas à faire de grandes choses; mais à garder fidèlement les commandements de Dieu, et à remplir ses devoirs dans l'état où le bon Dieu nous a placés.

Nous voyons souvent une personne du monde, qui remplit fidèlement les petits devoirs de son état, être plus agréable à Dieu que les solitaires dans leurs déserts. Voici un exemple qui vous en convaincra : Il y avait dans le désert deux solitaires... (1).

Voilà, M. F., ce que c'est que la sainteté, et ce qu'est un saint, aux yeux de la religion. Dites-moi, est-ce bien difficile de se sanctifier dans l'état où le bon Dieu vous a placés? Pères et mères, imitez ces deux saints; voilà vos modèles : suivez-les et vous deviendrez aussi saints. Faites comme eux; en tout, tâchez de plaire à Dieu, de faire tout pour son amour, et vous serez des prédestinés.

(1) Ce trait est raconté dans les mêmes termes au Sermon pour le XVIIe dimanche après la Pentecôte, tome III, p. 217.

Voulez-vous encore savoir ce qu'est un saint aux yeux de la religion? C'est un homme qui craint Dieu, qui l'aime sincèrement et qui le sert avec fidélité; c'est un homme qui ne se laisse point enfler par l'orgueil, ni dominer par l'amour-propre, qui est vraiment humble et petit à ses propres yeux; qui, étant dépourvu des biens de ce monde, ne les désire pas, ou qui, les possédant, n'y attache pas son cœur; c'est un homme qui est ennemi de toute acquisition injuste; c'est un homme qui, possédant son âme dans la patience et la justice, ne s'offense pas d'une injure qu'on lui fait. Il aime son ennemi, il ne cherche pas à se venger. Il rend tous les services qu'il peut à son prochain, il partage volontiers son bien avec les pauvres; il ne cherche que Dieu seul, méprise les biens et les honneurs de ce monde. N'aspirant qu'aux biens du ciel, il se dégoûte des plaisirs de la vie et ne trouve son bonheur que dans le service de Dieu. C'est un homme qui est assidu aux offices divins, qui fréquente les sacrements, et qui s'occupe sérieusement de son salut; c'est un homme qui, ayant horreur de toute impureté, fuit les mauvaises compagnies autant qu'il peut, pour conserver purs son corps et son âme. C'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui arrivent; qui n'accuse ni l'un ni l'autre, mais qui reconnaît que la justice divine s'appesantit sur lui à cause de ses péchés. C'est un bon père qui ne cherche que le salut de ses enfants, en leur donnant l'exemple lui-même, et ne faisant jamais rien qui puisse les scandaliser. C'est un maître charitable, qui aime ses domestiques comme ses frères et ses sœurs. C'est un fils qui respecte son père et sa mère, et qui les considère comme tenant la place de Dieu même. C'est un domestique qui voit, dans la per-

sonne de ses maîtres, Jésus-Christ lui-même, qui lui commande par leur bouche. Voilà, M. F., ce que vous appelez simplement un honnête homme. Mais voilà ce que Dieu appelle l'homme de miracle, le saint, le grand saint. « Quel est celui-là? nous dit le Sage, nous le comblerons de louanges, non parce qu'il a fait des choses merveilleuses dans sa vie, mais parce qu'il a été éprouvé par les tribulations, et qu'il a été trouvé parfait; sa gloire sera éternelle. »

Que doit-on entendre par une sainte fille? Une sainte fille, c'est celle qui fuit les plaisirs et la vanité; qui fait son bonheur de plaire à Dieu et à ses parents; qui aime à fréquenter les offices et les sacrements; une fille qui aime la prière; c'est, en un mot, celle qui préfère Dieu à tout. J'oserai en citer un exemple surprenant, mais véritable, tiré de l'histoire ecclésiastique, et sur lequel toutes pourront prendre modèle. Du temps de la persécution qui sévit sur la ville de Ptolémaïde, les filles chrétiennes brillèrent par leur vertu. Il y en avait un très-grand nombre d'une naissance distinguée; elles étaient si pures, qu'elles aimaient mieux souffrir la mort que de perdre leur chasteté; elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paraître plus hideuses à ceux qui s'approchaient d'elles. Elles furent déchirées avec des ongles de fer et par les dents des lions. Ces filles incomparables aimèrent mieux endurer tous ces tourments, que d'exposer leur corps à la passion des libertins. Oh! que cet exemple condamnera un jour de ces filles volages, qui ne pensent qu'à paraître, à s'attirer les regards du monde, au point d'en devenir méprisables!... Ne leur citerais-je pas encore l'exemple de sainte Colette, cette vierge si pure et si réservée, qui craignait autant de se faire voir, que les filles de ce siècle ont de souci de

se montrer. Elle entendit un jour dans une compagnie, des louanges qu'on donnait à sa beauté; elle en rougit, et alla tout de suite se prosterner devant son crucifix. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant, cette beauté que vous m'avez donnée, sera-t-elle cause de la perte de mon âme et de celle d'autres personnes? » Dès ce moment, elle quitta le monde et alla se renfermer dans un monastère, où elle livra son corps à toutes sortes de macérations. En mourant, elle donna des marques visibles qu'elle avait conservé son âme (pure), non-seulement aux yeux du monde, mais encore aux yeux de Dieu. Je reconnais bien que ces deux exemples sont un peu extraordinaires, et qu'il y en a peu qui puissent les imiter; mais voilà celui qui vous convient parfaitement. Écoutez bien, jeunes gens, et vous verrez que, si vous voulez suivre l'attrait de la grâce, vous serez bientôt désabusés des plaisirs et des vanités de ce monde qui vous éloignent de Dieu.

Il est rapporté qu'une jeune demoiselle de Franche-Comté, nommée Angélique, avait beaucoup d'esprit, mais était fort mondaine. Ayant entendu un prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, elle vint se confesser à ce prédicateur. Celui-ci lui fit si bien comprendre combien elle était coupable et pouvait perdre d'âmes, que, dès le lendemain, elle quitta toutes ses vanités, et se vêtit d'une manière très-simple et chrétienne. Sa mère, qui était comme la plupart de ces pauvres aveugles, qui semblent n'avoir des enfants que pour les jeter dans les enfers en les *remplissant* de vanité, la reprit de ce qu'elle ne s'habillait plus comme autrefois. « Ma mère, lui répondit-elle, le prédicateur à qui j'ai été me confesser me l'a défendu. » Sa pauvre mère, aveuglée par la colère, va trouver le confesseur, et lui

demande s'il était vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. « Je ne sais point, lui dit le confesseur, ce que j'ai dit à votre fille; mais, il vous suffit de savoir que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode n'est pas selon Dieu, lorsqu'elle est criminelle et dangereuse pour les âmes. » — « Mon Père, qu'appelez-vous donc mode criminelle et dangereuse? » — « C'est, par exemple, de porter des habits trop ouverts, ou qui font trop sentir la forme du corps; de porter des vêtements trop riches et plus coûteux que nos moyens ne nous le permettent. » Il lui montra ensuite tous les dangers de ces modes, et tous les mauvais exemples qu'elles donnaient. « — Mon Père, lui dit cette femme, si mon confesseur m'en avait dit autant que vous, jamais je n'aurais donné la permission à ma fille de porter toutes ces vanités, et moi-même j'aurais été plus sage; cependant mon confesseur est un homme bien savant; or, que m'importe qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et en danger de me perdre pour l'éternité. » Lorsqu'elle fut de retour, elle dit à sa fille : « Bénissez le bon Dieu d'avoir trouvé un tel confesseur, et suivez ses avis. » Cette jeune demoiselle eut dans la suite, de terribles combats à soutenir de la part de ses autres compagnes, qui la raillaient et la tournaient en ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle eut à soutenir, lui vint de la part de certaines personnes qui entreprirent de la faire changer de sentiment. « Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres? » — « Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique, je m'habille comme celles qui font bien, et non comme celles qui font mal. » — « Eh quoi! faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez? » — « Oui, sans doute, vous faites mal, parce que

vous scandalisez ceux qui vous regardent. » — « Pour moi, dit l'une d'entre elles, je n'ai point de mauvaise intention; je m'habille à ma façon, tant pis pour ceux qui s'en scandalisent. » — « Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en êtes l'occasion; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous devons aussi craindre de faire pécher les autres. » — « Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, répondit une autre, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, et vous n'oserez plus paraître dans les belles compagnies et dans les bals. » — « J'aime mieux, leur répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que toutes ces belles compagnies et ces bals. Je ne m'habille pas pour paraître agréable, mais pour me couvrir; les vrais agréments d'une fille ne doivent pas consister dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Mesdames, si vous pensez de la sorte, vous ne pensez pas en chrétiennes, et il est honteux que, dans une religion aussi sainte qu'est la nôtre, l'on s'y permette de tels abus contre la modestie. » Après tous ces discours, une personne de la compagnie dit : « En vérité, il est honteux qu'une jeune fille de dix-huit ans nous (fasse) la leçon : son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles de tant faire de choses pour plaire au monde, qui, dans la suite, se moque de nous ! » Angélique persévéra toujours dans ses bons sentiments, malgré tout ce qu'on pût lui dire. Eh bien ! M. F., qui vous empêcherait de faire ce que faisait cette jeune comtesse? Elle s'est sanctifiée en vivant dans le monde, mais en ne vivant pas pour le monde. Oh! que cet exemple sera un sujet de condamnation pour un grand nombre de chrétiens au jour du ugement!

On peut devenir saint, même dans l'état du mariage. L'Esprit-Saint, dans l'Écriture, se plaît à faire le portrait de la sainte femme; et conformément à la description qu'il en donne, je vous dirai qu'une femme sainte, est celle qui aime et respecte son mari, qui veille avec soin sur ses enfants et ses domestiques, qui est attentive à les faire instruire et à les faire approcher des sacrements, qui s'occupe de son ménage, et non de la conduite de ses voisins; elle est réservée dans ses discours, charitable dans ses œuvres, ennemie des plaisirs du monde; une femme de ce caractère, dis-je, est une âme juste, le Seigneur la loue, la *canonise;* en un mot, c'est une sainte. Vous voyez donc, M. F., que pour être un saint, il n'est pas nécessaire de tout quitter; mais de bien remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés, et faire tout ce que nous faisons, dans la pensée de lui plaire. L'Esprit-Saint nous dit que pour être saint, il ne faut que nous éloigner du mal et faire le bien. Voilà, M. F., la sainteté qu'ont eue tous les saints et que nous devons avoir. Ce qu'ils ont fait, nous le pouvons aussi, avec la grâce de Dieu; puisque nous avons comme eux les mêmes obstacles à notre salut, et les mêmes secours pour les surmonter.

II. Je dis 1° que le saints ont eu les mêmes obstacles que nous pour parvenir à la sainteté : obstacles au dehors, obstacles au dedans. Obstacles du côté du monde : le monde était alors ce qu'il est aujourd'hui, aussi dangereux dans ses exemples, aussi corrompu dans ses maximes, aussi séduisant dans ses plaisirs, toujours ennemi de la piété et toujours prêt à la tourner en ridicule. La preuve en est que la plupart des saints ont méprisé et fui le monde avec soin; ils ont préféré la retraite aux

assemblées mondaines, et même, plusieurs craignant de s'y perdre, l'ont abandonné entièrement; les uns, pour aller passer le reste de leurs jours dans des monastères, et les autres, au fond des déserts, tels qu'un saint Paul, ermite, un saint Antoine, une sainte Marie Égyptienne et tant d'autres.

Obstacles du côté de leur état : plusieurs étaient, comme vous, engagés dans les affaires du siècle, accablés des embarras d'un ménage, du soin des enfants; obligés, pour le plus grand nombre, à gagner leur vie à la sueur de leur front; or, bien loin de penser, comme nous, qu'ils se sauveraient plus facilement dans un autre état, ils étaient persuadés qu'ils avaient plus de grâces dans celui où la Providence les avait placés. Ne voyons-nous pas que dans le tumulte du monde et au milieu des embarras d'une famille et d'un ménage, se sont sauvés le plus grand nombre de saints, tels que Abraham, Isaac, Jacob, Tobie, Zacharie, la chaste Suzanne, le saint homme Job, sainte Élisabeth : tous ces grands saints de l'Ancien Testament, n'étaient-ils pas engagés dans le monde? Sous la nouvelle loi, pouvez-vous compter le nombre de ceux qui se sont sanctifiés dans la vie ordinaire? Aussi, saint Paul nous dit que les saints jugeront les nations. N'est-ce donc pas dire, qu'il n'y aura pas un homme sur la terre, qui ne trouve quelque saint dans son état, pour être la condamnation de sa lâcheté, en lui montrant qu'il aurait pu, aussi bien que lui, faire ce qui lui a mérité le ciel?

Si maintenant, des obstacles extérieurs nous passons à ceux du dedans, nous verrons que les saints ont eu autant de tentations et de combats que nous pouvons en avoir, et peut-être encore plus. D'abord, du côté des habitudes; ne croyez pas, M. F., que les saints aient

toujours été des saints. Combien en est-il qui ont mal commencé, et qui ont vécu longtemps dans le péché? Voyez le saint roi David, voyez saint Augustin, sainte Madeleine. Prenons donc courage, M. F., quoique bien pécheurs, nous pouvons cependant devenir des saints : si ce n'est pas par l'innocence, ce sera du moins par la pénitence; car le plus grand nombre des saints s'est sanctifié de cette manière.

Mais, me direz-vous, il en coûte trop! — Il en coûte trop, M. F.? croyez-vous qu'il n'en ait rien coûté aux saints? Voyez David, qui trempe son pain de ses larmes, qui arrose son lit de ses pleurs. Croyez-vous qu'il n'en coûtât rien à un roi comme lui? Croyez-vous qu'il lui fut indifférent de se donner en spectacle à tout son royaume, et de servir à tous de risée? Voyez sainte Madeleine : au milieu d'une nombreuse assemblée, elle se jette aux pieds du Sauveur, accuse publiquement ses crimes dans l'abondance de ses larmes; elle suit Jésus-Christ jusqu'au pied de la croix, et répare par de longues années de pénitence, quelques années de faiblesse; pensez-vous, M. F., que de pareils sacrifices ne lui aient coûté aucun effort? Je ne doute pas que vous n'appeliez heureux les saints qui ont fait une pareille pénitence, et versé tant de larmes. Hélas! si comme ces saints, nous pouvions comprendre la grandeur de nos péchés, la bonté du Dieu que nous avons outragé; si, comme eux, nous pensions à l'enfer que nous avons mérité, à notre âme que nous avons perdue, au sang de Jésus-Christ que nous avons profané! Ah! si nous avions toutes ces pensées dans nos cœurs, que de larmes nous verserions, que de pénitences nous ferions pour tâcher d'apaiser la justice de Dieu que nous avons irrité!

Croyez-vous que les saints soient parvenus sans travail à cette simplicité, à cette douceur, qui les portaient

au renoncement de leur propre volonté, toutes les fois que l'occasion s'en présentait? Oh! non, M. F.! Écoutez saint Paul : « Hélas, je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais; je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre la loi de mon Dieu. Ah! que je suis malheureux! qui me délivrera de ce corps de péché? » Quels combats n'eurent pas à souffrir les premiers chrétiens, en quittant une religion qui ne tendait qu'à flatter leurs passions, pour en embrasser une qui ne tendait qu'à crucifier leur chair? Croyez-vous que saint François de Sales n'a point eu de violences à se faire, pour devenir aussi doux qu'il était? Que de sacrifices il lui fallut faire!... Les saints n'ont été saints qu'après bien des sacrifices et beaucoup de violences.

En 2e lieu, je dis que nous avons les mêmes grâces qu'eux. Et d'abord, le Baptême n'a-t-il pas la même vertu de nous purifier, la Confirmation de nous fortifier, la Pénitence de remettre nos péchés, l'Eucharistie d'affaiblir en nous la concupiscence et d'augmenter la grâce en nos âmes? Quant à la parole de Jésus-Christ, n'est-elle pas toujours la même? N'entendons-nous pas à chaque instant ce conseil : « Quittez tout et suivez-moi. » C'est ce qui convertit saint Antoine, saint Arsène, saint François d'Assise. Ne lisons-nous pas dans l'Évangile cet oracle : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » N'est-ce pas ces paroles qui convertirent saint François Xavier, et qui, d'un ambitieux, en firent un apôtre? N'entendons-nous pas tous les jours : « Veillez et priez sans cesse. » « Aimez votre prochain comme vous-même. » N'est-ce pas cette doctrine qui a formé tous les saints? Enfin, M. F., quant aux bons exemples, quelque déréglé que soit le monde, n'en avons-nous pas encore quelques-uns devant les yeux, et bien

plus que nous n'en pourrions suivre? Enfin, la grâce nous manque-t-elle plus qu'aux saints? ne comptons-nous donc pour rien ces bonnes pensées, ces salutaires inspirations de renoncer à tel péché, de quitter telle mauvaise habitude, de pratiquer telle vertu, de faire telle bonne œuvre? N'est-ce pas une grâce que ces remords de conscience, ces troubles, ces inquiétudes que nous éprouvons lorsque nous avons péché? Hélas! M. F., combien de saints, aujourd'hui dans le ciel, ont reçu moins de grâces que nous! Combien de païens, de chrétiens (sont) en enfer, qui, s'ils avaient reçu autant de grâces que nous, seraient devenus de grands saints!...

Oui, M. F., nous pouvons être des saints, et nous (devons) tous travailler à le devenir. Les saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions comme nous; nous avons les mêmes secours, les mêmes grâces, les mêmes sacrements; mais il faut faire comme eux, renoncer aux plaisirs du monde, fuir le monde autant que nous le pourrons, être fidèles à la grâce; les prendre pour nos modèles; car nous ne devons jamais perdre de vue qu'il nous faut être ou saints ou réprouvés, vivre ou pour le ciel ou pour l'enfer : il n'y a point de milieu. Concluons, M. F., en disant que si nous le voulons, nous pouvons être saints, car jamais le bon Dieu ne nous refusera sa grâce pour nous aider à le devenir. Il est notre Père, notre Sauveur et notre ami. Il soupire avec ardeur de nous voir délivrés des maux de la vie. Il veut nous combler de toutes sortes de biens, après nous avoir donné, déjà dans ce monde, d'immenses consolations, avant-goût de celles du ciel, que je vous souhaite.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur le culte des Saints et des saintes Images.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints.
(*Ps.* LXVII, 36.)

QUAND le saint roi David contemplait le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, il s'écriait avec des transports d'admiration : « Oh! que Dieu est admirable dans ses œuvres! » Mais quand il considérait ce que Dieu a fait pour l'homme, le chef-(d'œuvre) de sa puissance, de sa sagesse et de sa miséricorde, il s'écriait : « Oh! qu'il est bon le Dieu d'Israël! » Oui, M. F., Dieu est si bon pour les hommes, qu'il a donné son Fils pour nous sauver, et il a retracé dans les saints, toutes les vertus que Jésus-Christ a pratiquées pendant sa vie. Les saints sont comme autant de petits miroirs dans lesquels Jésus-Christ se contemple. Dans ses apôtres, il contemple son zèle et son amour

pour le salut des âmes; dans les martyrs, il contemple sa patience, ses souffrances et sa mort douloureuse; dans les solitaires, il voit sa vie obscure et cachée; dans les vierges, il admire sa pureté sans tache, et dans tous les saints sa charité sans borne; de sorte, M. F., qu'en admirant les vertus des saints, nous ne faisons qu'admirer les vertus de Jésus-Christ, vertus dont il nous a donné lui-même l'exemple pendant sa vie mortelle. Quel bonheur pour nous, M. F., d'avoir devant les yeux des modèles, et des protecteurs en la personne des saints du ciel! Ils sont toujours prêts à venir à notre secours quand nous les invoquons; mais pour mériter ce bonheur, nous devons 1° avoir une grande confiance en leur protection; 2° respecter ce qui leur appartient, bien convaincus que l'honneur que nous leur rendons se rapporte tout à Dieu.

I. Le culte que nous rendons à Dieu est bien différent de celui que nous rendons aux saints; c'est un culte d'adoration, de dépendance; nous honorons le bon Dieu par la foi (détail...), par l'espérance (détail...) et par la charité (histoires édifiantes, p. 170) (1). Nous honorons Dieu par un profond abaissement de notre âme devant sa majesté suprême, comme étant notre créateur et notre fin dernière; mais le culte que nous rendons aux saints, est un sentiment de respect et de vénération pour les grâces que le bon Dieu leur a faites, pour les vertus qu'ils ont pratiquées, et pour la gloire dont Dieu les a couronnés dans le ciel. Nous nous recommandons à leurs prières, parce que Dieu leur a donné un grand pouvoir auprès de lui. Lorsque nous honorons les saints, nous ne faisons qu'a-

(1) Les trois notes entre parenthèses sont du Vénérable.

dorer Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous remercions le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et qu'il leur fait pendant toute l'éternité; nous les reconnaissons pour les amis de Dieu et pour nos protecteurs. Nous pouvons dire que c'est pour les saints que Dieu a fait tout ce qu'il a fait. C'est pour eux que Dieu a créé le monde, qu'il le gouverne et le conserve, c'est pour eux qu'il a sacrifié sa vie en mourant sur la croix, c'est pour eux qu'il a opéré tant de miracles, c'est pour eux qu'il a établi cette belle religion, par laquelle il nous prodigue tant de grâces. Mais pour mieux comprendre l'amour que le bon Dieu a pour eux, voyons le degré de gloire et d'honneur qu'il leur a donné dans le ciel. Jésus-Christ les associe à la compagnie des anges, il les choisit pour ses enfants, ses frères et ses amis, il les établit les cohéritiers de son royaume éternel, il les affranchit de l'esclavage du démon, il les purifie de toutes leurs souillures dans son Sang adorable, il les enrichit de sa grâce et les orne de sa gloire. Voilà bien, M. F., de quoi nous ravir d'admiration, en voyant le degré de gloire où Jésus-Christ les élève. Consolons-nous cependant, nous sommes destinés au même bonheur, si nous voulons imiter ce qu'ils ont fait sur la terre. Le bon Dieu veut nous sauver aussi, il nous aime autant que ses saints. Ils ont souffert quelque temps, il est vrai, mais maintenant tout est fini pour eux; ils ont été calomniés, humiliés, mis en prison, ils se sont privés des plaisirs, ils ont renoncé à leur propre volonté, ils sont morts à eux-mêmes; les uns ont passé leur vie dans les déserts, d'autres dans les monastères; mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela en comparaison du bonheur et de la gloire dont ils jouissent dans le ciel?...

Ce qui est pour nous une grâce bien précieuse, c'est

que Dieu a voulu qu'ils fussent nos protecteurs et nos amis. Saint Bernard nous dit que le culte que nous leur rendons, est moins glorieux pour eux qu'il n'est avantageux pour nous, et que nous pouvons les invoquer avec une grande confiance, parce qu'ils savent combien nous sommes exposés à nous perdre sur la terre, se rappelant les dangers qu'ils ont courus eux-mêmes pendant leur vie. Pour avoir le bonheur de mériter leur protection, il faut bien remercier le bon Dieu des grâces qu'il leur a faites pendant leur vie, et s'efforcer de pratiquer leurs vertus. Nous devons honorer les patriarches et les prophètes, dans leur simplicité et leur ardent amour pour Dieu; les apôtres, en imitant leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; nous devons honorer les martyrs en imitant leur patience dans les souffrances; nous devons honorer les vierges en imitant leur pureté si agréable à Dieu; nous devons faire tout ce que nous pouvons pour mériter leur amitié et leur protection.

Nous voyons qu'un grand nombre de pécheurs se sont convertis par la liaison qu'ils ont eue avec les saints; voyez ce jeune homme que saint Jean confia à l'évêque... sans lui il était perdu selon toute apparence. Voyez le changement qui se fit en saint Augustin, par la liaison qu'il eut avec saint Ambroise! Voyez encore combien sainte Marie, nièce de saint Abraham, fut heureuse d'avoir pour ami un si saint oncle!... Que nous sommes heureux d'avoir pour amis des saints qui nous aiment; qui, espérant sauver nos âmes, se font un devoir de nous faire connaître nos fautes pour avoir le bonheur de nous en corriger; en voici un exemple admirable. Une jeune fille, nommée Apolline, fréquentait un jeune homme, sans penser au danger auquel elle s'exposait. Une pieuse compagne, qui voulait la ramener à Dieu, vint un jour

l'avertir charitablement du mal qu'elle faisait par ses manières trop libres avec ce jeune homme : « Croyez-moi, ma chère amie, dit-elle, étant plus âgée que vous, je connais mieux votre fragilité. Dans les entretiens et les libertés familières avec des personnes d'un autre sexe, le démon gagne toujours plus qu'on ne peut le connaître; l'on ne sort jamais de ces sortes de compagnie, sans qu'il ne laisse dans notre âme certaines impressions pernicieuses; la pudeur peu à peu s'affaiblit, et dès que cette vertu s'est affaiblie dans une fille, elle perd bientôt la crainte de Dieu. Le goût de la vertu ne se fait plus sentir, tout ce que la religion avait de doux et de consolant pour nous, devient gênant et pénible. Les sacrements n'ont plus d'attraits, et, si nous les recevons, c'est sans fruit, quelquefois même avec sacrilège. » Apolline se montra d'abord insensible à ce discours, mais touchée par la grâce de Dieu, elle prit le parti d'aller consulter son confesseur. Celui-ci découvrit à la jeune fille tout le mal qu'elle avait fait, et le danger qu'elle avait couru. « Vous avez fait plus de mal que vous ne pensez, dit le confesseur. L'amitié de ce jeune homme pour vous, et celle que vous avez eue pour lui, vous a été plus funeste, que si l'on vous avait plongé un poignard dans le cœur; au moins on ne vous aurait fait perdre que la vie du corps, tandis que cette amitié vous a fait perdre la vie de votre âme, qui a tant coûté de souffrances à Jésus-Christ! Il est bien temps de vous retirer de cet abîme où vous vous êtes précipitée. » Apolline, touchée du regret d'avoir offensé Dieu, fondit en larmes, remercia son amie des avis charitables qu'elle lui avait donnés, et lui demanda pardon de ses scandales. Elle passa tout le reste de sa vie dans les regrets et la pénitence. Vous voyez, M. F., que si cette jeune fille n'avait pas eu le bonheur

d'avoir pour amie une sainte compagne, peut-être n'eût-elle jamais ouvert les yeux sur son état, tant elle s'était aveuglée. Mais si les saints qui sont sur la terre sont déjà si charitables, quelle charité n'ont-ils pas dans le ciel où cette vertu est parfaite?

Je dis que nous devons invoquer les saints avec une grande confiance; ces invocations sont une suite de la communion qui unit les fidèles de la terre et les saints qui règnent dans le ciel. Le saint concile de Trente nous dit que, par la prière, nous faisons un saint commerce avec le ciel. Pour nous, qui sommes sur la terre, nous devons invoquer les saints d'une manière suppliante; afin qu'ils emploient leur pouvoir auprès de Dieu, et qu'ils obtiennent toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour vivre saintement sur la terre. Les saints, dans le ciel, règnent avec Jésus-Christ, et lui offrent nos prières quand nous avons recours à eux. Vous voyez donc, M. F., que nous avons le bonheur de faire un saint commerce avec le ciel, quoique nous soyons encore sur la terre. Oui! aimons les saints et nous mériterons leur protection. Ils nous aiment encore plus que nous ne pouvons les aimer; la charité des saints est bien plus parfaite dans le ciel, que celle que nous pouvons avoir sur la terre. Saint Cyprien nous dit que les saints, trouvent leur bonheur à prier pour nous et à nous aider à nous sauver, parce qu'étant assurés de leur gloire, ils se rappellent combien ils ont couru de dangers pendant leur vie. Ils ont reçu de Jésus-Christ un plein pouvoir; aussi, demandons-leur tout ce que nous voudrons. Soyons-en bien sûrs, M. F., les saints que nous invoquons ont sans cesse les yeux sur nous : nous en avons un bel exemple dans la vie de saint Louis de Gonzague.

Un jeune homme, nommé Wolfgang, devenu aveugle,

avait recouvré la vue par l'intercession de saint Louis de Gonzague. Il voulut aller à Rome pour visiter son sépulcre, et, passant dans un lieu désert, il fut attaqué par des hommes qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait, et qui allaient lui ôter la vie. Le pèlerin, avant d'entrer dans ce chemin tout couvert de bois, avait imploré le secours de saint Louis de Gonzague, son saint de prédilection; il entendit une voix qui lui dit : « Soyez tranquille, ne craignez rien. » Voyant ensuite qu'on allait le maltraiter, il eut recours à son protecteur. Tout aussitôt, il entendit une voix qui lui dit de ne point craindre, et qu'il ne lui serait fait aucun mal. Au même moment apparut un jeune homme, vêtu en ecclésiastique, qui lui dit : « Mon ami, avez-vous besoin de quelque chose?... Où allez-vous? » — « Je vais à Rome, répond Wolfgang, je vais vénérer les précieux restes de saint Louis de Gonzague, qui m'a fait recouvrer la vue. » — « Et moi aussi, je vais à Rome, dit l'inconnu. » Puis, se tournant vers les malfaiteurs, d'une seule parole, il les mit en fuite. Wolfgang ne douta plus que cet inconnu ne fût un envoyé du ciel, et n'osa pas lui demander s'il était un ange, ou même saint Louis de Gonzague. Ils se mirent en marche. Arrivés à Florence, Wolfgang vit entrer dans l'appartement où il reposait, un personnage d'une figure extrêmement belle, et qui se mit à chanter. Notre pèlerin fut si ravi, qu'il aurait volontiers passé la nuit sans dormir. La vision disparut bientôt après, mais en lui laissant un cœur brûlant d'amour pour Dieu. A Rome, l'envoyé céleste conduisit Wolfgang au tombeau même de saint Louis de Gonzague, puis se sépara de lui, en lui promettant d'autres services pour l'avenir. De retour dans son pays, il raconta les grâces qu'il avait reçues par la protection de saint Louis, afin d'inspirer une tendre dé-

votion envers ce bon saint. Voyez-vous, M. F., combien les saints sont attentifs à nous secourir, quand nous avons le bonheur d'avoir recours à eux avec une grande confiance?

II. Nous disons que non-seulement nous devons avoir une grande dévotion aux saints, parce qu'ils ont le bonheur d'être les amis de Dieu, et de jouir à jamais de sa sainte présence, mais encore, nous devons avoir un grand respect pour tout ce qui leur a appartenu. L'Église a toujours beaucoup honoré les reliques des saints, parce qu'ils sont les membres vivants de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les instruments de toutes les bonnes œuvres que Dieu a opérées par eux pendant leur vie et après leur mort : ce qui nous console grandement, et ranime notre foi touchant la résurrection et la récompense de l'autre vie. Oui, M. F., il est une autre vie plus heureuse que celle-ci, et qui nous est réservée, si nous sommes assez heureux pour imiter les saints qui ont vécu avant nous. Que de miracles le bon Dieu n'a-t-il pas fait par les reliques des saints? Que de morts ressuscités, que de malades guéris. Voyez les apôtres, leur ombre seule guérissait les malades. Les vêtements qui avaient touché le corps de saint Paul, guérissaient les boiteux, rendaient la vue aux aveugles et la santé aux malades. Voyez la croix de Jésus-Christ, la plus précieuse des reliques; lorsqu'on la fit toucher à un mort (1), celui-ci se leva comme s'il n'avait fait que dormir. Il est rapporté dans l'histoire que le bon Dieu révéla à un saint religieux, l'endroit où était la tête de saint Jean-Baptiste. Le religieux la trouva, en effet, et, passant

(1) Voir note A, à la fin du volume.

dans un lieu où venait de se livrer une bataille, les morts se levaient, comme s'ils n'avaient fait que dormir. Nous devons donc nous (trouver) très-heureux de posséder des choses qui ont appartenu aux saints. Oh! M. F., nous qui avons tant de reliques, que de grâces nous recevrions des saints, si nous avions le bonheur de les prier, de demander ce qui nous est nécessaire pour nous sauver! Quelle foi, quel amour ne sentirions-nous pas en nous!

Nous devons encore avoir un grand respect pour tout ce qui les représente. Le saint concile de Trente veut que nous ayons une grande vénération pour toutes les images qui nous rappellent les saints, en voici la raison. Ces images nous instruisent, elles nous rappellent les mystères de notre sainte religion; il ne faut quelquefois que la vue d'une image pour nous toucher et nous convertir; à la preuve de ceci, je vous raconterai un trait frappant. Un jeune homme, nommé Dosithée, fut de bonne heure confié à un grand seigneur, pour être élevé parmi les pages de sa cour. Ayant entendu parler des saints lieux, il se rendit à Jérusalem, espérant obtenir quelques grâces. Comme il passait à Gethsémani, il aperçut un tableau où était représenté l'enfer, avec les tourments que les démons faisaient endurer aux damnés. Saisi de frayeur, il s'arrêta. Comme il cherchait le sens de ce qu'il avait sous les yeux, il demanda à une vénérable dame, qui apparemment était la sainte Vierge, quels étaient ces malheureux que l'on faisait tant souffrir. Elle lui répondit que c'était les réprouvés, que le bon Dieu punissait, pour n'avoir pas voulu observer ses commandements et pour avoir négligé de se sauver. Le jeune homme, tout effrayé, demanda ce qu'il fallait faire pour se sauver et n'être pas du nombre de ces malheureux. « Mortifiez-vous, lui dit-elle, priez et jeûnez, » et dans

l'instant même, elle disparaît. Le jeune Dosithée, dès ce moment, embrassa la pénitence, il passa dorénavant une grande partie du temps à prier. Un jeune seigneur qui l'avait accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de prières et de mortifications ne convenait qu'à un bon solitaire, et non à un jeune homme de qualité comme lui. Dosithée pensant que c'était un piège du démon, et ne voulant pas résister au mouvement de la grâce, demanda secrètement où il y avait des solitaires et comment ils vivaient; on le conduisit au fameux monastère de..... où l'abbé chargea saint Dorothée de l'examiner. Après un long entretien, Dorothée croyant voir en lui une véritable vocation : « Allez, mon ami, lui dit-il en l'embrassant tendrement, le bon Dieu qui vous a donné de si bonnes pensées, vous bénira. » Il fut reçu, et passa le reste de sa vie dans les pénitences et dans les larmes. Il mourut en saint. Eh bien! M. F., vous voyez que la seule vue de ce tableau le toucha, le convertit, le fit vivre et mourir en saint. Sans ce tableau, peut-être serait-il en enfer?...

Les images nous instruisent des saints mystères de notre religion et frappent notre imagination. Nous lisons dans la vie de sainte Thérèse, qu'ayant vu un tableau de l'agonie de Jésus-Christ, elle en fut si touchée, qu'elle tomba presque morte. Elle y pensa pendant toute sa vie; il lui semblait voir continuellement Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives, prêt à expirer. D'ailleurs, le bon Dieu, pour nous montrer combien le respect que nous portons aux images des saints lui est agréable, s'est servi précisément d'elles pour faire *quantité* de miracles. Il est rapporté que dans la ville de Rome la peste fit une année des ravages si effroyables, qu'elle semblait ne laisser personne, malgré toutes les

pénitences et toutes les bonnes œuvres que l'on faisait. Voyant que rien ne pouvait arrêter ces ravages, le pape saint Grégoire eut la pensée de faire porter en procession une image de la sainte Vierge, qui avait été peinte, dit-on, par saint Luc. Partout où cette image passa, la peste cessa; et Dieu, pour montrer combien cet honneur que l'on rendait à l'image de sa Mère lui était agréable, envoya un ange qui fit entendre ces mots : « *Regina cœli, lætare; alleluia.* » En même temps la peste cessa partout. Le respect que nous rendons aux images se rapporte donc aux saints qu'elles représentent, et l'honneur que les saints reçoivent, se rapporte à Dieu seul.

Il est encore raconté que l'empereur Léon l'Isaurien avait une telle aversion pour les saintes images, qu'il ordonna de les faire toutes brûler. Saint Jean Damascène, alors patriarche d'Alexandrie, etc... (1). Ce miracle vous prouve combien la sainte Vierge prend plaisir à l'honneur qu'on rend à ses saintes images; et cet exemple vous enseigne le respect que nous devons avoir pour les images des saints; aussi ne devez-vous jamais laisser vos maisons sans en avoir quelques unes, pour attirer sur vous la protection des saints. Les images semblent quelquefois nous montrer les choses dans leur réalité, et souvent elles nous frappent, presque aussi fortement que les choses mêmes qu'elles représentent. Voyez ce qui arriva à Bogoris, roi des Bulgares..... (2). Voyez encore ce qui arriva à sainte Marie Égyptienne, elle reçut la grâce de sa conversion en allant se présenter devant une image de la sainte Vierge.

Il est bien certain que nous ne devons pas mettre

(1) Trait raconté dans le sermon pour la fête de la Nativité, p. 88.

(2) Trait rapporté dans un des sermons précédents.

notre confiance dans les images, comme faisaient les payens, de leurs idoles; mais nous devons savoir que l'honneur que nous leur rendons se rapporte au Seigneur, de sorte qu'en honorant les images, nous ne faisons qu'adorer Jésus-Christ et honorer les saints que les images représentent. En effet, M. F., il ne faut souvent qu'un regard sur un tableau pour nous toucher et nous rappeler les vertus qu'ils ont pratiquées pendant leur vie. Tenez, M. F., jetez vos regards sur l'image de Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives; on nous le représente pleurant nos péchés avec des larmes de sang; pouvons-nous trouver quelque chose de plus touchant pour nous faire pleurer notre indifférence? Combien de pécheurs se sont convertis en considérant le tableau de la flagellation de Jésus-Christ? Quelle fut la cause des larmes de Magdeleine dans son désert, sinon une croix que l'ange Gabriel plaça devant sa cellule? Qu'est-ce qui fit tant pleurer sainte Catherine (de Sienne), n'est-ce pas parce qu'elle vit Notre Seigneur se présenter à elle, comme au moment de sa flagellation? Parcourez tous les tableaux de cette église, et vous verrez que la moindre réflexion vous touchera, et vous donnera l'heureuse pensée de mieux faire et de vous convertir; vous verrez en même temps ce que vous avez coûté à Jésus-Christ, ce qu'il a fait pour votre salut, et combien vous êtes malheureux de ne pas l'aimer. Si vous regardez le tableau de saint Jean-Baptiste, tout aussitôt votre esprit se transporte dans son désert, où vous le voyez nourri et servi par les anges, livré à toutes sortes de pénitences. Ne vous semble-t-il pas le voir, (lorsqu'on) lui tranche la tête? ne vous semble-t-il pas voir le bourreau devant Hérode, prêt à remettre cette tête à la fille impudique? Si vous voyez saint Laurent, ne pensez-vous pas de suite à tous ses

tourments? ne croyez-vous pas l'entendre dire au bourreau : « Tournez-moi de l'autre côté, je suis assez brûlé de celui-ci. » Voyez saint Sixte, notre bon patron : que vous dit son tableau?.....

Rien, M. F., n'est plus capable de nous toucher et même de nous convertir, que la vue d'un tableau, si nous voulons bien méditer les vertus du saint qu'il représente. Aussi devons-nous grandement respecter tout ce qui est capable de nous rappeler et les saints et leurs vertus, mais il faut honorer encore bien plus leurs reliques, quand nous avons le bonheur de les avoir. Nous sommes sûrs que les saints dans le ciel nous aiment, et qu'ils désirent ardemment que nous allions les rejoindre. Ils veulent que nous ayons recours à leur protection; ils ne nous abandonneront pas pendant notre vie. Ils sont nos amis, nos frères : ayons donc pour eux une grande dévotion; afin que leurs prières et les petits efforts que nous ferons sur la terre, nous procurent un jour le bonheur d'aller nous unir à eux pendant toute l'éternité : c'est ce que je vous souhaite.

2 NOVEMBRE.

COMMÉMORATION DES MORTS.

Venit nox, quando nemo potest operari.

La nuit vient pendant laquelle personne ne peut plus travailler. (*S. Jean*, IX, 4.)

TELLE est, M. F., la cruelle et affreuse position où se trouvent maintenant nos pères et mères, nos parents et nos amis, qui sont sortis de ce monde sans avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu. Il les a condamnés à passer nombre d'années dans ces prisons ténébreuses du purgatoire, où sa justice s'appesantit rigoureusement sur eux, jusqu'à ce qu'ils lui aient entièrement payé leurs dettes. « Oh ! qu'il est terrible, nous dit le saint Roi-prophète, de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Mais pourquoi, M. F., suis-je monté en chaire aujourd'hui ; que vais-je vous dire ? Ah ! je viens de la part de Dieu même ; je viens de la part de vos pauvres parents, afin de réveiller en vous cet amour de reconnaissance que vous leur devez ; je viens vous remettre devant les yeux toutes les bontés et l'amour qu'ils

ont eus pour vous pendant qu'ils étaient sur la terre; je viens vous dire qu'ils brûlent dans les flammes, qu'ils pleurent, et qu'ils demandent à grands cris le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres. Il me semble les entendre s'écrier du fond de ces brasiers qui les dévorent : « Ah! dites bien à nos pères, à nos mères, dites à nos enfants, à tous nos parents, combien sont cruels les maux que nous souffrons. Nous nous jetons à leurs pieds pour implorer le secours de leurs prières. Ah! dites-leur que depuis que nous sommes séparés d'eux, nous sommes ici à brûler dans les flammes! Oh! qui pourra être insensible à tant de maux que nous endurons? » Voyez-vous, M. F., entendez-vous cette tendre mère et ce bon père, et tous ces parents qui vous tendent les mains? « Mes amis, s'écrient-ils, arrachez-nous à ces tortures, vous le pouvez. » Voyons donc, M. F., 1° la grandeur des tourments qu'endurent les âmes du purgatoire, et 2° les moyens que nous avons de les soulager, qui sont : nos prières, nos bonnes œuvres, et surtout le saint sacrifice de la messe.

I. Je ne veux pas m'arrêter à vous prouver l'existence du purgatoire; ce serait perdre mon temps. Nul d'entre vous n'a le moindre doute là-dessus. L'Église à qui Jésus-Christ a promis l'assistance du Saint-Esprit, et qui, par conséquent, ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous l'enseigne d'une manière assez claire et assez évidente. Il est certain et très-certain qu'il y a un lieu où les âmes des justes achèvent d'expier leurs péchés, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Oui, M. F., et c'est un article de foi : si nous n'avons pas fait une pénitence proportionnée à la grandeur et à l'énormité de nos péchés, quoique pardonnés dans le

saint tribunal de la pénitence, nous serons condamnés à les expier dans les flammes du purgatoire. Si Dieu, la justice même, ne laisse pas une bonne pensée, un bon désir et la moindre action sans récompense, de même aussi, il ne laissera pas impunie une faute, quelque légère qu'elle soit; et nous irons souffrir en purgatoire tout le temps que la justice de Dieu l'exigera, pour achever de nous purifier. Dans l'Écriture sainte, grand nombre de textes montrent que, bien que nos péchés soient pardonnés, le bon Dieu nous impose encore l'obligation de souffrir dans ce monde, par des peines temporelles, ou dans l'autre, par les flammes du purgatoire.

Voyez ce qui arriva à Adam : s'étant repenti après son péché, Dieu l'assura qu'il l'avait pardonné, et cependant il le condamna à faire pénitence pendant plus de neuf cents ans; pénitence qui surpassa tout ce que l'on peut imaginer. Voyez encore : David ordonne, contre le gré de Dieu, le dénombrement de ses sujets, mais, poussé par les remords de sa conscience, il reconnaît son péché, se jette la face contre terre et prie le Seigneur de lui pardonner. Dieu, touché de son repentir, le pardonne en effet; mais, malgré cela, il lui envoie Gad pour lui dire : « Prince, choisissez l'un des trois fléaux que le Seigneur vous a préparé en punition de votre faute : la peste, la guerre et la famine. » David dit : « Il vaut mieux tomber entre les mains du Seigneur dont j'ai tant de fois éprouvé la miséricorde, que dans celles des hommes. » Il choisit donc la peste, qui dura trois jours, et qui lui enleva plus de soixante-dix mille sujets; et, si le Seigneur n'avait arrêté la main de l'ange déjà étendue sur la ville, tout Jérusalem eût été dépeuplé! David voyant tant de maux causés par son péché, demanda en grâce au bon Dieu de le punir lui seul, et d'é-

pargner son peuple qui était innocent (1). Hélas! M. F., quel sera donc le nombre d'années que nous aurons à souffrir en purgatoire, nous qui avons tant de péchés; qui, sous prétexte que nous les avons confessés, ne faisons point de pénitence et ne versons point de larmes? Que d'années de souffrances nous attendent dans l'autre vie!

Mais comment pourrai-je vous faire le tableau déchirant des maux qu'endurent ces pauvres âmes, puisque les saints Pères nous disent que les maux qu'elles endurent dans ces lieux, semblent égaler les souffrances que Jésus-Christ a endurées pendant sa douloureuse passion? Cependant, il est certain que si le moindre supplice de Jésus-Christ avait été partagé entre tous les hommes, ils seraient tous morts par la violence des souffrances. Le feu du purgatoire est le même que celui de l'enfer, la différence qu'il y a, c'est qu'il n'est pas éternel. Oh! il faudrait que le bon Dieu, dans sa miséricorde, permît qu'une de ces pauvres âmes qui brûlent dans ces flammes, parût ici à ma place, tout environnée des feux qui la dévorent, et qu'elle vous fît elle-même le récit des maux qu'elle endure. Il faudrait, M. F., qu'elle fît retentir cette église de ses cris et de ses sanglots, peut-être enfin cela attendrirait-il vos cœurs. « Oh! que nous souffrons, nous crient-elles, ô nos frères, délivrez-nous de ces tourments; vous le pouvez! Ah! si vous sentiez la douleur d'être séparées de son Dieu!... » Cruelle séparation! Brûler dans un feu allumé par la justice d'un Dieu!... souffrir des douleurs incompréhensibles à l'homme mortel!... être dévoré par le regret, sachant que nous pouvions si bien les éviter!... « Oh! mes enfants, s'écrient

(1) Voyez encore la pénitence de sainte Madeleine, peut-être que cela attendrira un peu vos cœurs. (*Note du Vénérable.*)

ces pères et mères, pouvez-vous bien nous abandonner, nous qui vous avons tant aimés? Pouvez-vous bien vous coucher dans la mollesse, et nous laisser étendus sur un brasier de feu? Aurez-vous le courage de vous livrer au plaisir et à la joie, tandis que nous sommes ici à souffrir et à pleurer nuit et jour? Vous possédez nos biens et nos maisons, vous jouissez du fruit de nos peines, et vous nous abandonnez dans ce lieu de tourments où nous souffrons des maux si affreux, depuis tant d'années!... Et pas une aumône, pas une messe qui nous aide à nous délivrer!... Vous pouvez nous soulager, ouvrir notre prison; et vous nous abandonnez? Oh! que nos souffrances sont cruelles!... » Oui, M. F., l'on juge bien autrement dans les flammes, de toutes ces fautes légères, si toutefois l'on peut appeler léger, ce qui nous fait endurer des douleurs si rigoureuses. « O mon Dieu, s'écrie le Roi-prophète, malheur à l'homme, même le plus juste, si vous le jugez sans miséricorde. » Si vous avez trouvé des taches dans le soleil et de la malice dans les anges, que sera-ce donc de l'homme pécheur? Et pour nous, qui avons commis tant de péchés mortels, et qui n'avons encore presque rien fait pour satisfaire à la justice de Dieu, que d'années de purgatoire!...

« Mon Dieu, disait sainte Thérèse, quelle âme sera assez pure pour entrer dans le ciel, sans passer par les flammes vengeresses? » Dans sa dernière maladie elle s'écria tout à coup : « O justice et puissance de mon Dieu, que vous êtes terrible! » Pendant son agonie, Dieu lui fit voir sa sainteté, telle que les anges et les saints la voient dans le ciel, ce qui lui causa tant de frayeur, que ses sœurs la voyant toute tremblante et dans une agitation extraordinaire, s'écrièrent tout en larmes : « Ah! notre mère, que vous est-il donc arrivé; craignez-vous

encore la mort, après tant de pénitences, des larmes si abondantes et si amères? » — « Non, mes enfants, leur répondit sainte Thérèse, je ne crains pas la mort, au contraire, je la désire, afin de m'unir à jamais à mon Dieu. » — « Est-ce donc que vos péchés vous effraient, après tant de macérations? » — « Oui, mes enfants, leur dit-elle, je crains mes péchés, mais je crains encore quelque chose de plus. » — « Est-ce donc le jugement? » — « Oui, je frémis à la vue du compte redoutable qu'il faudra rendre au bon Dieu, qui, dans ce moment, sera sans miséricorde; mais il y a encore quelque chose dont la seule pensée me fait mourir de frayeur. » Ces pauvres sœurs se désolaient. — « Hélas, serait-ce l'enfer? » — « Non, leur dit-elle, l'enfer, grâce à Dieu, n'est pas pour moi; oh! mes sœurs, c'est la sainteté de Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Il faut que ma vie soit confrontée avec celle de Jésus-Christ lui-même! Malheur à moi si j'ai la moindre souillure, la moindre tache! Malheur à moi si j'ai même l'ombre du péché! » — « Hélas, s'écrient ces pauvres religieuses, quel sera donc notre sort (1)!... » Que sera-t-il donc de nous, M. F., de nous qui peut-être dans toutes nos pénitences et nos bonnes œuvres, n'avons pas encore satisfait à un seul péché pardonné dans le tribunal de la pénitence? Ah! que d'années et de siècles de tourments pour nous punir!... Que nous paierons cher toutes ces fautes que nous regardons comme un rien, telles que les petits mensonges que nous disons pour nous divertir, les petites médisances, le mépris des grâces que le bon Dieu nous fait à chaque instant, ces petits murmures dans les peines qu'il nous envoie! Non, M. F., jamais nous n'aurions la force de commettre le moindre

(1) Voir la note J à la fin du volume.

péché, si nous pouvions comprendre combien il outrage le bon Dieu, et combien il mérite d'être puni rigoureusement, même en ce monde.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que le Seigneur dit un jour à un de ses prophètes : « Va trouver de ma part le roi Jéroboam, pour lui reprocher l'horreur de son idolâtrie ; mais je te défends de prendre aucune nourriture chez lui, ni en chemin. Le prophète obéit sur-le-champ, il s'exposa même au danger évident de périr. Il se présenta devant le roi, et lui reprocha son crime, ainsi que le Seigneur le lui avait dit. Le roi, tout en fureur de ce que le prophète avait la hardiesse de le reprendre, étend la main et ordonne de le saisir. La main du roi se dessèche à l'instant même. Jéroboam se voyant puni, rentre en lui-même. Dieu, touché de son repentir, lui pardonne son péché et lui rend sa main. Ce bienfait changea le cœur du roi, qui invita le prophète à manger avec lui. « Non, lui dit le prophète, le Seigneur me l'a défendu ; quand bien même vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne le ferais pas. » Comme il s'en retournait, il trouve un faux prophète se disant envoyé du Seigneur, qui l'engage à manger avec lui. Il se laissa tromper par ce discours, et prit un peu de nourriture. Mais, au sortir de la maison du faux prophète, il rencontra un lion d'une grosseur énorme qui se jeta sur lui et le tua. Maintenant, si vous demandez au Saint-Esprit quelle a été la cause de cette mort, il vous répondra que la désobéissance du prophète lui a mérité ce châtiment. Voyez encore Moïse, qui était si agréable au bon Dieu. Pour avoir douté un instant de sa puissance, en frappant deux fois une pierre pour en faire sortir de l'eau, le Seigneur lui dit : « J'avais promis de te faire entrer dans la Terre promise, où le miel et le lait coulent par ruisseaux ; mais, en punition de ce que tu

as frappé deux fois la pierre, comme si une seule n'avait pas suffit, tu iras jusqu'aux pieds de cette terre de bénédictions, et tu mourras avant d'y entrer. » Si Dieu, M. F., punit si rigoureusement des péchés si légers, que sera-ce donc d'une distraction dans la prière, de tourner la tête à l'église, etc... Oh! que nous sommes aveugles!... Que nous nous préparons d'années et de siècles de purgatoire, pour toutes ces fautes que nous regardons comme rien!... Comme nous changerons de langage, lorsque nous serons dans ces flammes où la justice de Dieu se fait sentir si rigoureusement!...

Dieu est juste, M. F., dans tout ce qu'il fait; quand il nous récompense pour la moindre bonne action, il le fait au delà de tout ce que nous pouvons désirer; une bonne pensée, un bon désir, c'est-à-dire, désirer faire quelque bonne œuvre, quand bien même on ne pourrait la faire, il ne nous laisse pas sans récompense; mais aussi, lorsqu'il s'agit de nous punir, c'est avec rigueur, et nous n'aurions qu'une légère faute, nous serons jetés en purgatoire. Cela est vrai, car nous voyons dans la vie des saints, que plusieurs ne sont allés au ciel qu'après avoir passé par les flammes du purgatoire. Saint Pierre Damien raconte que sa sœur demeura plusieurs années en purgatoire, pour avoir écouté une mauvaise chanson avec quelque peu de plaisir. On rapporte que deux religieux se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait viendrait dire au survivant l'état où il serait; en effet, le bon Dieu permit à celui qui mourut le premier d'apparaître à son ami. Il lui dit qu'il était resté quinze jours en purgatoire pour avoir trop aimé à faire sa volonté. Et comme cet ami le félicitait d'y être si peu resté : « J'aurais bien mieux aimé, répondit le défunt, être écorché vif pendant dix mille ans continus, car cette souffrance

n'aurait pas encore pu être comparée à ce que j'ai souffert dans les flammes. » Un prêtre dit à un de ses amis, que le bon Dieu l'avait condamné à rester en purgatoire plusieurs mois, pour avoir retardé l'exécution d'un testament destiné à faire de bonnes œuvres. Hélas! M. F., combien parmi ceux qui m'entendent ont à se reprocher pareille faute? combien en est-il qui, peut-être, depuis huit ou dix ans, ont reçu de leurs parents ou de leurs amis, la charge de faire dire des messes, de donner des aumônes, et qui ont tout laissé! Combien y en a-t-il qui, dans la crainte de trouver quelques bonnes œuvres à faire, ne veulent pas prendre la peine de regarder le testament que leurs parents ou leurs amis ont fait en leur faveur? Hélas! ces pauvres âmes sont détenues dans les flammes, parce que l'on ne veut pas accomplir leurs dernières volontés! Pauvres pères et mères, vous vous êtes sacrifiés pour rendre heureux vos enfants ou vos héritiers; vous avez peut-être négligé votre salut pour augmenter leur fortune; vous vous êtes *refié* sur les bonnes œuvres que vous laisseriez dans votre testament!... Pauvres parents! que vous avez été aveugles de vous oublier vous-mêmes!...

Vous me direz peut-être : « Nos parents ont bien vécu, ils étaient bien sages. » Ah! qu'il en faut peu pour aller dans ces feux! Voyez ce que dit à ce sujet Albert le Grand, lui dont les vertus brillèrent d'une manière si extraordinaire; il révéla un jour à un de ses amis, que Dieu l'avait conduit en purgatoire, pour avoir eu une petite pensée de complaisance à cause de sa science. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est qu'il y a eu des saints, même canonisés, qui ont passé par le purgatoire. Saint Séverin, archevêque de Cologne, apparut à un de ses amis longtemps après sa mort, et lui dit qu'il avait été

en purgatoire, pour avoir remis au soir, des prières qu'il devait faire le matin. Oh ! que d'années de purgatoire, pour ces chrétiens qui ne font point de difficulté de remettre leur prière à un autre temps, sous prétexte qu'ils ont de l'ouvrage *qui presse!* Si nous désirions sincèrement le bonheur de posséder le bon Dieu, nous éviterions aussi bien les petites fautes que les grandes, puisque la séparation de Dieu est un tourment si affreux à ces pauvres âmes!

Les saints Pères nous disent que le purgatoire est un lieu près de l'enfer. Ceci est très-facile à comprendre, puisque le péché véniel est voisin du péché mortel; mais ils croient que toutes les âmes ne sont pas détenues dans ce lieu pour satisfaire à la justice de Dieu, et que plusieurs souffrent dans le lieu même où elles ont fait le mal. En effet, saint Grégoire pape, nous en donne une preuve assez forte. Il rapporte qu'un saint prêtre, infirme, allait tous les jours, par ordre de son médecin, prendre des bains dans un lieu écarté; il trouvait chaque fois un personnage inconnu, qui l'aidait à se déchausser, et, après qu'il avait pris son bain, lui présentait un linge pour s'essuyer. Le saint prêtre, touché de reconnaissance, venant un jour de dire la sainte messe, présenta à son inconnu un morceau de pain bénit. « Mon Père, lui répondit cet homme, vous me présentez une chose dont je ne fais point usage, quoique vous me voyiez avec un corps. Je suis le seigneur de ce lieu, qui fais ici mon purgatoire. » Et il disparut en disant : « Ministre du Seigneur, ayez pitié de moi! Oh ! que je souffre! vous pouvez me délivrer; de grâce, offrez pour moi le saint sacrifice de la messe, offrez vos prières et vos infirmités, le Seigneur me délivrera. » Si nous étions bien convaincus de cela, pourrions-nous oublier si facilement

nos pauvres parents, qui sont peut-être continuellement autour de nous? Si le bon Dieu leur permettait de se montrer, nous les verrions se jeter à nos pieds. « Ah! mes enfants, diraient ces pauvres âmes, ayez pitié de nous! De grâce, ne nous abandonnez pas! » Oui, M. F., le soir, en nous couchant, nous verrions nos pauvres pères et mères réclamer le secours de nos prières; nous les verrions, dans nos maisons, dans nos champs. Ces pauvres âmes nous suivent partout; mais, hélas! ce sont de pauvres mendiantes auprès de mauvais riches. Elles ont beau leur exposer leurs besoins et leurs tourments, ces mauvais riches n'en sont malheureusement point touchés. « Mes amis, nous crient-elles, un *Pater* et un *Ave!* une sainte messe! » Quoi! nous serions assez ingrats pour refuser à un père, à une mère, une si petite partie des biens qu'ils ont acquis ou conservés avec tant de peines? Dites-moi, si votre père, votre mère ou un de vos enfants étaient dans le feu, et qu'ils vous tendissent les mains pour vous prier de les délivrer, auriez-vous le courage d'y être insensibles et de les laisser brûler sous vos yeux? Or, la foi nous apprend que ces pauvres âmes souffrent ce que jamais l'homme mortel ne pourra comprendre.....

Si nous voulons, M. F., nous assurer le ciel, ayons une grande dévotion à prier pour les âmes du purgatoire. L'on peut même dire que cette dévotion est une marque presque certaine de prédestination, et un puissant moyen de salut. L'Écriture sainte nous fournit une comparaison admirable dans l'histoire de Jonathas. Saül, son père, avait défendu à tous les soldats, sous peine de mort, de prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'ils eussent défait les Philistins. Jonathas, qui n'avait pas entendu cette défense, étant épuisé de fatigue, trempa le

bout de sa baguette dans un rayon de miel et en goûta. Saül consulta le Seigneur, pour savoir si personne n'avait violé la défense. Apprenant que son fils l'avait violée, le père commanda qu'on se saisît de lui, en disant : « Je veux que le Seigneur me punisse, si vous ne mourez pas aujourd'hui. » Jonathas se voyant condamné à mort par son père, pour avoir violé une défense qu'il n'avait pas entendue, tourna ses regards vers le peuple, et, laissant couler ses larmes, il semblait lui rappeler tous les services qu'il lui avait rendus, et toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Le peuple se jeta aussitôt aux pieds de Saül : « Quoi ! vous feriez mourir Jonathas, lui qui vient de sauver Israël ! lui qui nous a délivrés des mains de nos ennemis ! Non, non, il ne tombera pas un cheveu de sa tête, nous avons trop à cœur de le conserver, il nous a trop fait de bien pour si tôt l'oublier. » Ceci est l'image sensible de ce qui arrive à l'heure de la mort. Si nous avons eu le bonheur de prier pour les âmes du purgatoire, lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Jésus-Christ pour rendre compte de toutes nos actions, ces âmes se jetteront aux pieds du Sauveur en lui disant : « Seigneur, grâce pour (cette âme) ! grâce, miséricorde pour elle ! ayez pitié, mon Dieu, de cette âme si charitable, qui nous a arrachées aux flammes, et qui a satisfait à votre justice ! Mon Dieu ! mon Dieu ! oubliez, nous vous en prions, ses fautes, comme elle vous a fait oublier les nôtres ! » Oh ! que ces motifs sont puissants pour vous inspirer une tendre compassion envers ces pauvres âmes souffrantes !... Hélas ! elles sont bientôt oubliées. L'on a bien raison de dire que le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. Souffrez, pauvres âmes, pleurez dans ce feu allumé par la justice de Dieu, c'est en vain ; l'on ne vous écoute pas, l'on ne vous soulage pas !...

Voilà donc, M. F., la récompense de tant de bonté et de charité qu'elles ont eues pour nous pendant leur vie. Non, ne soyons pas du nombre de ces ingrats; puisque, travaillant à leur délivrance, nous travaillerons à notre salut.

II. Mais, me direz-vous, comment pouvons-nous les soulager et les conduire au ciel? Si vous désirez, M. F., leur prêter secours, je vais vous montrer que c'est facile, 1° par la prière et les aumônes; 2° par les indulgences, et 3° surtout, par le saint sacrifice de la messe.

Je dis 1° par la prière. Quand nous faisons une prière pour les âmes du purgatoire, nous lui cédons tout ce que le bon Dieu nous accorderait si nous la faisions pour nous-même; mais, hélas! que nos prières sont peu de chose, puisque c'est encore un pécheur qui prie pour un coupable! Mon Dieu, qu'il faut que votre charité soit grande!... Nous pouvons, chaque matin, offrir toutes nos actions de la journée, toutes nos autres prières pour le soulagement de ces pauvres âmes souffrantes. Tout cela est bien peu de chose, il est vrai; mais voilà : nous leur faisons comme à une personne qui aurait les mains liées et serait chargée d'un pesant fardeau, à qui nous viendrions de temps en temps ôter un peu de cette charge; peu à peu elle se trouverait délivrée de tout. Il en est de même pour les pauvres âmes du purgatoire, quand nous faisons quelque chose pour elles; une fois, nous abrégerons leurs peines d'une heure, une autre fois, d'un quart-d'heure, de sorte que, chaque jour, nous les approcherons du ciel.

Nous disons 2° que nous les pouvons délivrer par les indulgences, qui les conduisent à grands pas vers le ciel. Le bien que nous leur communiquons est d'un prix infini; car nous leur appliquons les mérites du Sang adorable de

Jésus-Christ, des vertus de la sainte Vierge et des saints, qui ont fait plus de pénitences que leurs péchés n'en méritaient. Hélas! si nous voulions, comme nous aurions bientôt *vidé le purgatoire*, en appliquant toutes les indulgences que nous pouvons gagner pour ces âmes souffrantes!... Voyez, M. F., l'on peut gagner quatorze indulgences plénières en faisant le chemin de la croix (1). On le fait de plusieurs manières (2)... Oh! que vous êtes coupables d'avoir laissé brûler vos parents, lorsque vous pouviez si bien et si facilement les délivrer!

3° Le moyen le plus puissant pour hâter leur bonheur, c'est la sainte messe, parce qu'alors ce n'est plus un pécheur qui prie pour un pécheur, mais un Dieu égal à son Père qui ne lui refusera jamais rien. Jésus-Christ nous l'assure dans l'Évangile quand il dit : « Mon Père, je vous rends grâces, parce que vous m'écoutez toujours! » Afin de mieux vous en convaincre, je vais vous citer un exemple des plus touchants, et qui vous montrera combien est grand le pouvoir de la sainte messe. Il est rapporté dans l'histoire de l'Église que, peu de temps après la mort de l'empereur Charles, un saint homme du diocèse de Reims, nommé Bernold, étant tombé malade et ayant reçu les derniers sacrements, demeura près d'un jour sans parler, à peine pouvait-on s'apercevoir qu'il fût en vie; il ouvrit enfin les yeux, et commanda à ceux qui le gardaient de faire venir au plus tôt son confesseur. Le prêtre accourut, et trouva le malade tout en pleurs, qui lui dit : « J'ai été transporté en l'autre monde, je me suis trouvé dans un lieu où j'ai vu l'évêque Pardule de Laon, qui paraissait vêtu de haillons crasseux et noirs, et souf-

(1) Voir note J à la fin du volume.

(2) Ici, une note marginale du vénérable, malheureusement effacée.

frait horriblement dans les flammes; il m'a tenu ce langage : « Puisque vous avez le bonheur de retourner sur la terre, je vous prie de m'aider et de me soulager; vous pouvez même me délivrer et me procurer le grand bonheur de voir le bon Dieu. — Mais, lui ai-je répondu, comment pourrai-je vous procurer ce bonheur? — Allez trouver ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, dites-leur qu'en retour ils prient pour moi, et le bon Dieu m'aura en pitié. » Après avoir fait ce qu'il a ordonné, je l'ai revu beau comme un soleil, il ne paraissait plus souffrir, et, dans son contentement, il m'a remercié en disant : « Regardez combien les prières et la sainte messe m'ont procuré de biens et de bonheur. » Un peu plus loin, j'ai vu le roi Charles, qui me parla en ces termes : « Mon ami, que je souffre! Va trouver l'évêque Hincmar, dis-lui que je souffre pour n'avoir pas suivi ses conseils, mais que je compte sur lui pour m'aider à sortir de ce lieu de souffrances; recommande aussi à tous ceux à qui j'ai fait du bien pendant ma vie, de prier pour moi, d'offrir le saint sacrifice de la messe, et je serai délivré. » J'allai trouver l'évêque, qui se préparait à dire la messe, et qui, avec tout son peuple, se mit à prier dans cette intention. Je revis ensuite le roi couvert de ses habits royaux et tout brillant de gloire : « Regarde, dit-il, quelle gloire tu m'as procurée, maintenant me voilà heureux pour toujours. » Dans ce moment, je sentis l'odeur d'un parfum exquis, qui venait du séjour des bienheureux. Je m'en approchai, dit le Père Bernold, j'ai vu des beautés et des délices que le langage humain ne peut exprimer (1). »

Voilà qui nous prouve combien nos prières et nos

(1) Voyez Fleury, t. XI, an. 877. (*Note du Vénérable.*)

bonnes œuvres, et surtout la sainte messe, sont puissantes pour tirer ces pauvres âmes de leurs souffrances. Mais en voici un autre exemple, que nous trouvons aussi dans l'histoire de l'Église : il est encore plus frappant. Un saint prêtre ayant appris la mort de son ami qu'il aimait uniquement pour le bon Dieu, ne trouva point de moyen plus efficace pour sa délivrance, que d'aller promptement offrir le saint sacrifice de la messe. Il commença avec toute la ferveur possible et la douleur la plus vive. Après avoir consacré le Corps adorable de Jésus-Christ, il le prit entre ses mains, et, levant les mains et les yeux au ciel : « Père éternel, dit-il, voilà que je vous offre le corps, l'âme de votre très-cher Fils. O Père éternel ! rendez-moi l'âme de mon ami, qui souffre dans les flammes du purgatoire ! Oui, mon Dieu, je suis libre de vous offrir ou non votre Fils, vous pouvez m'accorder ce que je vous demande ! Mon Dieu, faisons échange : délivrez mon ami, et je vous donnerai votre Fils ; ce que je vous présente vaut infiniment mieux que ce que je vous demande. » Cette prière fut faite avec une foi si vive, qu'à l'instant même il vit l'âme de son ami sortir du purgatoire et monter au ciel. Il est encore rapporté qu'un prêtre, disant la sainte messe pour une âme du purgatoire, l'en vit sortir sous la forme d'une colombe et monter au ciel. Sainte Perpétue recommande fortement de prier pour les âmes du purgatoire. Dans une vision, Dieu lui fit voir son frère qui brûlait dans les flammes, et qui, cependant, était mort à peine âgé de sept ans, après avoir souffert presque toute sa vie d'un cancer qui le faisait crier nuit et jour. Elle fit beaucoup de prières et de pénitences pour sa délivrance, aussi le vit-elle monter au ciel brillant comme un ange. Oh ! qu'ils sont heureux, M. F., ceux qui ont de pareils amis !

A mesure que ces pauvres âmes s'approchent du ciel, elles semblent encore souffrir davantage. Elles font comme Absalon : après être resté quelque temps en exil, il revient dans son pays, mais sans avoir la permission de voir son père qui l'aimait tendrement. Quand on lui annonça qu'il resterait près de son père, mais qu'il ne le verrait pas : « Ah ! s'écria-t-il, je verrai les fenêtres et les jardins de mon père, et je ne le verrai pas lui-même? Dites-lui que j'aime mieux mourir, que de rester ici sans avoir le bonheur de le voir. Dites-lui que ce n'est pas assez de m'avoir pardonné; mais qu'il faut encore qu'il m'accorde le bonheur de le voir. » De même aussi ces pauvres âmes se voyant près de sortir de leur exil, leur amour pour Dieu, le désir de le posséder deviennent si ardents, qu'elles semblent ne plus pouvoir y résister. « Seigneur, s'écrient-elles, regardez-nous des yeux de votre miséricorde, nous voilà à la fin de nos souffrances. Oh ! que vous êtes heureux, nous crient-elles du fond des flammes qui les brûlent, vous qui pouvez encore éviter ces tourments !... » Il me semble encore entendre ces pauvres âmes qui n'ont ni parents ni amis : « Ah ! s'il vous reste encore quelque peu de charité, ayez pitié de nous, qui, depuis tant d'années, sommes abandonnées dans ces feux allumés par la justice de Dieu ! Oh ! si vous pouviez comprendre la grandeur de nos souffrances, vous ne nous abandonneriez pas comme vous le faites ! Mon Dieu ! personne n'aura-t-il donc compassion de nous? »

Il est certain, M. F., que ces pauvres âmes ne peuvent rien pour elles-mêmes, mais elles peuvent beaucoup pour nous. Cela est si vrai qu'il n'y a presque personne qui ait invoqué les âmes (du purgatoire), sans avoir obtenu la grâce demandée. Cela n'est pas difficile à comprendre : si les saints qui sont dans le ciel et n'ont pas besoin de

nous, s'intéressent à notre salut, combien plus encore les âmes du purgatoire, qui reçoivent nos bienfaits spirituels à proportion de notre sainteté. « Ne refusez pas cette grâce, Seigneur, disent-elles, à ces chrétiens qui donnent tous leurs soins à nous tirer des flammes! » Une mère pourrait-elle refuser de demander au bon Dieu une grâce, pour des enfants qu'elle a aimés et qui prient pour sa délivrance? Un pasteur, qui, pendant sa vie, n'aura eu que du zèle pour le salut de ses paroissiens, pourra-t-il ne pas demander pour eux, même en purgatoire, les grâces dont ils ont besoin pour se sauver? Oui, M. F., toutes les fois que nous aurons quelque grâce à demander, adressons-nous avec confiance à ces saintes âmes, et nous sommes sûrs de l'obtenir. Quel bonheur pour nous d'avoir, dans la dévotion aux âmes du purgatoire, un moyen si excellent pour nous assurer le ciel! Voulons-nous demander au bon Dieu la douleur de nos péchés? adressons-nous à ces âmes, qui, depuis tant d'années, pleurent dans les flammes ceux qu'elles ont commis. Voulons-nous demander au bon Dieu le don de la persévérance? Invoquons-les, M. F., elles en sentent tout le prix; car il n'y a que ceux qui persévèrent qui verront le bon Dieu. Dans nos maladies, dans nos chagrins, tournons nos prières vers le purgatoire, elles obtiendront leur effet.

Que conclure de tout cela, M. F.? Le voici. Il est certain qu'il y a très-peu d'élus qui n'aient passé par les flammes du purgatoire, et que les peines qu'on y endure sont au delà de ce que nous pourrons jamais comprendre. Il est certain encore que nous avons entre les mains, tout ce qu'il faut pour soulager les âmes du purgatoire, c'est-à-dire nos prières, nos pénitences, nos aumônes et surtout la sainte messe; et enfin, nous sommes sûrs que ces âmes étant pleines de charité, elles nous

obtiendront mille fois plus que nous ne leur donnerons. Si un jour nous sommes dans le purgatoire, ces âmes ne manqueront pas de demander au bon Dieu, la même grâce que nous aurons obtenue pour elles; car elles ont senti combien l'on souffre dans ce lieu et combien est cruelle la séparation de Dieu. Donnons quelques instants, pendant cette octave, à une œuvre si bien placée. Combien vont aller au ciel par la sainte messe et nos prières!... Que chacun de nous pense à ses propres parents, et à toutes les pauvres âmes délaissées depuis de longues années. Oui, M. F., offrons toutes nos actions pour les soulager. Nous plairons ainsi à Dieu, qui désire tant les délivrer, et nous leur procurerons le bonheur de la jouissance de Dieu même. C'est ce que je vous souhaite.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'appesantit sur moi. (*Job.*, IX, 21.)

D'où sortent, M. F., ces prières touchantes, ces tristes accents? Serait-ce des profondeurs d'un sépulcre? Non, car si les sépulcres nous instruisent, c'est sur le néant des grandeurs humaines; les morts qui y sont étendus, ne nous parlent que par leur silence. Serait-ce du haut de ce beau ciel, l'heureux séjour des élus, que se font entendre ces tristes gémissements capables de fendre les rochers les plus durs? Non, M. F., la même main qui leur a distribué ces brillantes couronnes, a en même temps essuyé leurs larmes; l'on n'y entend plus que chants de joie et d'allégresse éternelle. Serait-ce du fond des enfers, de ces lieux d'horreur et de tourments, que se font entendre ces cris si tendres et si déchirants? hélas! M. F., non; les noirs habitants de ces lieux de ténèbres ne demandent ni

n'espèrent aucun soulagement; ils sont damnés, ils sont séparés de leur Dieu, ils le seront pour jamais. Ils ont fait un adieu éternel au ciel et à tous ses biens; ils sont très-assurés que jamais ils ne sortiront de ces abîmes; la main du Seigneur ne les touche pas seulement, mais les foudroie et les écrase. C'est donc du purgatoire que se font entendre ces pressantes sollicitations, ces tendres gémissements.

Mais à qui, M. F., s'adressent ces larmes et ces sanglots? Écoutez l'Église, cette tendre mère qui pleure amèrement sur les tourments qu'endurent ses enfants.... Elle prie et nous conjure d'avoir pitié d'eux et de leur porter secours. Oui, après nous avoir fait le tableau du bonheur dont jouissent les bienheureux dans le ciel, elle nous transporte dans cette région de larmes et de tourments, pour nous faire la triste peinture des peines qu'y endurent ces pauvres âmes. Quoi de plus digne et de plus capable d'attendrir nos cœurs, que les cris de ces âmes souffrantes? Écoutez-les : « O vous, mes amis, arrachez-nous, arrachez-nous de ces flammes qui nous dévorent! » Voyez-vous cette mère? Elle vous tend ces mains qui tant de fois vous ont porté. Voyez-vous, cette pauvre enfant dont la séparation vous fut si cruelle? En l'embrassant pour la dernière fois, vous lui avez promis de ne jamais l'oublier... Nous pouvons, M. F., les soulager, que dis-je? nous pouvons leur ouvrir les portes du ciel, et les faire jouir d'un bonheur qui n'aura point de fin. Pour vous y engager, je vais vous montrer, autant qu'il me sera (possible), 1° la grandeur des tourments qu'elles endurent, et 2° la facilité des moyens que nous pouvons employer pour les soulager.

I. Si je parlais, M. F., à des impies, à des incrédules,

ou bien à des personnes croupissant dans une ignorance grossière, qui ne croient à rien et qui nient tout, je commencerais par leur prouver l'existence de ce lieu destiné à expier les fautes vénielles, et les péchés mortels qui ont été pardonnés dans le tribunal de la pénitence, et qui n'ont pas encore entièrement été expiés par des peines temporelles; mais puisque je parle à des chrétiens instruits, et parfaitement convaincus de cette grande vérité, je n'en donne donc point d'autres preuves que celles que vous avez trouvées dans votre catéchisme. Je vous dirai qu'il est certain, très-certain qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu de tourments, où les âmes des justes achèvent d'expier leurs fautes, avant d'être admises à la gloire du paradis qui leur est assurée. Rien n'est mieux prouvé que l'existence de ce lieu. Nous lisons dans l'Écriture que « rien de souillé n'entrera dans le ciel. » « Il y a des péchés qui ne seront remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle à venir, » mais dans le purgatoire. Saint Paul nous dit encore que plusieurs ne seront sauvés, qu'après avoir passé par les flammes du purgatoire. ¡Oh! combien d'âmes justes la mort surprend dans quelques fautes vénielles! Où vont-elles, ces pauvres âmes, puisqu'elles ne sont pas assez pures pour entrer dans le ciel? Seront-elles jetées en enfer? Si cela était, où seraient donc les élus? Non, non, ce sont des âmes justes, et les flammes des abîmes ne (sont) point pour ceux qui brûlent du feu de la charité; c'est donc dans les flammes du purgatoire qu'elles vont achever l'expiation de leurs fautes, avant d'être réunies à leur cher et céleste Époux, qu'elles aiment et dont elles sont aimées.

Oui, M. F., c'est une vérité de foi, que, quoique nos péchés nous soient pardonnés dans le tribunal de la pénitence, nous ne sommes pas pour cela exempts de souffrir

des peines temporelles. Voyez le saint roi David, à qui Dieu même envoya son prophète pour l'assurer que son péché lui était pardonné. Le Seigneur fit cependant mourir l'enfant, qui était pour lui l'espérance d'une heureuse vieillesse. La justice de Dieu, non contente de cette punition, frappa encore tout son royaume des fléaux les plus terribles. La peste semble le vouloir laisser seul dans le monde, il se voit chassé de son trône par celui-là même a qui il avait donné le jour. Ce malheureux fils ne craint pas de le poursuivre; il veut ôter la vie à celui dont Dieu s'est servi pour la lui donner. Jusqu'à sa mort, David passa les jours et les nuits dans les larmes et les pénitences. Il les porta à une telle rigueur, que ses pieds ne pouvaient plus le soutenir. Voyez encore le pieux roi Ézéchias; pour une légère pensée d'orgueil, le Seigneur mit son royaume en proie à mille malheurs. (Voyez saint Pierre et sainte Madeleine). Personne ne doit douter que quoique nos péchés soient pardonnés au tribunal de la pénitence, il nous reste encore des peines temporelles à souffrir, ou dans ce monde ou dans les flammes du purgatoire. Il nous est aussi nécessaire de croire cette vérité pour être sauvés, que le mystère de l'Incarnation (1). Arrêtons-nous là, M. F., descendons en esprit dans ces lieux de tourments; soyons témoins des maux qu'endurent ces pauvres âmes, elles vont elles-mêmes nous faire la triste peinture des peines qui les rongent et les dévorent.

Deux supplices leur sont très-sensibles : 1° la peine du *dam*, c'est-à-dire la privation de la vue de Dieu, et la peine du *sens*. L'amour qu'elles ont pour Dieu est si grand, la pensée qu'elles en sont privées par leur faute, leur cause une douleur si violente, que jamais il ne sera

(1) Voir note K à la fin du volume.

donné à un mortel d'en concevoir la moindre idée. Du milieu de ces flammes qui les brûlent, elles voient les trônes de gloire qui leur sont préparés et qui les attendent, une voix semble leur crier : « Ah! que vous êtes privées de grands biens! si vous aviez eu le bonheur de redoubler vos pénitences et vos larmes, vous seriez aujourd'hui assises sur ces beaux trônes tout rayonnants de gloire; ah! que vous avez été aveugles de retarder un tel bonheur par votre faute! » Ce seul langage augmente leur douleur et le désir d'être réunies à leur Dieu; elles s'en prennent au ciel et à la terre; elles invoquent et les anges et les hommes. « Ah! mes amis, nous crient-elles, s'il vous reste encore quelque amitié pour nous, ayez pitié de nous, arrachez-nous de ces flammes : vous le pouvez!... Beau ciel, quand te verrons-nous? » Il est rapporté dans l'histoire de Cîteaux, qu'un religieux, après avoir été toute sa vie un modèle de vertu, apparut à un religieux, en lui disant qu'il avait été en purgatoire; et la plus grande souffrance qu'il y avait ressentie, était la privation de la vue de Dieu.

2° L'autre peine de ces pauvres âmes, c'est la douleur du sens, c'est-à-dire du feu. Les saints Pères nous assurent que c'est un feu matériel, ou plutôt que c'est le même que celui qui brûle les malheureux damnés. Ce feu est si violent, qu'une heure semble à ceux qui l'endurent, des millions de siècles. Oui, nous disent-ils, si l'on pouvait comprendre la grandeur de leurs supplices, nuit et jour nous crierions miséricorde pour elles. Un autre saint va encore plus loin, en nous disant que leurs souffrances surpassent même celles que Jésus-Christ a endurées pendant sa cruelle et douloureuse passion; et cependant, si les souffrances que Jésus-Christ a endurées eussent été partagées entre tous les hommes, nul mortel n'eût pu

les soutenir. Ah! pauvres âmes, qui pourra donc jamais raconter la grandeur de vos peines? Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique, qu'un saint resta six jours en purgatoire avant d'entrer dans le ciel. Il apparut ensuite à un de ses amis en lui disant qu'il avait enduré des souffrances si grandes, qu'elles surpassaient toutes celles qu'ont enduré et qu'endureront jusqu'à la fin des siècles, tous les martyrs réunis ensemble. O mon Dieu, que votre justice est redoutable pour le pécheur!... Cependant, M. F., qui peut entendre sans frémir le récit de ce qu'ont enduré les martyrs chacun en particulier. Les uns sont plongés dans des chaudières d'huile bouillante, d'autres sciés avec des scies de bois; celui-ci étendu sur un chevalet, déchiré avec des crochets de fer lui arrachant les entrailles, d'autres que l'on foule aux pieds. Celui-là étendu sur des brasiers ardents, auquel il ne restait que ses os tout noircis et brûlés; enfin, d'autres ont été mis sur des tables armées de lames tranchantes, et qui perçaient de part en part ces innocentes victimes. Peut-on bien penser à tout cela sans se sentir pénétré de douleur jusqu'au fond de l'âme? Ah! si une âme en purgatoire souffre encore plus que tous les martyrs ensemble, qui pourra donc y tenir?... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres âmes!...

Mais pour nous en convaincre encore d'une manière plus sensible, écoutons : sainte Brigitte, à qui Dieu fit connaître les douleurs qu'endurent ces pauvres âmes, assure que leurs peines sont si grandes et leurs douleurs si violentes, que jamais l'homme ne pourra s'en former la moindre idée. Dieu lui en fit voir qui étaient condamnées à y rester jusqu'à la fin du monde. Le pape Innocent III apparut après sa mort à sainte Lutgarde sous une forme sensible. Effrayée d'une telle vision,

elle se jeta la face contre terre, demandant au bon Dieu de lui dire ce que cela pouvait être. Le mort lui répondit qu'il était le pape décédé récemment. « Mon Dieu, s'écria-t-elle en pleurant amèrement, si un pape qui a été un modèle de vertu souffre de tels maux, malheur à moi! » Le pape lui dit que, sans la sainte Vierge pour qui il avait fait bâtir une église, il était damné et condamné à brûler dans les enfers; mais avant de mourir la sainte Vierge avait prié son fils pour lui obtenir une véritable contrition de ses péchés. « Je resterai dans les flammes jusqu'à la fin du monde, ajouta-t-il, je viens réclamer le secours de vos prières, » et il disparut en s'écriant : « Ah! que je souffre, arrachez-moi des flammes qui me dévorent. » Saint Vincent Ferrier nous dit que Dieu lui fit voir une âme condamnée à un an de purgatoire pour un seul péché véniel. Écoutez encore ce que nous dit saint Louis, de l'ordre de Saint-Dominique. Son père lui apparut sous une forme sensible, poussant des cris épouvantables et de profonds gémissements. Il venait implorer le secours de ses prières. Aussitôt saint Louis se livra aux larmes et à la pénitence, aux macérations les plus affreuses; il célébra tous les jours pour lui la sainte messe, et ne resta pas un jour sans implorer le secours de la sainte Vierge. Malgré cela, chaque matin son père apparaissait, en jetant les mêmes cris et les mêmes sanglots : « Ah! que je souffre! mon fils, ayez pitié de moi! » Saint Louis ne cessait de demander jour et nuit, miséricorde pour son père. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écriait-il, ne vous laisserez-vous pas toucher par mes prières et mes larmes? » Sept ans après seulement, Dieu lui fit connaître que son père était délivré. Mais, me direz-vous peut-être, que pouvait donc avoir fait ce malheureux père pour tant souffrir? Oh! mon ami, si vous

connaissiez bien ce que c'est que le péché, je n'oserais vous le dire, de peur de vous jeter dans le désespoir. Saint Louis rapporte que son père avait fait peu de chose : une personne lui avait rendu de grands services, et il cherchait à lui en témoigner sa reconnaissance, ne pensant pas assez peut-être que c'était Dieu qu'il devait remercier de ses bienfaits.....

Que d'années de purgatoire, M. F., pour nous, qui commettons ces sortes de fautes si souvent et avec si peu de scrupule? Que de mensonges pour éviter une petite humiliation ou pour servir de divertissement! Que de petites médisances! Que de bonnes inspirations auxquelles nous n'avons pas répondu! Que de distractions volontaires dans nos prières! Que de fois le bon Dieu ne nous a-t-il pas donné la pensée de lui élever notre cœur, à notre réveil, pendant le jour, et nous ne l'avons pas fait! ou si nous l'avons fait, avec quelle peine et quelle négligence? Que de fois n'avons-nous pas eu la pensée de faire quelque mortification dans nos repas, dans notre démangeaison de parler? Que de fois nous aurions pu aller à la messe, tandis que, par paresse ou par crainte de perdre un moment, nous n'y sommes pas allés! Que de fois le bon Dieu nous a donné la pensée de ne plus rester dans le péché, d'aller promptement nous confesser! Que de fois nous avons eu la pensée de nous corriger, pour avoir le bonheur de nous approcher plus souvent du sacrement adorable de l'Eucharistie! Que de bonnes œuvres, de pénitences nous aurions pu faire, et que nous n'avons pas faites! O mon Dieu, que d'années, ou plutôt que de siècles il faudra souffrir dans ces flammes! Mon Dieu, que nous sommes aveugles!...

Nous lisons dans l'histoire qu'une personne, après avoir vécu chrétiennement, apparut à une de ses amies,

toute environnée de flammes, et souffrant cruellement, pour avoir négligé de fréquenter les sacrements. Dieu, en effet, lui avait souvent donné sur terre, le désir de se corriger de ses petites fautes vénielles, et de recevoir plus souvent le sacrement de son amour; aussi avait-il permis qu'elle apparût à son amie pour l'exhorter à faire ce qu'elle n'avait point fait elle-même, à mener une vie plus pure et plus sainte; à offrir ses communions pour elle, et qu'ainsi Dieu lui ferait miséricorde. En effet, après plusieurs communions, elle lui apparut encore, mais toute rayonnante de gloire, et la remercia des communions qu'elle avait offertes pour sa délivrance. Un jour viendra, M. F., que nous regretterons de n'avoir pas mené une vie assez pure et assez chrétienne, pour nous procurer le bonheur de venir plus souvent nous asseoir à la table des anges, ce qui abrégerait bien les peines du purgatoire.

Mais revenons à nos pauvres prisonnières, qui, du milieu des flammes, nous tendent leurs mains suppliantes, et nous conjurent de ne pas les laisser souffrir plus longtemps. Qui sont ces pauvres âmes, sur lesquelles la justice de Dieu s'appesantit? Hélas! ce sont peut-être nos parents, qu'une mort cruelle a séparés de nous il n'y a que quelques jours. Ce sont des amis chéris, qui viennent de descendre dans le tombeau où nous les suivrons bientôt. Ces pauvres âmes sont détenues dans des torrents de flammes qui les inondent et les dévorent; la main du Seigneur les poursuit, les frappe et les châtie rigoureusement. « O vous, nos amis, nous crient-elles, soyez sensibles aux maux que nous souffrons! » Voyez-vous, entendez-vous ces pauvres âmes? Chacune s'adresse à ceux qu'elle a aimés et protégés pendant sa vie, pour les porter à avoir pitié d'elle. Entendez-vous cette épouse qui lève les yeux et tend ses mains suppliantes

vers son époux : « Ah! si vous pouviez, dit-elle, comprendre mes souffrances, pourriez-vous oublier une épouse qui vous aimait si tendrement! Avez-vous oublié mes derniers adieux, quand, vous serrant entre mes bras, je vous donnais les dernières preuves de ma tendresse? Vous m'aviez promis de ne jamais m'oublier; seriez-vous insensible aux tourments que j'endure? Ah! de grâce, arrachez-moi de ce feu qui me dévore, vous le pouvez... ah! que je souffre! » Écoutez les cris déchirants de cette pauvre mère à son fils : « Mon enfant, pourquoi me laissez-vous endurer des tourments si affreux? avez-vous déjà oublié tout ce que j'ai fait pour vous? moi qui ai eu tant de peine à mourir, craignant que, séparé de moi, vous fussiez malheureux! Vous m'abandonnez dans un lieu où je souffre cruellement. De grâce, délivrez-moi, délivrez celle qui a tant versé de larmes pour vous, qui a si souvent demandé à Dieu de la faire souffrir à votre place! Mon fils, ayez pitié de votre pauvre mère qui vous a tant aimé, et qui est digne d'être payée de retour!... » Écoutez cette pauvre enfant, dont la séparation vous fit tant verser de larmes : « Ah! ma mère, vous crie-t-elle, avez-vous oublié nos derniers adieux, avez-vous oublié ce moment où nous mêlions nos larmes ensemble, quand la mort nous forçait de nous séparer? me laisserez-vous dans ces flammes qui me dévorent, tandis qu'il vous serait facile de me délivrer! Oh! de grâce, ne m'abandonnez pas! Lorsque votre tour viendra et que vous serez jugée, je ne vous oublierai pas, j'irai moi-même me jeter aux pieds de votre juge, dont je serai alors l'amie et l'enfant bien-aimée. Si je ne suis pas moi-même assez puissante, j'appellerai toute la cour céleste à mon secours, afin de demander votre grâce. »

Mais à qui vont s'adresser ces pauvres âmes qui n'ont ni parents, ni amis pour penser à elles? Il me semble que je les entends crier : « Pasteur charitable, dites à tous les chrétiens, combien nos souffrances sont longues et cruelles, non, il n'y a que Dieu pour connaître la rigueur des supplices que nous endurons; ah! dites-leur bien que nous ne serons pas des ingrates. » Hélas! ces pauvres âmes sont dans les flammes comme des prisonnières, qui, depuis un grand nombre d'années, gémissent au fond de cachots ténébreux, soupirant après le moment de leur délivrance. Mais c'est en vain, on les abandonne, elles subissent de point en point l'arrêt de leur condamnation; elles voient venir des âmes beaucoup plus coupables qu'elles, et qui sont plus tôt délivrées, parce qu'elles ont des amis pour satisfaire à la justice de Dieu. « Mon Dieu, s'écrient-elles à chaque instant, n'aurons-nous donc personne pour nous délivrer? »

Combien dureront les peines de ces pauvres âmes? — Hélas! M. F., quand de tels supplices ne dureraient qu'un jour, qu'une heure, qu'une demi-heure, cela leur paraîtrait infiniment plus long, que des millions de siècles dans les supplices les plus rigoureux que l'on puisse souffrir en ce monde. — Et pour quoi cela? — Mon ami, le voici. Quand Dieu punit quelqu'un en ce monde, ce n'est que sous le règne de sa miséricorde et de sa bonté; car, si Dieu nous envoie une infirmité, une perte de biens, ou d'autres misères, tout cela ne nous est donné que pour nous (faire) éviter les peines du purgatoire, ou pour nous faire sortir du péché. En effet, si le Seigneur a traité le saint homme Job si durement sur cette terre, n'est-ce pas parce qu'il l'aimait d'une manière particulière? Ce saint homme ne dit-il pas lui-même, que « le bout du doigt du Seigneur l'a touché? » L'ange ne dit-

il pas aussi à Tobie, que si Dieu l'avait affligé, ce n'était que parce qu'il lui était agréable? Ainsi donc, si dans ce monde Dieu nous fait souffrir, ce n'est que par amour et par charité. Dans l'autre, au contraire, Dieu n'est conduit que par sa justice et sa vengeance; nous avons péché, nous (avons) passé le temps de sa miséricorde; il nous avait mille fois menacés, il faut que sa justice soit accomplie et sa vengeance satisfaite. Oh! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur!

Mais ce qui devrait nous porter à ne rien négliger pour délivrer ces pauvres âmes, c'est que nous sommes la cause du malheur de la plupart d'entre elles. En voici la raison. Cette épouse sera dans les flammes, parce qu'elle a eu pour son époux trop de faiblesse, peut-être même, des complaisances contraires à la loi du Seigneur. Ce pauvre père, cette pauvre mère souffrent dans le purgatoire, parce qu'ils n'ont pas assez corrigé leurs enfants, et leur ont permis ce qu'ils n'auraient jamais dû leur permettre. Cet ami ou ce voisin souffre aussi, parce qu'étant en votre compagnie, il n'a pas osé vous reprendre, lorsque vous avez médit du prochain ou que vous avez dit des paroles peu décentes. Enfin, une multitude d'autres brûlent dans ces brasiers, parce que vous leur avez donné mauvais exemple, ce qui les a porté à pécher. Ah! pauvres âmes, c'est nous qui sommes cause de vos tourments, et nous vous laissons, nous vous abandonnons!... Ingrats, un jour viendra que nous pleurerons notre insensibilité pour ces pauvres âmes souffrantes! Quoi! nous les laissons brûler, pouvant si facilement les conduire au ciel! Ah! M. F., laissons-nous toucher, puisque Dieu a mis leur délivrance entre nos mains (1).

(1) La seconde partie de ce Sermon étant à peu près identique à celle du précédent, nous croyons inutile de la reproduire.

SERMON

POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON.

Quæsivi de eis virum, qui interponeret sepem; et staret oppositum contra me pro terra, ne dissiparem eam.

J'ai cherché parmi eux un homme qui se présentât comme un rempart entre moi et eux, qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruise point. (*Ézech.*, XXII, 30.)

Dieu, M. F., peut-il nous montrer son amour et sa tendresse pour les hommes d'une manière plus claire que dans ces paroles : « Lorsque ma justice me forcera à vous punir, cherchez parmi vous un de mes amis, afin qu'il s'oppose à ma vengeance, et m'empêche de vous punir. » Qui pourra donc raconter les prodiges de l'amour d'un Dieu pour ses créatures? Il ne s'est pas contenté d'envoyer son Fils unique, l'objet de ses plus tendres complaisances; il a consenti à ce qu'il perdît la vie pour nous sauver, et nous délivrer de sa vengeance éternelle. Non content de nous avoir fait naître dans le sein de son Église, qui nous nourrit du Corps adorable de Jésus-Christ et nous abreuve de son Sang précieux ; non

content de nous avoir confié à un ange de la cour céleste, qui, depuis le premier instant de notre vie, nous prodigue ses soins; il a voulu encore nous donner à chacun un saint Patron pour veiller continuellement sur nous, pour être notre modèle, notre défenseur. Non content de donner à chacun de nous un protecteur, son amour veut encore que chaque paroisse soit dédiée à un saint du ciel, qui lui sert de patron, et auquel les fidèles peuvent recourir comme des enfants à leur père. Notre saint Patron est un bon roi, ne désirant que le bonheur de ses sujets, et n'oubliant rien pour leur procurer tout ce qui peut les rendre heureux. Il éloigne de nous les fléaux de la justice de Dieu, que nous avons mérités par nos péchés, et nous procure les moyens nécessaires pour opérer notre salut. Quel est mon dessein, M. F.? le voici. C'est d'abord de vous montrer tous les bienfaits que nous recevons par la protection de notre saint Patron, et d'examiner ensuite comment nous y correspondons.

I. Pour vous faire comprendre le besoin que nous avons de la protection de notre saint Patron pendant notre vie, à l'heure de notre mort, et après notre mort, il faudrait pouvoir vous faire comprendre aussi, les dangers auxquels nous sommes exposés pendant notre vie. Désirez-vous connaître nos ennemis les plus redoutables? C'est, le monde, par ses mauvais exemples; le démon, par ses tentations; notre chair, par sa pente au mal. Tout l'enfer a juré notre perte éternelle, et tant que nous resterons sur la terre, il faut nous attendre à combattre; nous sommes très-assurés que nos combats ne finiront qu'avec notre vie. Job, ce grand saint de l'Ancien Testament, nous fait le plus beau portrait de la vie de l'homme, en disant que « nous naissons en pleurant, nous vivons en gémissant

et nous quittons la vie en souffrant ; » ce qui lui fait dire que le moment de notre mort est préférable à celui de notre naissance. Nous vivons peu, nous souffrons beaucoup, et notre vie n'est qu'une guerre continuelle. Nous n'aurons pas quitté une croix que nous en trouverons une autre. Élie fuyant la colère de la reine Jézabel, alla se cacher dans une caverne ; là, accablé d'ennuis et de misères, il s'adressa à Dieu en lui disant : « Mon Dieu, pourquoi me laissez-vous souffrir si longtemps? Vous avez bien retiré mes pères de ce monde, retirez-moi aussi, puisque séparé de vous l'on ne fait que souffrir. » Le Seigneur lui répondit : « Il te reste encore bien des années à souffrir. » Un jour que Jérémie considérait combien l'homme est misérable en ce monde, il s'écria en pleurant : « Oh ! Seigneur, m'allez-vous laisser encore bien longtemps sur la terre ; de grâce, faites que mes maux finissent bientôt ! » Le saint roi David disait en se couchant (1) : « Ah ! Seigneur, si du moins cette nuit était la dernière de ma vie ! Mon Dieu, jusqu'à quand prolongerez-vous mon exil ; puisque les ennemis de mon salut ne cherchent que ma perte ; de quel côté que je me tourne, je ne vois que péchés. Ah ! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour sortir de cette terre étrangère, pour voler vers vous. »

Si nous lisons l'Évangile, nous voyons Jésus-Christ ne promettre que des croix, des persécutions et des souffrances. Un jour une mère se présenta à lui, en disant : « Seigneur, j'ai une grâce à vous demander : faites que mes deux enfants soient l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre royaume. » Le Sauveur la regarda d'un air de compassion, et lui dit : « Vous ne savez pas ce

(1) Voir note L, à la fin du volume.

que vous demandez; cette grâce appartient à mon Père, pour moi, voilà tout ce que je puis vous donner : c'est ma croix, mon calice d'amertume et toutes mes souffrances. » Un jour que Jésus-Christ était suivi d'une multitude de peuple, voulant bien lui montrer en quoi consistait le bonheur de l'homme, il s'assit et dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'un jour ils seront consolés; bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont méprisés et persécutés, parce que le royaume des cieux leur appartient. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, pendant que les gens du monde se réjouiront; mais leur joie se changera en tristesse, et votre tristesse se changera en une joie éternelle. » Dites-moi, M. F., qui de nous pourra échapper à tant de dangers, à tant d'artifices du monde et du démon? « Hélas! s'écrie saint Antoine, quel est celui qui ne tombera pas dans les pièges que Satan et le monde tendent continuellement? »

Mais quel bonheur pour nous, d'avoir pour Patron un si grand saint (1), dont toute l'occupation est de veiller (sur nous), d'éloigner de nous les dangers dans lesquels nous pourrions tomber; un Patron, dis-je, qui est chargé non-seulement de cette paroisse, mais encore de tout le monde chrétien! Il est si puissant maintenant dans le ciel! Dieu, qui l'aime infiniment, lui accordera tout ce qu'il demandera. Il a versé son sang pour son Dieu; il n'est monté sur le premier trône du monde chrétien que dans l'espérance d'y donner sa vie pour son Dieu; s'il est riche, c'est parce qu'il a été pauvre des biens de ce monde; s'il est si élevé en dignité, c'est parce qu'il s'est méprisé lui-même; aussi est-il maintenant élevé sur le premier trône

(1) Saint Sixte, pape et martyr, comme on le verra plus loin.

de la cour céleste, attendant le bonheur de nous voir tous auprès de lui dans le ciel. Il nous dit, à tous, pour nous encourager : « Faites ce que j'ai fait, vivez comme j'ai vécu, méprisez le monde comme je l'ai méprisé moi-même. » Ne vous semble-t-il pas que toute l'année, notre saint Patron n'a cessé de *ramasser* des trésors de grâces célestes, pour avoir le plaisir de nous enrichir, au jour consacré à honorer le triomphe de son martyre et de toutes ses pénitences? Ne sentez-vous pas en vous-mêmes une voix intérieure qui vous dit que tout vous sera accordé? Ah! bonheur! ah! grâce précieuse et jour de bénédiction! Que de biens, de faveurs et de forces nous sont accordés en ce jour!

Notre Patron veille non-seulement à notre salut, en nous procurant tous les moyens nécessaires pour nous sauver; mais encore, il veille sur nos biens et notre santé. Le démon, notre ennemi, est tellement furieux de nous voir gagner le ciel qu'il a perdu, qu'il fait tout son possible pour nous rendre malheureux, même dès ce monde. Souvent Dieu, en punition de nos péchés, lui donne le pouvoir de provoquer la grêle, les tempêtes, les pluies torrentielles, les sécheresses; tout cela, afin de nous (faire) périr de misère. Plusieurs (maladies) que nous éprouvons ne viennent, pour la plupart, que du démon, et si nous n'avions pas notre saint Patron qui s'oppose à la justice de Dieu, nous serions réduits à la dernière misère, par des fléaux qui détruiraient nos récoltes, et des maladies qui nous affligeraient continuellement. Voyez ce que le démon fit au saint homme Job, par ce petit pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Satan fit tomber sur ses troupeaux le feu du ciel qui les brûla tous; il souleva des voleurs qui lui enlevèrent toutes ses autres bêtes; il excita une tempête si furieuse, qu'elle ren-

versa sa maison et écrasa tous ses enfants; il le frappa lui-même d'un ulcère, qui le tenait depuis la tête jusqu'aux pieds; son corps pourrissait, sa chair tombait par morceaux, il répandait une telle puanteur, que personne n'osait l'approcher; les vers le mangeaient tout vivant; il fut contraint d'aller se mettre sur un fumier, là il ôtait avec des têtes de pots cassés les vers qui le mangeaient : tout cela ne lui arriva que par la permission de Dieu, et cependant c'était un grand saint, puisque Dieu lui-même dit au démon, que Job était alors sans égal sur la terre. Hélas! que de fois, sans notre saint Patron, Dieu nous aurait punis, soit dans nos biens en faisant périr nos récoltes, soit en nous accablant de maladies, ou d'infirmités!

Et que fait donc notre saint Patron lorsqu'il voit que Dieu va nous punir? Il court se jeter à ses pieds, lui rappelle les tourments qu'il a endurés, et le sang qu'il a répandu pour son amour. Il lui demande grâce pour nous, afin que nous nous convertissions et que nous changions de vie. Après cela, il nous inspire de bonnes pensées, avec le désir de sortir du péché et de nous convertir. Mais dans quelle inquiétude n'est-il pas lorsqu'il voit que, malgré tout, nous continuons à pécher? Saint Bernard a bien raison de dire, que le saint Patron est le médiateur entre Jésus-Christ et les fidèles : « Nous sommes trop criminels, dit ce grand saint, pour pouvoir nous adresser directement à Dieu; nous avons besoin d'avoir recours à un autre médiateur que Jésus-Christ pour demander notre grâce. » « J'ai cherché parmi eux, dit le Seigneur par le prophète Ézéchiel, un homme qui mette une haie et qui s'oppose à moi, de crainte que je ne perde cette terre. » Cette terre c'est la paroisse, qui, souvent, a mérité d'être détruite à cause des péchés qui s'y com-

mettent. Mais Dieu s'est choisi dans notre saint Patron, un homme selon son cœur, pour s'opposer à sa colère, comme fit autrefois Moïse. Dieu, irrité contre son peuple à cause de ses péchés, voulait le détruire; mais Moïse pria le Seigneur d'avoir compassion de son peuple, préférant être puni à sa place. « Moïse, dit le Seigneur, ne prie pas, parce que je ne veux pas le pardonner. » — « Seigneur, lui dit Moïse, de grâce, pardonnez ce peuple! » — « Eh bien! je le pardonne, lui dit le Seigneur. » Oh! combien de fois notre saint Patron ne nous a-t-il pas obtenu la même grâce!

Saint Cyprien dit que les saints patrons des églises, ont grand soin du salut de notre (âme). Hélas! que de personnes, dans une paroisse, sont adonnées les unes à la colère, les autres à la gourmandise, d'autres à l'impureté ou à l'ivrognerie; Dieu a résolu de les perdre en les abîmant dans les enfers. Que fait notre saint Patron, en voyant tant de maux prêts à nous accabler? Il fait comme ce jardinier dont il est parlé dans l'Évangile. Son maître ne trouvant point de fruit sur un certain arbre pendant plusieurs années, dit au jardinier : « Coupez cet arbre et mettez-le au feu, puisqu'il ne porte pas de fruit et qu'il occupe la place d'un autre. » Le jardinier se jette aux pieds de son maître : « Seigneur, laissez-le encore un an! Je le fumerai, je travaillerai la terre, j'y mettrai mes soins, peut-être portera-t-il du fruit; si une autre année il ne porte rien, je le couperai et le jetterai au feu. » Hélas! depuis combien d'années Dieu attend-il que vous portiez du bon fruit, et il n'en voit en vous que du mauvais? Combien de fois avait-il résolu de vous jeter dans le feu, si votre saint patron n'avait pas, comme le jardinier, demandé grâce pour vous, toujours dans l'espérance que vous vous convertiriez?

Notre saint Patron, M. F., ne se contente pas de nous

secourir pendant notre vie, il redouble encore ses soins à l'heure de la mort, afin de nous défendre contre le démon, qui fait ses derniers efforts pour nous perdre. Nous lisons dans l'histoire du Canada, qu'une bonne religieuse vit le saint Patron de sa paroisse venir, avec plusieurs saints et même la sainte Vierge, au secours d'un mourant; ils prièrent tant le bon Dieu pour lui, qu'il lui obtinrent sa grâce. Disons mieux : notre saint Patron regarde tous les habitants de la paroisse comme un père regarde ses enfants, les aimant tous d'un amour sans égal; il n'a point de repos qu'il ne nous ait tous conduits dans le ciel avec lui. Si nous allons en purgatoire, il priera pour nous, il viendra nous visiter pour nous consoler, et nous faire espérer qu'un jour nous jouirons du bonheur des saints. Il inspirera à nos parents, à nos amis la pensée de prier pour nous, de faire dire des messes. Vous conviendrez avec moi, M. F., que nous sommes bienheureux d'avoir un tel protecteur, pour solliciter la miséricorde de Dieu en notre faveur; car, sans lui, depuis bien longtemps Dieu nous aurait accablés de maux en punition de nos péchés.

II. Vous venez de voir l'empressement et le désir qu'a notre saint Patron de nous rendre heureux, soit en écartant de nous les tempêtes, soit en faisant tout ce qui dépend de lui pour nous faire recouvrer l'amitié (de Dieu), lorsque nous avons eu le malheur de la perdre, ou pour la conserver en nous, lorsque nous avons le bonheur de l'avoir. Mais quelles sont, M. F., nos obligations envers notre bienfaiteur? Les voici. Nous devons passer saintement le jour de sa fête, et la célébrer comme celle de Pâques ou de Noël; nous occupant à prier le bon Dieu et à faire de bonnes œuvres; nous mériterons ainsi

les grâces qui nous sont promises dans ce grand jour de triomphe. Ne manquons pas ce jour-là, de nous confesser et de communier. Il faut nous entretenir sur les vertus que le saint a pratiquées, et tâcher de les imiter. Comme notre Patron est un saint martyr, nous devons imiter sa patience dans les souffrances. Il a souffert la mort avec tant de courage et de joie, qu'il semblait porter envie à saint Laurent, car Dieu lui avait fait connaître que le martyre de ce saint serait plus rigoureux. Lorsqu'il nous arrive quelques peines, rappelons-nous les souffrances du saint Patron que nous avons pris pour modèle, et prions-le de nous obtenir la grâce de faire un bon usage de nos épreuves; remercions-le encore des grâces qu'il nous obtient pendant l'année, grâces que nous ne connaîtrons bien qu'après notre mort; prions-le de ne pas regarder notre ingratitude, mais de nous recevoir sous sa sainte protection. Que surtout les pères et mères lui demandent avec instance de recevoir sous sa protection leurs enfants, leurs domestiques et tous leurs biens; afin que Dieu les bénisse, et que le démon n'ait point d'empire sur eux. Prions-le enfin de nous assister à l'heure de la mort, car il est certain qu'à ce moment où il faudra rendre compte de toute notre vie, nous serons saisis de crainte. Demandons-lui alors ce grand amour qui nous donnera la force de mourir pour Dieu, comme il l'a fait lui-même.

Aux premiers temps de l'Église, les fidèles d'une même contrée venaient en foule le jour de la fête d'un saint, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu accordait en ce jour. L'on commençait l'office la veille; le soir et la nuit, on priait sur le tombeau du saint, on entendait la parole de Dieu, on chantait des hymnes et des cantiques en son honneur. Après avoir passé la nuit si

pieusement, on entendait la messe, où tous les assistants avaient le bonheur de communier; ensuite chacun se retirait en louant Dieu des victoires qu'il avait fait remporter au saint, et le remerciaient des grâces qu'il avait accordées par son intercession. D'après cela, M. F., qui pourrait douter que Dieu ne répandît ses grâces avec abondance sur cette réunion de fidèles, et que les saints eux-mêmes ne fussent heureux de les protéger? Voilà la manière dont autrefois se célébraient les fêtes des saints patrons.

Que pensez-vous de cela? Est-ce bien ainsi que nous les célébrons maintenant? Hélas! si les premiers chrétiens reparaissaient sur la terre, pourraient-ils nous reconnaître pour leurs imitateurs? Ne nous diraient-ils pas que nos fêtes ne diffèrent en rien de celles des païens? N'est-ce pas ordinairement en ces saints jours que Dieu est le plus offensé? Ne semblons-nous pas réunir nos biens et nos forces pour multiplier le péché presque à l'infini? De quoi nous occupons-nous la veille et même plusieurs jours d'avance? N'est-ce pas à faire des dépenses folles et superflues? Et pendant ce temps-là, des pauvres meurent de faim, et nos péchés appellent sur nous la colère de Dieu, à ce point que l'éternité ne suffira pas à y satisfaire. Vous devriez passer la nuit à gémir, en considérant combien peu vous avez imité votre saint Patron; et cependant vous consacrez ce temps-là à préparer tout ce qui pourra flatter votre gourmandise! Ne dirait-on pas que ce jour est un jour de débauche? Les parents et les amis viennent-ils, comme autrefois, pour avoir le bonheur de participer aux grâces que Dieu nous accorde par l'intercession du saint Patron? Ils viennent, mais pour passer ce jour presque tout entier à table. Autrefois, les saints offices étaient bien plus longs qu'aujourd'hui, et pourtant ils semblaient toujours trop

courts; maintenant l'on voit même des pères de famille qui, pendant les offices, sont à table à se remplir le corps de viandes et de vin. Les premiers chrétiens s'invitaient mutuellement, afin de multiplier leurs bonnes œuvres et leurs prières; aujourd'hui, ne semble-t-il pas qu'on s'invite pour multiplier les péchés par les orgies, les excès qui se font dans le boire et le manger? Pense-t-on bien que Dieu demandera compte même d'un centime dépensé mal à propos! Ne semble-t-il pas que nous ne faisons la fête que pour outrager notre saint Patron, et multiplier notre ingratitude?

Regardons de plus près, M. F., et nous reconnaîtrons que nous sommes loin d'imiter celui que Dieu nous a donné pour modèle. Il a passé sa vie dans la pénitence et les larmes, il est mort dans les tourments; or, je suis sûr qu'il y a des paroisses où il se commet plus de péchés ces jours-là que dans toute l'année. Le Seigneur disait aux Juifs, que leurs fêtes lui étaient en abomination, et qu'il prendrait l'ordure de leurs fêtes pour la leur jeter au visage. Il veut nous faire ainsi comprendre combien il est offensé en ces jours qui devraient se passer dans les larmes et la prière. Nous lisons dans l'Évangile, que Jésus-Christ est venu sur la terre pour allumer dans les âmes le feu de l'amour divin; mais nous pouvons croire que le démon *roule* aussi sur la terre, pour allumer le feu impur dans le cœur des chrétiens; et ce qu'il provoque avec le plus de fureur, ce sont les bals et les danses. J'ai longtemps balancé, si je vous parlerais d'une matière si difficile à faire comprendre, et si peu méditée par les chrétiens de nos jours, aveuglés par leurs passions. Si la foi n'était pas éteinte dans vos cœurs, d'un seul coup d'œil, vous comprendriez la grandeur de l'abîme où vous vous précipitez, en vous abandonnant avec tant de fureur

à ces malheureux plaisirs. Mais vous me direz : Vouloir nous parler de la danse et du mal que l'on y fait, c'est perdre son temps; nous n'en ferons ni plus, ni moins. — Je le crois, vraiment, puisque Tertullien assure que plusieurs refusaient de se faire chrétiens, plutôt que de se priver de tels plaisirs.

J'entends encore quelqu'un me dire : Quel mal peut-il y avoir à se récréer un moment? je ne fais tort à personne, je ne veux pas être religieuse ou religieux. Si je ne fréquente pas les danses, je resterai dans le monde comme une personne morte? — Mon ami, vous vous trompez : ou vous serez religieux, ou vous serez damné. Qu'est-ce qu'une personne religieuse? Ce n'est pas autre chose qu'une personne qui remplit ses devoirs de chrétien. Vous dites que je ne gagnerai rien en vous parlant de la danse, et que vous n'en ferez ni plus ni moins. Vous vous trompez encore. En méprisant les instructions de votre pasteur, vous vous attirerez un nouveau châtiment de Dieu, et moi, en remplissant mon devoir j'y gagnerai beaucoup. Dieu ne me demandera pas à l'heure de la mort, si vous avez rempli vos devoirs; mais si je vous ai enseigné ce que vous deviez faire pour les bien remplir. Vous dites encore que je ne viendrai jamais à bout de vous faire croire qu'il y a du mal à se récréer un moment en dansant? Vous ne voulez pas croire qu'il y ait du mal? c'est votre affaire; pour moi, il me suffit de vous le dire de manière à vous le faire comprendre, si toutefois, vous le voulez. En agissant ainsi je fais tout ce que je dois faire. Il ne faut pas que cela vous irrite : votre pasteur fait son devoir. Mais, me direz-vous, les commandements de Dieu ne défendent pas la danse, l'Écriture sainte non plus? — Peut-être ne l'avez-vous pas bien examiné. Suivez-moi un instant, et vous allez voir qu'il n'est pas un commandement de Dieu

que la danse ne fasse transgresser, ni un sacrement qu'elle ne fasse profaner.

Vous savez aussi bien que moi que ces sortes de folies et d'extravagances, ne se font ordinairement, que les dimanches et les fêtes. Que fera donc en pareil jour une fille ou un garçon qui ont résolu d'aller (danser)? Quel amour auront-ils pour Dieu? leur esprit ne sera-t-il pas tout occupé de leurs parures, afin de plaire aux personnes avec lesquelles ils espèrent se trouver? Supposez qu'ils fassent leur prière, comment la feront-ils? Hélas! Dieu seul le sait!... D'ailleurs quel amour de Dieu peut avoir une personne qui ne respire que l'amour des plaisirs et des créatures? Vous conviendrez avec moi qu'il est impossible de plaire à Dieu et au monde; non jamais cela ne sera. Dieu nous défend le jurement. Hélas! que de querelles, de jurements et de blasphêmes, causés par la jalousie que font naître les jeunes personnes, quand elles sont dans de telles assemblées? N'y avez-vous pas souvent des disputes ou des batailles? Qui pourrait compter tous les crimes qui se commettent dans ces réunions infernales? Le troisième commandement nous commande de sanctifier le saint jour du Dimanche. Peut-on croire qu'un garçon qui aura passé plusieurs heures avec une fille dont le cœur est semblable à une fournaise, satisfera ainsi au précepte? Saint Augustin a bien raison de dire que les hommes feraient (bien mieux) de labourer leur terre, et les filles de filer leur quenouille, que d'aller danser; le mal serait moindre. Le quatrième commandement de Dieu ordonne aux enfants de respecter leurs parents. Ces jeunes gens qui fréquentent les danses, ont-ils le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parents? Non sans doute : ils les font mourir de chagrin, soit en les méprisant, soit en dépensant leur argent mal à propos,

soit même en leur reprochant leur conduite passée. Quel chagrin ne doivent pas concevoir ces parents, si leur foi n'est pas encore éteinte, en voyant leurs enfants livrés à de tels plaisirs, ou pour parler plus clairement à ces libertinages? ces enfants ne sont plus pour le ciel, mais des victimes engraissées pour l'enfer. Supposez que les parents n'aient pas encore perdu la foi,.... hélas! je n'ose aller plus loin! que de parents aveugles!... que d'enfants réprouvés!...

Y a-t-il un lieu, un temps, une occasion, où il se commette tant de péchés d'impureté que dans les danses et à la suite des danses? N'est-ce pas dans ces assemblées que l'on est le plus violemment porté au péché contraire à la sainte vertu de chasteté? N'est-ce pas là que tous les sens sont portés à la volupté? Pourrait-on examiner cela un peu de près, et ne pas mourir d'horreur à la vue de tant de crimes qui se commettent? N'est-ce pas dans ces assemblées, que le démon allume avec fureur le feu impur dans le cœur des jeunes gens, pour anéantir en eux la grâce du baptême? N'est-ce pas là que l'enfer se fait des esclaves autant qu'il en veut? Si, malgré l'éloignement des occasions, et les secours de la prière, un chrétien a encore tant de peine pour garder la pureté du cœur; comment pourrait-il conserver cette vertu, au milieu de tant d'objets capables de la faire succomber. « Voyez, nous dit saint Jean Chrysostome, voyez cette fille mondaine et volage, ou plutôt ce tison infernal, qui, par sa beauté et ses vaines parures, allume dans le cœur de ce jeune homme le feu impur de la concupiscence. Ne les voyez-vous pas, aussi bien l'un que l'autre, chercher à se charmer par leurs airs, leurs gestes et leurs autres manières? Comptez, malheureux, si vous le pouvez, le nombre de vos mauvaises pensées, de vos mauvais désirs

et de vos mauvaises actions. N'est-ce pas là où vous entendez ces airs qui flattent les oreilles, enflamment et brûlent les cœurs, et font de ces assemblées des fournaises d'impudicité? » N'est-ce pas là, M. F., que les garçons et les filles s'abreuvent à la source du crime, qui va bientôt, comme un torrent ou une rivière débordée, inonder, perdre et empoisonner tous les environs?... Allez pères et mères réprouvés, allez dans les enfers où la fureur de Dieu vous attend, vous et les belles actions que vous avez faites, en laissant *courir* (1) vos enfants. Allez, ils ne tarderont pas à vous y rejoindre, puisque vous leur avez si bien tracé le chemin! Allez compter le nombre d'années que vos garçons et vos filles ont perdues, allez devant votre juge rendre compte de votre vie, et vous verrez si votre pasteur avait raison de défendre ces sortes de joies infernales!..

Ah! me direz-vous, vous en dites plus qu'il y en a! — J'en dis trop? Eh bien! écoutez; les saints Pères en disent-ils trop? Saint Ephrem nous dit que la danse est la perdition des filles et des femmes, l'aveuglement des hommes, la tristesse des anges et la joie des démons. Mais, mon Dieu, peut-on bien avoir les yeux fascinés jusqu'à ce point, que de vouloir croire qu'il n'y a point de mal; tandis que c'est la corde, par laquelle le démon traîne le plus d'âmes en enfer?.. Allez, pauvres parents, aveugles et réprouvés, allez mépriser ce que vous dira votre pasteur! Allez! continuez votre route! écoutez tout, et ne profitez de rien! Il n'y a point de mal? Mais dites-moi, à quoi avez-vous donc renoncé le jour de votre baptême? ou plutôt, à quelles conditions vous l'a-t-on donné? N'est-ce pas en vous faisant prêter serment à la

(1) Aller dans les fêtes.

face du ciel et de la terre, en présence de J.-C. sur l'autel, que vous renonciez pour toute votre vie, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, au péché, aux plaisirs et à toutes les vanités du monde? N'est-ce pas en vous faisant promettre que (vous) vouliez marcher à la suite d'un Dieu crucifié? Dites-moi, n'est-ce pas véritablement violer les promesses de votre baptême, et profaner ce sacrement de miséricorde? Ne profanez-vous pas aussi celui de la Confirmation, en changeant la croix de J.-C. que vous y avez reçue, contre de vains ajustements; en rougissant de cette croix qui devrait (être) votre gloire et votre bonheur? Saint Augustin assure, que ceux qui vont aux danses, renoncent véritablement à J.-C. pour se donner au démon. Quelle horreur! chasser J.-C. après l'avoir reçu dans votre cœur! « Aujourd'hui, nous dit saint Ephrem, ils s'unissent à J.-C. et demain au démon. » Hélas! que de Judas, après l'avoir reçu, vont le vendre à Satan, dans ces assemblées où se réunit tout ce qu'il y a de plus vicieux! Quant au sacrement de Pénitence, quelle vie contradictoire! Un chrétien qui, après un seul péché, ne devrait plus que pleurer toute sa vie, ne pense qu'à se livrer à toutes ces joies mondaines! Plusieurs ne profanent-ils pas le sacrement de l'Extrême-Onction, en faisant des mouvements indécents des pieds, des mains et de tout le corps, qui doit être sanctifié par les huiles saintes? N'outrage-t-on pas le sacrement de (l'Ordre), par le mépris que l'on fait des instructions de son pasteur? Mais pour le sacrement du Mariage, hélas! que d'infidélités ne médite-t-on pas dans ces assemblées? il semble qu'alors tout soit permis. Qu'il faut être aveugle pour croire qu'il n'y a point de mal!..

Le concile d'Aix-la-Chapelle défend la danse, même

aux noces; et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, dit que l'on donnait trois ans de pénitence à une personne qui avait dansé, et si elle y retournait, on la menaçait d'excommunication. S'il n'y a point de mal, alors les saints Pères et l'Eglise se sont trompés? Mais qui vous dit qu'il n'y a point de mal? Ce ne peut être qu'un libertin, une fille volage et mondaine, qui tâchent d'étouffer autant qu'ils peuvent les remords de leur conscience. Il y a, dites-vous, des prêtres qui n'en parlent pas en confession, ou qui, sans le permettre, ne refusent pas l'absolution. Ah! je ne sais pas s'il y a des prêtres si aveugles, mais je crois que ceux qui vont chercher des prêtres faciles, vont chercher un passe-port qui les conduit en enfer. Pour moi, si j'allais à la danse, je ne voudrais pas recevoir l'absolution, n'ayant pas un véritable désir de n'y plus retourner. Ecoutez saint Augustin, et vous verrez si la danse est une si bonne action. Il nous dit que « la danse est la ruine des âmes, un renversement de toute honnêteté, un spectacle honteux, une profession publique du crime. » Saint Ephrem l'appelle « la perte des (bonnes) mœurs et l'aliment du vice. » Saint Jean Chrysostôme : « une école publique d'incontinence. » Tertullien : « le temple de Vénus, le consistoire de l'impudicité et la citadelle de toutes les turpitudes. » « Voilà une fille qui danse, dit saint Ambroise, mais c'est la fille d'une adultère; parce qu'une femme chrétienne apprendrait à sa fille la modestie, la pudeur, et non la danse! » Hélas! que de jeunes gens, depuis qu'ils vont aux danses, ne fréquentent plus les sacrements, ou ne font que les profaner! Que de pauvres personnes y ont perdu la piété et la foi! Que de gens n'ouvriront les yeux sur leur malheur que pour tomber en enfer!

Dites-moi, M. F., est-ce la vie qu'a menée le saint Patron

que nous avons pris pour modèle et pour protecteur? lui qui n'a vécu que dans les larmes et la pénitence; qui a fait consister tout son bonheur à prier, à gémir et à donner sa vie pour plaire à Dieu? Trouverons-nous quelque chose qui puisse nous rassurer, lorsque Dieu le présentera au jugement, pour voir si notre vie a été conforme à la sienne? Non, M. F., notre saint Patron n'a point fréquenté les plaisirs mondains, notre saint Patron ne s'est point (adonné) à la gourmandise, ni au vin ; mais à la pénitence. « Allez, nous dira-t-il, lorsque nous lui demanderons sa protection, allez au tribunal de Dieu ; allez, misérables, vous n'avez vécu que pour (être) vus des hommes, dans vos fêtes toutes païennes; voilà les grâces que je vous avais obtenues de Dieu et que vous avez méprisées ; allez, maintenant, chercher du secours vers celui à qui vous avez si bien obéi! Vous m'avez méprisé, je vous méprise à mon tour!.. Allez, Dieu me commande de vous abandonner, vous n'êtes plus mes enfants, mais ceux du démon. » Oh! M. F., peut-on bien penser à cela, et ne pas changer de vie? N'imiterons-nous pas notre Patron, afin qu'il puisse nous reconnaître pour ses enfants? Or, reconnaîtra-t-il ses enfants, lorsqu'il confrontera ses pénitences avec notre mollesse, ses larmes avec nos plaisirs et nos joies mondaines, sa crainte d'offenser Dieu avec cette fureur à courir au mal? N'oublions jamais que si saint Sixte est notre protecteur, il est aussi notre modèle, et que notre vie sera un jour confrontée avec la sienne.

Finissons, M. F., en reconnaissant que nos fêtes, loin d'être chrétiennes, ressemblent plutôt à celles des païens, qui les faisaient consister à honorer leurs dieux par les plaisirs, l'ivrognerie et la gourmandise. Laissons les plaisirs du monde et la gourmandise, ce sont deux chaînes par lesquelles le démon en conduit un grand nombre

en enfer. Il est rapporté dans la vie de sainte Madeleine de Pazzi que Dieu lui fit voir un grand nombre de religieux qui brûlaient dans un étang de feu, en lui disant qu'ils avaient mérité ce malheur pour avoir abusé des récréations que la règle leur accordait. « O âmes, s'écriait-elle en pleurant amèrement, vous qui êtes encore sur la terre, tremblez sur le temps que vous n'employez pas uniquement pour le bon Dieu! » Le démon disait à saint Dominique qu'il gagnait beaucoup dans le lieu où ses religieux prenaient la récréation, et cependant ces religieux étaient très-austères. Hélas! si quelques moments perdus sont si sévèrement punis, que pouvons-nous dire de ces danses et de ces débauches, où il se commet tant de crimes, et où tant d'âmes sont livrées au démon? Que devons-nous donc faire en ce saint jour? Redoubler nos bonnes œuvres, nos prières et nos pénitences. Laissez dire à ces pauvres aveugles qu'il n'y a point de mal. Écoutez la voix de votre pasteur, il connaît mieux les dangers que vous; il a à cœur de vous conduire au ciel, et vous regretteriez toute l'éternité de ne l'avoir pas écouté. O notre saint Patron, aidez-nous à mépriser le monde et ses plaisirs, à faire comme vous pénitence, afin que nous ayons le bonheur d'aller vous voir un jour dans le paradis. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

Du respect que l'on doit avoir dans les églises.

Et intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, il en chassa tous ceux qui vendaient et achetaient.

(*S. Matth.*, XXI, 12.)

POURQUOI, M. F., pouvons-nous attribuer cet air de zèle et d'indignation, que Jésus-Christ laisse éclater aujourd'hui sur son visage? Nous le voyons ailleurs s'établir juge de la femme adultère, mais seulement pour avoir la douce consolation de ne la pas condamner; nous le voyons pardonner avec bonté tous les scandales et les désordres les plus affreux d'une pécheresse; il nous montre sa miséricorde envers tous les pécheurs repentants dans la parabole de l'enfant prodigue. A peine aperçoit-il Jérusalem, cette ville ingrate, qu'il est touché de compassion, et ses yeux adora-

bles laissent couler des larmes amères. « Ah! ville criminelle qui a tué les prophètes que mon Père avait envoyés pour t'annoncer la grandeur de ses bienfaits! Tu vas mettre le comble à la barbarie, en faisant mourir ton Dieu et ton Sauveur! Ah! si tu voulais au moins, en ce jour qui t'es donné, recevoir la grâce que je te présente! Mais non, c'est en vain que je te presse! » Vous le voyez, M. F., ce n'est partout que bonté et amour. Qui peut donc aujourd'hui, dites-moi, lui ravir cette clémence, et armer ses mains bienfaisantes des verges de la justice? Ah! c'est que l'on profane la maison de son Père, c'est qu'on en fait une caverne de voleurs, une maison de trafic! Cette profanation est pour lui un glaive qui perce vivement son tendre cœur. L'amour pour son Père et le zèle de sa gloire ne peuvent plus se contenir; à peine est-il entré dans la ville de Jérusalem, qu'il se rend aussitôt dans le temple pour reprocher aux Juifs l'horrible profanation qu'ils font du lieu destiné à la prière. Il ne leur donne pas même le temps de fuir; il prend lui-même les tables, les marchandises, et renverse tout par terre. Ah! M. F., faut-il qu'elles soient affreuses les irrévérences commises dans les églises, dont le temple de Salomon n'était pourtant que la figure! Avec quel respect, avec quel recueillement et quelle dévotion ne devrions-nous pas venir dans nos églises? Afin de mieux vous le faire comprendre, je vais vous montrer quelles sont les pensées qui doivent nous occuper 1° en venant à l'église, 2° pendant que nous y sommes, et 3° lorsque nous en sortons.

I. Qui pourra jamais comprendre notre aveuglement, si nous considérons, d'un côté, les grâces que le bon Dieu nous prépare dans son saint temple, le besoin que nous en avons, le désir ardent qu'il nous montre de

nous les vouloir donner; de l'autre, notre ingratitude et notre peu d'empressement pour correspondre à ses bienfaits? Lorsque notre devoir nous appelle dans un lieu si saint, ne dirait-on pas que nous ressemblons à des criminels conduits devant leurs juges pour être condamnés au dernier des supplices, plutôt qu'à des chrétiens que l'amour seul devrait conduire à Dieu? Oh! que nous sommes aveugles, M. F., d'avoir si peu à cœur les biens du ciel, tandis que nous sommes si portés pour les choses du monde!

En effet, quand il s'agit d'affaires temporelles, ou même de plaisirs, l'on en sera tout préoccupé, l'on y pensera d'avance, l'on y réfléchira; mais, hélas! quand il s'agit du service de notre Dieu et du salut de notre pauvre âme, ce n'est qu'une espèce de routine et une indifférence inconcevable. Veut-on parler à un grand du monde, lui demander quelque grâce? L'on s'en occupe longtemps d'avance; l'on va consulter les personnes que l'on croit plus instruites, pour savoir la manière dont il faut se présenter; l'on paraît devant lui avec cet air de modestie et de respect, qu'inspire ordinairement la présence d'un tel personnage. Mais quand on vient dans la maison du bon Dieu, ah! ce n'est plus cela. Personne ne pense à ce qu'il va faire, à ce qu'il va demander à Dieu. Dites-moi, M. F., quel est celui qui, en allant à l'église, se dit à lui-même : Où vais-je? est-ce dans la maison d'un homme, ou dans le palais d'un roi? Oh! non, c'est dans la maison de mon Dieu, dans la demeure de celui qui m'aime plus que lui-même, puisqu'il est mort pour moi; qui a ses yeux miséricordieux ouverts sur mes (actions), ses oreilles attentives à mes prières, toujours prêt à m'exaucer et à me pardonner. Pénétrés de ces belles pensées, que ne disons-nous comme le saint roi David :

« O mon âme, réjouis-toi, tu vas aller dans la maison du Seigneur, » lui rendre tes hommages, lui exposer tes besoins, écouter ses divines paroles, lui demander ses grâces; oh! que j'ai de choses à lui dire, que de grâces j'ai à lui demander, que de remerciements j'ai à lui faire! je lui parlerais de toutes mes peines, et je suis sûr qu'il me consolera; je lui ferais l'aveu de mes fautes, et il va me pardonner; je vais lui parler de ma famille, et il la bénira par toutes sortes de bienfaits. Oui, mon Dieu, je vous adorerai dans votre saint temple, et j'en reviendrai plein de toutes sortes de bénédictions.

Dites-moi, M. F., est-ce bien là la pensée qui vous occupe, lorsque vos devoirs vous appellent dans l'église? sont-ce bien là les pensées que vous avez, après avoir passé toute la *pauvre matinée* à parler de vos ventes et de vos achats, ou du moins, de (choses) entièrement inutiles? Vous venez à la hâte entendre une sainte messe, qui, souvent, est à moitié dite. Hélas! si j'osais le dire, combien vont visiter le dieu de l'ivrognerie avant leur Créateur, et, venant à l'église la tête remplie de vin, s'entretiennent d'affaires temporelles jusqu'à la porte! O mon Dieu! sont-ce là des chrétiens, qui doivent vivre comme des anges sur la terre?... Et vous, ma sœur, vos sentiments sont-ils meilleurs, lorsque, après avoir occupé votre esprit et une partie de votre temps à penser comment vous allez vous habiller pour mieux plaire au monde, vous venez ensuite dans un lieu où vous ne devriez venir que pour pleurer vos péchés? Hélas! bien souvent, le prêtre monte à l'autel que vous êtes encore à vous contempler devant une *glace de miroir*, à vous y tourner et retourner. O mon Dieu! sont-ce bien là des chrétiens, qui vous ont pris pour leur modèle, vous qui avez passé votre vie dans les mépris et les larmes!... Écoutez, jeune

fille, ce que vous apprend saint Ambroise, évêque de Milan. Étant à la porte de l'église et voyant une jeune personne parée avec beaucoup de soins, il lui adressa ces paroles : « Où allez-vous, femme? » Elle lui répondit qu'elle allait à l'église. « Vous allez à l'église, lui dit le saint évêque, l'on dirait bien plutôt que vous allez à la danse, à la comédie ou au spectacle; allez, femme pécheresse, allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas à l'église insulter par vos vains ajustements, un Dieu humilié. » Mon Dieu! que ce siècle nous fournit des .....! Combien de jeunes personnes, en venant à l'église, ne sont occupées que d'elles-mêmes et de leurs parures! Elles entrent dans le temple du Seigneur en disant au fond de leur cœur : « Regardez-moi. » En voyant ces tristes dispositions, ne devrait-on pas verser des larmes?

Et vous, pères et mères, quelles sont vos dispositions, lorsque vous venez à l'église, à la messe. Hélas! il faut bien le dire avec douleur, ce sont le plus souvent les pères et les mères, que nous voyons entrer dans l'église alors que le prêtre est déjà à l'autel ou même en chaire! « Ah! me direz-vous, nous venons bien quand nous pouvons, nous avons autre chose à faire. » — Sans doute, vous avez autre chose à faire; mais je sais bien aussi que si vous n'aviez pas laissé pour le Dimanche (mille choses) de votre ménage que vous deviez faire le samedi, et si vous vous étiez levés un peu plus matin, vous auriez eu fait tout cela avant la sainte messe, et vous seriez arrivés avant que le prêtre ne fût monté à l'autel. Il en serait de même pour vos enfants et vos domestiques, si vous ne leur commandiez pas jusqu'au dernier coup de la messe, ils y arriveraient au commencement. Je ne sais pas si le bon Dieu voudra bien recevoir tous ces prétextes, je ne le crois guère.

Mais pourquoi, M. F., parler en particulier, n'est-ce pas la plus grande partie qui agit de la sorte? Oui, quand on vous appelle dans l'église pour vous y distribuer les grâces du bon Dieu, n'aperçoit-on pas en vous ce peu d'empressement, cette nonchalance, ce dégoût qui vous dévore, cette dissipation presque générale? Dites-moi, voit-on beaucoup de monde quand on commence les saints offices? Les vêpres ne sont-elles pas souvent à moitié dites, quand vous êtes tous arrivés? « Nous avons de l'ouvrage, » me dites-vous. Eh! mes amis, si vous me disiez que vous n'avez ni foi, ni amour de Dieu, ni désir de sauver votre pauvre âme, je vous croirais bien mieux. Hélas! que peut-on penser de tout cela?... Il y a de quoi gémir en voyant de pareilles dispositions dans la plupart des chrétiens! Plusieurs semblent ne venir à l'église que malgré eux, ou, si j'osais dire, il semble qu'on les y traîne. De la maison jusqu'à l'église, l'on ne parle que d'affaires temporelles; quelques jeunes filles ensemble ne parlent que de la vanité, de la beauté, et le reste; les jeunes gens, des jeux, des plaisirs, et autres choses encore plus mauvaises; les pères ou *maîtres de maisons* causeront de leurs biens, de leurs ventes ou de leurs achats; les mères ne seront occupées que de leur ménage et de leurs enfants : personne n'oserait nier cela. Hélas! pas une seule pensée sur le bonheur qu'ils vont avoir, pas une seule réflexion sur les besoins de leur pauvre âme, ni de celle de leurs enfants et de leurs domestiques! Ils entrent dans le saint temple sans respect, sans attention, et plusieurs, le plus tard possible. Combien d'autres ne se donnent pas la peine d'entrer, et restent dehors, afin de mieux trouver à se dissiper? La parole de Dieu ne trouble pas leur conscience : ils regardent ceux qui vont et qui viennent... Mon Dieu! sont-ce là des chrétiens pour

lesquels vous avez tant souffert, afin de les rendre heureux? Voilà donc toute leur reconnaissance?...

Avec de telles dispositions, que de péchés se commettent pendant les saints offices! Que de personnes, font plus de péchés le dimanche, que dans toute la semaine!... Écoutez ce que nous apprend saint Martin. Tandis qu'il chantait la sainte messe avec saint Brice son disciple, il s'aperçut que celui-ci souriait. Après que tout fut fini, saint Martin lui demanda ce qui l'avait fait sourire. Saint Brice lui répondit : « Mon père, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire pendant que nous chantions la sainte messe : j'ai vu derrière l'autel un démon, il écrivait sur une grande feuille de parchemin les péchés qui se commettaient dans l'église, et sa feuille a été plutôt remplie que la sainte messe achevée ; ce démon a pris ensuite ce papier avec les dents, il a tiré si fort, qu'il l'a déchiré en plusieurs morceaux. Voilà, mon père, ce qui m'a fait sourire. » Que de péchés et même mortels, nous commettons pendant les saints offices par notre peu de dévotion et de recueillement! Hélas! que sont devenus ces temps heureux ou les chrétiens passaient, non-seulement le jour, mais encore la plus grande partie des nuits dans l'église, à pleurer leurs péchés, ou à y chanter les louanges du Seigneur? Voyez même dans l'Ancien Testament, voyez sainte Anne la prophétesse, qui s'était retirée dans une tribune, pour ne plus quitter la présence de Dieu. Voyez le saint vieillard Siméon; voyez encore Zacharie et tant d'autres, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans le temple du Seigneur. Mais aussi, combien ne sont-elles pas grandes et précieuses, les grâces que le bon Dieu leur accordait. Dieu, pour récompenser sainte Anne, voulut qu'elle fût la première à connaître Jésus-Christ. Le saint vieillard Siméon fut aussi le premier

après saint Joseph qui eut le bonheur, le grand bonheur de porter le Sauveur du monde sur ses bras. Saint Zacharie fut choisi pour être le père d'un enfant destiné à être l'ambassadeur du Père Eternel, pour annoncer la venue de son Fils dans le monde. Que de grâces le bon Dieu n'accorde-t-il pas à ceux qui se font un devoir de venir le visiter dans son saint temple autant qu'ils le peuvent?

Dans le Nouveau Testament ne voyons-nous pas que les saints ont fait consister tout leur bonheur à venir adorer Jésus-Christ dans son temple? Pourquoi, M. F., tant de communautés, qui passent une partie de la nuit en prières, dans leur église, tandis que nous dormons? C'est pour tenir compagnie à Jésus-Christ dans son tabernacle. Aussi voyez combien cela fait plaisir à Jésus-Christ. Il est rapporté qu'un saint prêtre couchait toutes les nuits sur le marchepied de l'autel, afin d'être plus près de Jésus-Christ. Le bon Dieu permit qu'il y mourût; il fut enterré dans le même endroit. Un autre couchait à la sacristie pour la même raison. Lorsque saint Louis était en voyage, au lieu de passer la nuit dans un lit, il la passait dans une église : si on lui disait qu'il ne pourrait pas *y tenir*, il leur répondait qu'il se trouvait mieux que quand il la passait dans son lit, tant il goûtait de consolations en la compagnie d'un si bon Maître.

Si, M. F., nous ne sommes pas portés à des actions si agréables à Dieu, au moins pendant le peu de temps que nous passons à l'église, soyons bien pénétrés et convaincus que nous sommes en la sainte présence de notre Dieu, qui ne nous y appelle que pour nous combler de ses bienfaits et nous faire travailler au salut de notre pauvre âme. Allons-y avec un saint empressement, mais aussi avec beaucoup de respect, dans la crainte d'attirer sur nous les châtiments de Dieu, par notre peu de dévotion

et nos irrévérences. En voici un exemple bien frappant. Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'Héliodore, un des premiers officiers du roi d'Assyrie, envoya une troupe de soldats pour profaner le temple de Jérusalem; mais ils furent tous renversés à terre, et s'enfuirent avec précipitation. Il y alla lui-même pour y commettre toutes sortes d'impiétés. Mais à peine y fut-il entré, que deux anges le prirent, et le frappèrent si rudement, qu'il serait resté sous les coups, sans le prêtre Onias qui demanda grâce pour lui. Combien de fois, M. F., les anges, vous voyant paraître avec tant de dissipation, pour ne pas dire d'impiété, ne nous frapperaient-ils pas de mort, si Jésus-Christ dont la bonté est infinie ne les arrêtait pas? Saint Paul nous dit que Dieu perdrait et punirait rigoureusement ceux qui oseraient profaner son temple. Que devons-nous donc faire en venant à l'église? Le voici. Il faut nous occuper, en chemin, de nos misères, des grâces que nous allons demander au bon Dieu, et de la grandeur de Celui devant lequel nous allons paraître. Notre préparation doit commencer dès que nous nous éveillons le matin, en parlant si peu que nous pourrons, et notre esprit ne doit être occupé que de ce qui a rapport à Dieu. Laissons de côté les choses temporelles, parce que ce jour est pour notre âme. Mais quelles sont les pensées qui doivent nous occuper pendant que nous sommes dans la maison du bon Dieu, c'est-à-dire auprès de Jésus-Christ qui est notre Père, notre Sauveur et notre Médiateur? Nous allons le voir.

II. Oh! quel spectacle, M. F., pour un chrétien qui n'a pas entièrement perdu la foi! que d'objets capables de toucher et d'attendrir son cœur! Quand nous entrons dans une église, pénétrons-nous de cette pensée que c'est

la maison du bon Dieu et le lieu où sont renfermées toutes les grâces du ciel. De quelque côté que nous portions nos regards, tout nous y parlera de Dieu, de notre vocation, de nos espérances, de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que nous deviendrons. Pouvons-nous, M. F., trouver quelque chose de plus capable de fixer notre attention et de nous inspirer des sentiments de la plus tendre dévotion? Entrons : nous y trouverons d'abord de l'eau bénite, qui a été sanctifiée par les prières de l'Église, elle semble nous montrer avec quelle pureté et quelle sainteté nous devons entrer dans ce saint lieu pour plaire à Jésus-Christ; car, si nous sommes (coupables) de péchés, nous ne devons y venir que pour les y pleurer, pleins de crainte que Dieu ne nous en punisse dans ce saint lieu où les anges ne sont qu'en tremblant. Un autre motif qui doit nous engager à prendre cette eau bénite avec beaucoup de respect et de douleur de nos péchés, c'est qu'elle commencera à mettre en notre âme de bien bonnes dispositions pour entendre la sainte messe.

Si nous levons les yeux plus haut, le premier objet qui se présente à nos regards, c'est le crucifix. Oh! M. F., que cette image est capable d'attendrir nos cœurs et de nous faire pleurer nos péchés! Que de grandes vérités elle nous rappelle! Jésus-Christ ne semble-t-il pas nous dire du haut de cette croix où il est attaché : « Ah! mes enfants, voyez et considérez s'il y a une douleur semblable à la mienne; voyez et considérez combien le péché est énorme et mon amour immense; voyez ce pauvre corps tout en lambeaux et meurtri par les souffrances de ma douloureuse passion; voyez cette tête percée d'horribles épines! Ah! chrétiens, pouvez-vous bien considérer ce corps tout couvert de plaies, sans pleurer vos péchés qui en sont la cause? Mes enfants, c'est mon

amour et vos péchés qui m'ont attaché à cette croix, et (vous) continuez à m'outrager! Arrêtez, arrêtez! mes enfants. Ah! cessez au moins de me persécuter en m'insultant dans mon temple! » Pouvons-nous bien regarder ce tendre Sauveur, étendu sur cette croix, sans être pénétrés de respect et agités d'un saint tremblement?...

Si nous nous tournons d'un autre côté, nous y voyons les fonts sacrés du baptême qui semblent nous dire : « Ah! chrétiens, souvenez-vous qu'avant d'être portés ici, vous étiez des enfants de colère, de vils esclaves de Satan, bannis pour jamais de la présence de votre Dieu; oui, c'est ici que vous avez été lavés par le sang adorable de Jésus-Christ. Oui, c'est ici que le ciel vous a été ouvert, et que le Sauveur lui-même est devenu votre récompense et votre félicité. » Oh! M. F., quelle joie et quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir, en portant les yeux sur ces fonts sacrés qui nous ont procuré tant de biens! Ne l'oublions pas; au tribunal de Dieu, il nous seront montrés, comme pour nous reprocher nos prévarications. Nous verrons les promesses que nous avons faites, et, en même temps, le nombre de fois que nous les aurons violées et foulées aux pieds. Cette seule pensée doit être capable de nous couvrir de confusion. Si cela n'est pas assez puissant pour nous toucher, portons nos regards vers ce confessionnal; n'est-il pas l'asile et l'espérance des pécheurs qui veulent revenir à Dieu? Un chrétien ne doit-il pas s'écrier, en voyant cette fontaine de grâces et de miséricorde : Oui c'est là, dans ce bain salutaire, que je peux venir avec confiance recouvrer la grâce de mon Dieu si j'ai eu le malheur de la perdre. Oh! quel bonheur, quelle confiance et quelle reconnaissance, pour un chrétien qui a perdu son Dieu par le péché, d'avoir un moyen si sûr de le retrouver! Mais

aussi, quels reproches ne fait-il pas à ces pécheurs endurcis, qui aiment mieux mourir et être damnés, que de profiter de ce moyen qui leur rendrait l'amitié de Dieu et la jouissance du ciel? Oh! qui pourra jamais comprendre le malheur du pécheur? Dieu pleure sa perte, lui offre tout pour le sauver, sans pouvoir y réussir!...

Cette chaire, M. F., lors même que je ne vous parle pas, pouvez-vous bien la regarder sans vous rappeler les vérités qui vous y ont été annoncées, et les nombreux moyens qui vous ont été donnés pour arriver au ciel, votre véritable patrie? Ne semble-t-elle pas aussi vous reprocher votre ignorance, la dureté de votre cœur et le dérèglement de votre vié, malgré tant d'instructions que vous avez entendues? Regardons-la bien; cette même chaire au jour du jugement se lèvera pour nous accuser, si nous continuons à mépriser cette parole qui en a tant converti d'autres, tandis que cela n'a servi qu'à nous rendre plus coupables par le mépris que nous en avons fait. La Table sainte que nous dit-elle? M. F., pouvons-nous bien considérer ces nappes étendues, sans sentir nos cœurs tout brûlants d'amour et de reconnaissance? Dites-moi! Avons-nous bien pensé que c'est ici que nous avons eu le bonheur de manger le Pain des anges, que là, notre Dieu s'est donné à nous en nourriture, que là, Jésus-Christ a pris possession de notre âme et de notre cœur? Avons-nous bien réfléchi que c'est à cette Table sainte que nous avons reçu le baiser de paix? O bonheur trop grand, mais trop peu connu des chrétiens de nos jours!...

Mais, montez plus haut, M. F., et vous verrez un autre spectacle encore plus touchant. Cet autel! sera-t-il bien possible d'y porter nos regards sans mouiller le pavé de nos larmes?... O Religion sainte, que tu es belle, que tu

es riche et capable de rendre heureux un chrétien qui te connais ! Oh ! que ce nouveau Calvaire nous rappelle à lui seul de mystères ! Dites-moi, avez-vous jamais bien pensé que c'est là que le Père Eternel consomme sa justice, en immolant chaque jour son divin Fils? Avez-vous jamais bien réfléchi que c'est sur ce même autel que ce même Père consomme sa miséricorde, en y sacrifiant chaque jour ce Fils bien-aimé, pour le salut de nos âmes, que c'est là qu'il paie toutes les dettes dont nous sommes redevables envers la justice de son Père? Ah ! disons mieux : cet autel est comme le sein de Marie, où un Dieu s'incarne chaque jour entre les mains du prêtre. Oui, c'est la crèche où il prend une seconde naissance, c'est sur cet autel qu'il s'immole comme autrefois sur le Calvaire. Que dis-je? c'est vraiment un deuxième ciel où il est assis à la droite de son Père pour être notre Médiateur. O mon Dieu ! que de grandes merveilles nous annonce cet autel ! Je pourrais encore vous dire que c'est ici que J.-C. détruit la mort du péché, pour nous donner la vie de la grâce, et qu'il paye, par l'effusion de tout son sang adorable, tout ce que nous devons à la justice de son Père. Dites-moi, comment, à la vue de tant de bienfaits de la part d'un Dieu, ne devrions-nous pas (sentir) nos cœurs brûler, se fondre d'amour devant cet autel comme la cire devant le feu?

La lampe même, ne semble-t-elle pas nous dire que J.-C. est véritablement présent dans le tabernacle, et que si nous sommes pécheurs, nous pouvons y venir pleurer nos péchés, nous y trouverons notre pardon? Ces images qui sont exposées à nos regards, ne nous disent-elles pas que les saints qu'elles représentent ont passé leur vie dans l'humilité, le mépris et les souffrances, et qu'ils l'ont finie pour la plupart dans les tourments les plus

affreux? « Oh! nous crient ces saints du ciel, si vous pouviez comprendre combien nos souffrances sont (récompensées), avec quelle ardeur ne marcheriez-vous pas sur nos traces! » Que vous disent, M. F., ces morts, sur lesquels vous êtes maintenant, puisque autrefois l'on enterrait dans les églises? ne nous disent-ils pas : « Oh! que vous êtes insensés de vous attacher si fort à la vie et de perdre de vue votre éternité? Dans quelques moments vous quitterez la terre avec des regrets; le monde est un trompeur, qui, après nous avoir séduits, nous précipite pour jamais dans les flammes. » Oui, M. F., les pierres même de cette église, (unies par le ciment), nous montrent la charité et l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres. Disons plus : tout ce qui est dans l'église nous instruit et nous porte à Dieu. Les cierges qui se consument en la présence de J.-C. présent dans ce tabernacle, nous montrent qu'un chrétien doit employer toute sa vie au service et au salut de son âme. L'encens qui brûle semble nous dire que nos cœurs doivent être tout ardents pour Dieu; que toutes nos pensées et nos désirs doivent se tourner vers le ciel notre patrie. Le chant, comme dit saint Augustin, doit attendrir notre cœur, et lui faire verser des larmes d'amour, ainsi qu'il lui arrivait dans l'église de Milan, en entendant chanter des hymnes et des cantiques à la gloire de Dieu. « O mon Dieu! s'écriait ce grand saint, quelle sera donc la joie que nous éprouverons, lorsque nous entendrons les anges chanter leurs beaux cantiques d'allégresse éternelle!

Convenez avec moi, que si nous faisions attention à tout cela, nous aurions une vraie dévotion, et un grand respect pendant les saints offices. Si nous aimions tant soit peu le bon Dieu, des objets si touchants ne devraient-ils pas enflammer notre cœur d'amour et de

reconnaissance, et remplir notre esprit de saintes pensées? Ne devrions-nous pas dire comme le saint roi David : « O mon Dieu, qu'il fait bon habiter dans votre saint temple, un jour, nous y rend plus henreux, que mille dans les assemblées des grands du monde. » Oui, M. F., si nous pensions sérieusement que nos églises sont un autre ciel, où J.-C. daigne habiter parmi nous, et qu'il est le même Dieu que celui que les anges n'adorent qu'en tremblant; dites-moi, M. F., oserions-nous nous y tenir sans respect, dans une dissipation presque scandaleuse, riant, tournant la tête, tenant des conversations tout à fait mondaines, et peut-être, y donnant des rendez-vous? Ah! M. F., qu'ils outragent le bon Dieu, ceux qui parlent dans nos églises, où l'on ne doit que prier! Nous lisons dans l'histoire, qu'une femme avait l'habitude de parler à l'église quand l'occasion s'en présentait. Après sa mort, l'on trouva son corps sans aucune tache, mais l'on vit sortir de sa bouche un serpent et plusieurs crapauds qui lui mangeaient la langue. Le bon Dieu fit ce miracle, pour nous montrer combien sont coupables ceux qui osent parler dans nos églises, sans une grande nécessité. Ah! si nous aimions le bon Dieu, nous n'aurions pas (besoin) que l'on nous fît connaître la grandeur de ce péché! Étant bien convaincus que c'est là qu'habite notre Dieu, que là il tient le trône de sa miséricorde et le canal de ses grâces, nous n'y pourrions entrer qu'en tremblant. Dites-moi, M. F., jusques à quand répondrons-nous à tant de bienfaits, par une mortelle indifférence et de nouveaux outrages? Oh! combien ne serions-nous pas heureux, si nous (assistions) à nos saints offices, avec respect et confiance! que de grâces et de bénédictions nous retirerions! quel changement ne verrait-on pas dans notre manière de vivre?

III. Il est dit dans l'Écriture sainte, que la reine de Saba ayant entendu raconter de si belles choses de Salomon et des merveilles qui s'opéraient chez lui, voulut les voir par elle-même. Mais quand elle vit la beauté du temple et le bel ordre qui y régnait, elle s'en retourna, nous dit l'Ecriture, avouant que tout ce qu'on lui avait dit n'était rien en comparaison de ce que ses yeux avaient vu. Ces merveilles restèrent profondément gravées dans son cœur. Voilà, M. F., précisément ce qui nous arriverait en sortant de nos églises, si nous faisions bien attention à tout ce qui se passe pendant nos saints et redoutables mystères. Que pouvait-il (y avoir) dans le temple de Salomon qui pût approcher de la moindre cérémonie de nos églises? C'était un homme que Dieu faisait agir; ici c'est Dieu lui-même qui agit et qui opère des miracles à l'infini. Le temple de Salomon était destiné à renfermer un peu de manne, les tables de la Loi; mais dans nos églises, oh! grand Dieu! c'est J.-C. lui-même, qui répand son sang, et s'immole chaque jour sur nos autels à la justice de son Père, pour nos péchés. Oh! non, M. F., ne pénétrons pas dans la grandeur des merveilles qui s'opèrent chaque jour; elles sont si grandes, si au-dessus de nos connaissances, nous ne pouvons que nous y perdre! Plus nous les examinons, et plus nous trouvons qu'elles sont incompréhensibles.

Ne parlons que de ce qui peut frapper nos yeux. Un chrétien, au sortir des saints offices, touché de la parole (de Dieu) qu'il y a entendue, des saintes pensées que lui ont fait naître la vue des cérémonies et les prières qu'il a faites: « Je viens d'assister à la sainte messe, doit-il se dire, un Dieu s'est immolé pour moi, il a répandu son sang pour le salut de mon âme, que pouvait-il faire de plus? Ah! misérable! moi qui, depuis tant d'années, lui refuse

mon cœur qu'il n'a créé que pour lui, et qu'il me demande afin de le rendre heureux! Je viens de chanter les louanges de Dieu, avec cette même bouche que j'ai tant de fois souillée par des mensonges, des jurements et des paroles déshonnêtes. O mon Dieu! ma langue servira-t-elle toujours, tantôt à vous louer, (tantôt) à vous mépriser? Non, Seigneur, je ne veux plus que vous bénir et vous aimer. Je viens d'entendre la parole (divine), ô qu'elle est belle et véritable! Je me suis sincèrement reconnu dans tout ce que l'on a dit; oui, c'est bien pour moi que l'on a prêché; il y a tant d'années que j'entends cette parole sainte, et je suis toujours le même! Mon Dieu, tant d'instructions que j'entends, ne vont donc servir qu'à ma condamnation? Ne me les rappellerez-vous pas au jour du jugement, pour savoir le profit que j'en aurai fait? Que de bonnes actions, que de bonnes œuvres, que de bonnes prières j'aurais faites; si j'avais voulu faire ce que l'on m'a enseigné!... » Oui, M. F., voilà le langage qu'un bon chrétien doit tenir en sortant des saints offices, et, tout chrétien qui n'a pas, en s'en allant, ces pensées dans le cœur, n'a pas assisté aux saints offices avec les dispositions qu'il devait avoir.

Nous disons encore que la reine de Saba, de retour chez elle, ne pouvait se rassasier de raconter tout ce qu'elle avait vu dans le temple de Salomon; elle en parlait toujours avec un nouveau plaisir. La même chose doit arriver à un chrétien qui a bien assisté à la sainte messe; étant de retour dans sa maison, il doit s'entretenir avec ses enfants et ses domestiques, et leur demander ce qu'ils ont retenu, ce qui les a touché davantage. Hélas! mon Dieu, que vais-je dire?... Combien de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses, qui, si on voulait leur parler de ce qu'ils ont entendu à la sainte messe, se moque-

raient de tout cela en disant qu'on les ennuie, qu'ils en savent assez!.. Cependant, généralement parlant, il semble que l'on écoute encore cette parole sainte; mais, dès qu'on est sorti de l'église, on se laisse aller à toutes sortes de dissipation; l'on se lève avec précipitation; on court, on se presse à la porte; le prêtre souvent n'est pas encore descendu de l'autel que l'on est déjà dehors, et là, on se livre à toutes sortes de choses étrangères. Savez-vous, M. F., ce qu'il en résulte? Le voici. On ne profite de rien, et l'on ne tire aucun fruit de tout ce que l'on a entendu et vu dans la maison du bon Dieu. Que de grâces méprisées! que de moyens de salut foulés aux pieds! O quel malheur! de faire tourner à notre perte ce qui nous aiderait si bien à nous sauver! Hélas, vous le voyez vous-mêmes, combien ces saints offices sont à charge au plus grand nombre des chrétiens! Pendant ces moments, ils sont restés à l'église comme dans une espèce de prison, et aussitôt sortis, vous les entendez crier à la porte, semblables à des prisonniers à qui l'on vient de donner la liberté. N'est-on pas souvent obligé de fermer la porte, si l'on ne veut être étourdi par leurs cris continuels? Mon Dieu, sont-ce là des chrétiens, qui ne devraient se retirer de votre saint temple, qu'avec un esprit rempli de toutes sortes de bonnes pensées et de bons désirs? Ne devraient-ils pas chercher à les bien graver dans leur mémoire, pour ne jamais plus les perdre, et les mettre en exécution, aussitôt que l'occasion s'en présenterait? Hélas! le nombre de ceux qui assistent aux offices avec attention et qui tâchent d'en profiter, est à peu près comme le nombre des élus : ah! qu'il est petit!

Que devons-nous conclure de tout cela, M. F.? Si vous voulez que le culte que vous rendez à Dieu, lui soit agréable et avantageux pour le salut de votre âme, met-

tez-le en pratique : commencez à vous préparer à la sainte messe dès que vous vous éveillez, en vous unissant à toutes les messes qui se disent dans ce moment. Lorsque la cloche sonne pour vous appeler dans la maison du bon Dieu, pensez que c'est Jésus-Christ lui-même qui vous appelle; partez sur-le-champ, afin d'avoir quelque moment pour méditer sur la grandeur de l'action à laquelle vous allez assister. Ne dites pas, comme ces gens sans religion, que vous avez bien le temps, que vous y serez toujours assez tôt; mais bien plutôt comme le saint prophète : « Je me suis réjoui quand on m'a dit que nous irions dans la maison du Seigneur. » Dès que vous sortez de chez vous, occupez-vous de ce que vous allez faire, et de ce que vous demanderez au bon Dieu. Commencez à *débarbouiller* votre esprit des choses terrestres, pour ne penser qu'à Dieu. Évitez toute sorte de conversations inutiles, qui ne sont bonnes qu'à vous faire mal entendre la sainte messe. En entrant dans l'église, rappelez-vous ce que dit le saint patriarche Jacob : « Oh! que ce lieu est terrible! oh! qu'il est saint; c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel! » Lorsque vous êtes à votre place, humiliez-vous profondément à la vue de votre indignité, et de la grandeur de votre Dieu, qui veut bien, malgré vos péchés, vous souffrir en sa sainte présence. Faites un acte de foi de tout votre cœur. Demandez à Dieu qu'il vous fasse la grâce de ne rien perdre de toutes les faveurs qu'il accorde à ceux qui y viennent avec de bonnes dispositions; ouvrez votre cœur, afin que la parole de Dieu puisse y entrer, y prendre racine et y porter du fruit pour la vie éternelle. Avant de sortir de l'église, ne manquez jamais de remercier le bon Dieu des grâces qu'il vient de vous faire, et allez-vous-en chez vous tout occupés de ce que vous avez vu et entendu. Oui, M. F.,

si nous nous comportions de cette manière, nous ne sortirions jamais des saints offices sans nous sentir remplis d'un nouveau goût pour le ciel, d'un nouveau dégoût pour nous-mêmes et pour la terre. Notre cœur et notre esprit seraient *tout* pour Dieu et *rien* pour le monde ; alors la maison du bon Dieu serait vraiment pour nous la porte du ciel : c'est ce que je vous souhaite.

SUR LA RELIGION.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.

L'impie a dit dans son cœur : Non, il n'y a point de Dieu.

(*Ps.*, XIII, 1.)

Le pécheur, M. F., séduit par le démon et aveuglé par ses passions, s'écrie : « Non, non, il n'y a point de Dieu. » Il voudrait qu'il n'y en eût point, afin de pouvoir s'abandonner avec plus de liberté à la fureur de ses penchants corrompus ; car s'il admettait l'existence d'un Dieu, il faudrait qu'il admît aussi la justice de ce Dieu, et, par conséquent, que le péché est puni et la vertu récompensée. Cet insensé ne fait pas attention que le nom de Dieu est gravé dans son cœur avec le doigt même de son Créateur. C'est en vain qu'il nie l'existence de son Dieu ; sa conscience le démontrera toujours. D'où viennent donc ces mots, que l'on dit même sans y penser? « Mon Dieu ! que j'ai du malheur ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !... »

Si Dieu n'existait pas, ne serait-ce pas le plus grand de tous les malheurs? A quoi serviraient donc toutes les larmes, les pénitences et les sacrifices de tant de chrétiens? Non, non, M. F., loin de nous une pensée aussi

désespérante. Il y a un Dieu qui nous voit et qui nous jugera, pour nous récompenser si nous avons fait le bien et évité le mal; pour nous punir, si nous nous sommes abandonnés au gré de nos passions. Oui, il y a une religion sainte, qui fait tout le bonheur de celui qui observe ce qu'elle lui commande. Laissons, laissons crier les impies dans leur frénésie et leur démence; reposons-nous tranquillement dans le sein de notre religion divine, et à l'ombre de notre Créateur. O mon Dieu! faites descendre un rayon de votre lumière dans le cœur de ces pauvres aveugles, et ils verront ce qu'ils n'ont pas encore vu, et ils connaîtront ce qu'ils n'ont pas encore voulu connaître. Vouloir vous prouver, M. F., qu'il y a un Dieu, ce serait, je crois, vous faire affront; je parle à de bons chrétiens et non à des athées, c'est-à-dire à des personnes qui ne croient à rien, et qui nient tout. Si par malheur il s'en trouvait quelqu'un parmi vous (ce que je ne crois pas,) et dont la bouche fût assez impie pour vomir de tels blasphêmes, ne serait-ce que dans un moment de désespoir, aussitôt, il entendrait les cris de sa conscience lui donner le démenti. Oui, M. F., soyons bien convaincus que s'il y a des impies assez malheureux pour le dire, ils ne le croient pas : je vous le ferai voir dans la suite.

I. La religion dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, est très-ancienne. C'est Dieu lui-même qui nous l'a apportée du ciel pour la donner à Adam notre premier père, lorsque, le plaçant dans le paradis terrestre, il lui promit des biens infinis s'il était fidèle à ses commandements, et le menaça, s'il venait à les transgresser, d'une punition rigoureuse pour lui et tous ses descendants. Adam pécha, le Seigneur le condamna lui et sa race, à toutes sortes de maux. Adam se repentit et

fit pénitence, Dieu le pardonna, et lui rendit son amitié ainsi qu'à toute sa postérité. Puis, cette sainte religion nous a été transmise de génération en génération, par les patriarches et les prophètes, jusqu'à la venue du Messie; depuis le Sauveur, par les apôtres et leurs successeurs; et ainsi continuera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Jésus-Christ nous a dit qu'elle durerait autant que le monde durera, malgré la fureur de l'enfer, des idolâtres et des mauvais chrétiens, qui sont ses plus cruels ennemis; Jésus-Christ nous a promis qu'elle se conserverait parmi nous sans être interrompue jusqu'à la consommation des siècles. Elle (1) est une, sainte, catholique, apostolique et romaine ; elle a toujours (cru) ce qu'elle croira jusqu'à la fin du monde, elle a toujours commandé et défendu ce qu'elle commandera et défendra; elle n'ajoutera ni ne changera rien de ce qu'elle a déjà établi : qualités qui ne se trouvent que dans la seule religion catholique, bâtie sur Jésus-Christ même, et, comme lui, à jamais invariable.

Mais une preuve qui n'est pas moins forte et moins convaincante, à l'appui de cette vérité, c'est l'hommage qu'ont rendu à la religion catholique, presque tous ses plus cruels persécuteurs, en désapprouvant publiquement, à l'heure de la mort, toutes les horreurs et les blasphêmes qu'ils avaient vomis contre elle pendant leur vie. Si cela était nécessaire, je vous en citerai un nombre infini. Mais non, laissons les d'Alembert, les Diderot, les Jean-Jacques Rousseau, et tant d'autres qui ont vécu si près de nous : contentons-nous d'un seul trait, qui suffira pour vous convaincre parfaitement. C'est la fin tragique de cet impie du dernier siècle, je veux dire

(1) Voir note N à la fin du volume.

Voltaire, que peut-être vous n'avez que trop connu, par les écrits infâmes et infernaux qu'il a répandus pendant plus de trente ans. Dans ses écrits, toute son occupation fut d'étaler tout ce que la fureur put lui suggérer, pour noircir et détruire la religion. Il ne craint pas de dire dans la préface d'un de ses ouvrages, que la jeune personne qui lirait son livre, n'aurait pas encore achevé, que son cœur serait perverti. Quand il écrivait à ses amis, c'est-à-dire à des impies, il ne manquait presque jamais d'y mettre ces mots horribles : « Écrasons l'infâme! » il parlait de notre sainte religion! voulant dire par ces mots : Faisons tout ce que nous pourrons pour détruire une religion qui nous fait une guerre cruelle et continuelle? Si vous l'aviez entendu, vous auriez peut-être dit en vous-mêmes : « Voilà un homme qui sait lire, écrire, qui est savant, riche et noble; pourrait-il donc se perdre? » Ah! mes amis, suivez-moi un instant auprès de cet homme.

Il est malade, nous allons lui parler; demandez-lui si maintenant, il n'a point de crainte; s'il croit que quand il sera mort tout sera fini, comme il l'a si souvent répété pendant sa vie: demandez-lui si sa conscience est bien en paix; s'il pense qu'après ce monde, il y en a un autre où nous serons punis ou récompensés selon le bien ou le mal que nous aurons fait. Demandez-lui s'il serait plus content maintenant d'avoir aimé, respecté et observé tout ce que la religion catholique nous commande, au lieu de l'avoir méprisée et avilie autant qu'il a pu. Mon Dieu! que de regrets!... que de désespoirs dévorent sa pauvre âme à ce dernier moment! Restez un instant auprès de son lit, avant qu'il ne vomisse son âme dans les enfers. Écoutez ce que sa bouche, guidée par sa conscience, va vous dire. Ses amis sont réunis auprès de lui. Ces impies

ont prêté serment que si l'un d'eux tombe malade, on n'appellera auprès de lui aucun prêtre. Or, entendez-vous ce misérable : « Mon Dieu! mourir abandonné!... Ah! mes amis, n'ayez pas égard à ce que j'ai dit!... De grâce, faites venir au plus tôt un ministre du Seigneur. Oh! je me repens de tout ce que j'ai dit et fait contre Dieu et la religion! Mon Dieu, mon Dieu, n'aurez-vous pas encore pitié de moi? Ah! de grâce, faites-moi venir un prêtre! » Le bon Dieu voulut que Monsieur l'abbé Gauthier pût pénétrer jusqu'au près du malade, non pour le salut de cette âme, mais seulement pour qu'il pût affirmer d'une manière plus authentique que le malheureux se repentait de tout ce qu'il avait (fait) dans ses jours de frénésie et de fureur. Voltaire fait donc une rétractation par écrit; on la porte à l'archevêque de Paris. Mais Dieu ne permit pas qu'un tel impie, après avoir passé sa vie à vomir contre la religion tout ce que la corruption de son cœur avait pu engendrer; il ne permit pas, dis-je, qu'il pût en profiter. Ses amis l'emportèrent dans une maison de campagne...

Voyez-vous, M. F., comme cet athée a bientôt trouvé un Dieu et une religion? Il invoque Dieu et il demande un prêtre : il vous prouve ainsi l'existence de Dieu et la nécessité de la religion. Écoutez-le encore un instant, et il va vous enseigner qu'il y a, pour le pécheur, un jugement à subir et un enfer à craindre. Etroitement gardé par ses amis ou plutôt par ses bourreaux, perdant tout espoir de revoir jamais l'abbé Gauthier, il s'écrie : « Hélas! je suis donc abandonné? il faut que j'aille me présenter devant mon Juge? il me faudra donc aller en enfer?... O belle religion, que j'ai tant persécutée pendant ma vie, toi qui fais le bonheur (de celui) qui suit le chemin que tu lui traces!... Adieu, beau ciel, je ne te verrai

jamais!... » Il se livre au désespoir, et meurt en réprouvé.

Eh bien! M. F., que pensez-vous de cela? Avez-vous bien (fait) attention comment cet impie vous a prouvé l'existence de Dieu, la vérité de notre sainte religion, et la certitude d'un jugement que nous devons tous subir à l'heure de notre mort? Avez-vous vu comment il vous a prouvé la vérité d'un enfer pour les pécheurs, et la certitude d'un ciel pour les gens de bien? Croirez-vous maintenant ce que vous disent les athées quand vous les entendez vomir leurs impiétés? Savez-vous ce qu'il faut leur répondre? — Non, me direz-vous peut-être. La voici : « Va, pauvre aveugle, tu feras bien comme les autres; quand la mort te serrera d'un peu près, tu changeras bien de langage et de sentiment. » Savez-vous, M. F., pourquoi ces malheureux débitent toutes ces impiétés? ce n'est pas qu'ils les croient; vous venez de voir qu'à la mort ils les désavouent publiquement; mais c'est qu'ils voudraient que cela fût, car s'il y a un Dieu et une religion sainte, assurément il faut que le péché soit puni : voilà ce qui les jette au dernier des désespoirs. Voulez-vous savoir, M. F., ce que je pense? C'est que malgré tout ce que pourront dire les libertins, je suis sûr que si j'observe tout ce que la religion me commande, j'aurai le bonheur d'aller un jour dans le ciel, pour être heureux à jamais; voilà toute ma croyance. « Il n'y a point de Dieu!..... » un tel blasphême peut-il bien sortir de la bouche d'un chrétien!.. Dites-moi, malheureux impies, s'il y en a qui m'écoutent, (ce que je ne crois pas,) dites-moi, qui vous a donc créés? — Ce sont nos pères et nos mères. — Ce sont vos pères et mères? Eh bien! qui donc a créé vos pères et mères? — Ce sont leurs pères et mères. — Qui a donc créé Adam? il n'avait ni père ni

mère; est-il venu au monde par hasard? Qui donc a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent? Personne? — Sans doute?... Il a été un temps que cela n'était pas; — Baissez les yeux, vieux impies, et allez vous cacher dans le fond des forêts, où jamais les rayons du soleil n'ont pu pénétrer. Ces *monstres*-là voudraient se faire passer pour savants; tandis qu'ils affichent publiquement qu'ils ont la cervelle renversée, et qu'ils sont pétris de l'ignorance la plus crasse que le péché puisse engendrer!... O mon Dieu! peut-on bien tenir un tel langage?...

II. Venons, M. F., à une autre preuve plus forte et plus satisfaisante, qui nous montrera, qui nous prouvera on ne peut mieux, la sainteté, la divinité de notre religion. Ce sont les travaux et les souffrances qu'ont endurés ceux dont le bon Dieu s'est servi pour l'établir. Vous conviendrez avec moi qu'il n'y a pas un homme sur la terre, qui eût voulu donner sa vie pour soutenir une chose fausse. Cela est très-certain, me direz-vous. Eh bien! je vais vous donner un petit aperçu de ce qu'ont enduré ceux qui ont fondé ou maintenu notre religion. Je n'ai pas besoin de vous prouver que J.-C. est venu sur la terre, qu'il a souffert et est mort pour nous. Si je parlais à des idolâtres, je commencerais à leur faire comprendre tout ce que les prophètes ont prédit touchant le Messie, et ils verraient qu'il n'y a pas une lettre qui n'ait eu son accomplissement; mais, parlant à des chrétiens, ce serait temps perdu. Je vais seulement vous mettre devant les yeux, la force, le courage que cette sainte religion donne à ceux qui la professent de tout leur cœur, afin de réveiller un peu en vous cette foi presque éteinte.

Je dis donc que rien ne prouve mieux la divinité de

notre sainte religion, que cette foule de martyrs livrant leur corps à la fureur des tyrans; se présentant et montant sur les échafauds avec plus de joie et de plaisir que des rois sur leur trône. Nous en voyons aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Nous lisons dans l'Ecriture sainte que les Juifs revenus de la captivité de Babylone, passèrent leurs jours dans la paix et la tranquillité, jusqu'à ce que l'impie Anthiochus montât sur le trône. Ce prince cruel et barbare leur fit éprouver tout ce que sa rage put lui inspirer; le dessein de ce prince cruel était, d'anéantir s'il le pouvait, le culte du vrai Dieu. Il ordonna de profaner tous les jours consacrés au Seigneur, d'élever des autels d'idoles, même dans le saint temple, et de faire brûler toutes les Saintes Écritures. Cette triste nouvelle répandit la frayeur dans tout le royaume. Presque tous prirent la fuite à l'instant même. Les villes furent abandonnées de leurs habitants, le temple fut désert, les fêtes se changèrent en tristesse et en deuil; cependant, malgré toutes ces menaces, plusieurs prirent la résolution de tout souffrir plutôt que de violer la loi du Seigneur, et de ce nombre fut un bon vieillard nommé Eléazar (1).

Il fallait, M. F., que ce vieillard fût bien sûr de l'existence d'un Dieu, de la vérité d'une religion sainte, et d'une autre vie où les justes seront récompensés pour toujours et les pécheurs punis pour jamais, pour endurer des tourments si longs et si rigoureux? Quel est l'impie, qui voudrait mourir pour soutenir ses impiétés? Pas un, M. F., non, pas un. Rien ne nous prouve mieux la vérité de notre religion, que le courage et la constance des

(1) Trait raconté dans les mêmes termes au Sermon sur le Martyre des Machabées, p. 44.

martyrs de l'un et de l'autre sexe, dans les tourments qu'ils ont endurés pour ne pas déplaire à Dieu. Un impie, tant qu'il n'a rien à craindre, débitera bien ses impiétés; mais, dès que le moindre danger approche, aussitôt il désavoue ce qu'il a dit. Jamais un chrétien (je ne veux pas dire un chrétien lâche, qu'un malheureux respect humain fera transgresser les lois de Dieu et de l'Église autant de fois que l'occasion se présentera, qui, crainte d'être méprisé et raillé, ou dans l'espérance d'avoir quelque service d'un voisin, se prêtera à tout ce qu'il voudra, malgré ses remords de conscience; ce n'est pas un bon chrétien, mais seulement un fantôme de chrétien, que la colère de Dieu punira par les flammes); je veux dire un bon chrétien qui aime Dieu et son âme plus que lui-même, celui-là ne désavouera jamais ce qu'il a dit; au contraire, vous le verrez monter sur l'échafaud avec un courage et une joie incroyable. Non, jamais il ne se repentira d'avoir observé ce que sa sainte religion lui a commandé. Allons, M. F., d'échafaud en échafaud, et nous nous convaincrons de plus en plus de la vérité de la religion dont nous faisons si peu de cas, ou, pour mieux dire, que nous semblons abandonner et mépriser.

Après que le même empereur eut fait mourir le saint vieillard Éléazar, on vint lui annoncer qu'une femme et ses enfants méprisaient publiquement (ses ordres) et portaient un grand nombre d'autres à faire de même. Antiochus ordonna d'amener devant son tribunal cette mère avec tous ses enfants (1)..... Ils étaient donc bien persuadés ces martyrs, de l'existence d'un Dieu qui les voyait, qui les punirait ou les récompenserait selon qu'ils auraient bien ou mal fait? Ils étaient donc bien sûrs que

(1) Trait déjà cité, p. 46.

leur religion était sainte et divine? C'est cependant la même que nous professons. O belle religion des chrétiens, que ceux qui te connaissent sont heureux!... Que de grands biens tu nous prépares pour l'autre vie!...

Si nous passons de l'Ancien Testament au nouveau, les persécutions, les bourreaux et les martyrs ne sont pas moins nombreux. Parcourez le monde, M. F., depuis la venue du Sauveur; partout vous trouverez des supplices préparés et des chrétiens pour les subir avec joie, donnant leur vie afin de soutenir la religion qu'ils professent. Oui, toutes ces potences, tous ces instruments de tortures sont autant de monuments qui nous affirment la sainteté de notre religion. Voyez ce que le cruel Néron fit endurer aux premiers chrétiens : tantôt il les faisait coudre dans des peaux de bêtes, on les portait ainsi dans les bois pour les faire servir d'appât aux loups; tantôt il les faisait revêtir d'une robe trempée dans la poix, les pendait aux arbres le long des grandes routes, et y faisait mettre le feu pour éclairer les passants. Il porta la cruauté si loin, qu'il planta dans son jardin des arbres où il attacha à chacun un chrétien, couvert également de poix et y faisait mettre le feu, afin d'avoir le barbare plaisir de marcher pendant la nuit à la lueur de ces flambeaux. Si vous allez plus loin, vous voyez un saint Ignace dévoré par les bêtes, un saint Barthélemy écorché tout vif, un saint Pierre et un saint André cloués sur une croix, un saint Vincent étendu sur le chevalet où on lui arrache les entrailles avec des crochets de fer. Pourquoi tant de tourments, M. F.? sinon pour soutenir la vérité de la religion qu'ils avaient le bonheur de professer. O mon Dieu! peut-on bien entendre sans frémir, les impiétés que l'on vomit avec tant de fureur contre une religion si sainte et si consolante? « O belle religion, s'écrie saint Augus-

tin, que tu rends heureux celui qui a eu le bonheur de suivre le chemin que tu lui traces! »

Voyez aussi, M. F., la différence qu'il y a entre un peuple qui connaît, qui pratique ce qu'elle commande, et un autre qui ne vit pas selon ses règles. Voyez une mère qui a cette religion bien gravée dans son cœur : voyez le soin qu'elle prend de ses enfants ; ils sont encore dans son sein, qu'elle les a déjà mille fois donnés au bon Dieu; voyez son empressement à leur faire recevoir le saint baptême. Voyez son attention, dès qu'ils commencent à parler, comme elle est attentive à leur apprendre à prier le bon Dieu, à leur parler de la grandeur de leur destinée, de ce que leur Dieu a souffert pour eux, de la grandeur de la récompense réservée à celui qui évite le péché et fait le bien; elle ne cesse de leur souhaiter toutes sortes de bénédictions. Cet enfant fera un jour la consolation et le bonheur de ses parents, par sa soumission, son amour et son obéissance. Un bon chrétien n'est point jaloux des bénédictions que le bon Dieu (répand) sur son voisin et sur ses biens; au contraire, ils s'unissent tous ensemble pour bénir le bon Dieu de ses dons. Si nous avions le bonheur de bien observer ce que notre sainte religion nous commande, nous commencerions vraiment notre paradis en ce monde. Voyez dans une autre contrée, un royaume, une paroisse ou même une famille qui ne veut pas suivre les règles que nous prescrit notre sainte religion, combien ils sont malheureux! Une mère aura déjà mille fois maudit son enfant, avant de lui avoir donné le jour; voyez ces haines entre voisins, entre parents; écoutez ces médisances, ces calomnies; combien d'enfants vont jusqu'à souhaiter la mort de leur père, de leur mère, pour avoir le peu de bien qu'ils possèdent! Oh! quel malheur pour un chrétien de ne pas

connaître (sa religion) ou de ne pas la pratiquer, c'est un véritable enfer en ce monde!

Je vous avoue, M. F., que je me suis grandement trompé en vous faisant cette instruction ; je vous ai (prouvé) qu'il y a un Dieu. Quel est celui de tous ceux qui m'écoutent qui en doutait? — Personne, me direz-vous. — Vous avez raison ; je vous ai prouvé que nous verrions à l'heure de notre mort qu'il y a un ciel pour ceux qui auront combattu leurs penchants et le démon, et un enfer pour ceux qui auront suivi la route de leurs passions ; personne ne doute de cela, s'il s'en trouvait quelqu'un pour avoir quelque doute là dessus, ce ne pourrait être qu'un impudique ou un ivrogne, et personne ne croit ce que disent ces sortes de monstres ; on les fuit, on les méprise!...

Oui, je me suis trompé en vous faisant cette instruction ; il fallait plutôt vous mettre sous les yeux ce que votre religion exige de vous et ce que vous faites, et vous auriez vu que votre vie est entièrement opposée à votre croyance. Touchons ceci d'un peu plus près, et vous verrez que vous vous comportez comme si vous ne croyiez à rien. Vous savez très-bien que votre religion vous dit que le premier mouvement de votre cœur doit être de penser à Dieu, et votre premier ouvrage, de faire votre prière ; cependant ce n'est pas ce que vous faites. Votre religion vous dit de ne pas jurer le nom de Dieu, vous défend les blasphêmes, vous ne vous en abstenez pas pour cela; elle vous défend de travailler le saint jour du Dimanche, en vous commandant de le passer dans la prière et les bonnes œuvres. Vous faites-vous le moindre scrupule de travailler ou de passer ce saint jour à la danse, au jeu, à faire des ventes ou des achats? En faites-vous moins que si votre religion était fausse? Elle vous dit que

si vous avez honte de paraître chrétien, vous serez rejetés de la face du bon Dieu pendant toute l'éternité. Eh bien! dites-moi : n'est-ce pas qu'une simple compagnie vous fait rougir, au point que vous n'osez dire ni votre *benedicite* ni vos grâces devant *le monde*. Votre religion vous défend de manger de la viande certains jours de la semaine, et vous dit que, si vous le faites, vous vous rendez coupables d'un péché qui vous perd pour une éternité. Ne faites-vous pas le contraire autant de fois que vous en trouvez l'occasion? Elle vous dit de ne pas laisser occuper votre esprit de pensées de haine, de vengeance, d'impureté, etc...; n'y prenez-vous pas plaisir presque autant de fois que le démon vous les présente? Elle vous dit de ne pas faire tort à votre prochain, soit dans ses biens, soit dans sa réputation; le faites-vous? N'êtes-vous pas toujours à le tromper dans vos ventes, vos achats, à médire de lui et souvent même à le calomnier avec un certain plaisir malin? Elle vous dit que tant que vous restez dans le péché, vous tenez Jésus-Christ cloué sur la croix de votre cœur, et que votre pauvre âme est toujours prête à tomber en enfer; cependant vous ne faites pas difficulté de rester des années et même des dix et vingt ans sans même vous confesser...

Vous voyez donc bien que vous ne croyez pas tout ce que votre religion vous enseigne. D'après les enseignements de cette religion, vos enfants sont un dépôt que le bon Dieu vous a confié, et dont il doit un jour vous demander un compte bien rigoureux; s'ils sont damnés et que ce soit de votre faute, vous êtes sûrs de l'être aussi. Vous comportez-vous comme si cela était? Ils ne font ni pâques, ni confessions, et pour ne pas vouloir les aider à se sauver ou, pour mieux dire, pour les aider à se damner, vous consentez à faire comme eux. Vous

voyez donc clairement que vous vous comportez comme si vous étiez convaincus que tout ce que la religion vous enseigne n'est que farce et mensonge. Oh! me direz-vous, cela n'est pas tout à fait vrai. — Mon ami, examinez bien la chose de près. Que feriez-vous donc de moins si vous croyiez tout le contraire de ce que la religion vous enseigne?

De tout cela, M. F., il faut conclure que, si nous sommes sûrs de la vérité de ce que la religion nous enseigne, s'il est vrai que tous ceux qui ont voulu aller au ciel ont fait ce qu'elle leur a commandé, nous devons, nous aussi, faire de même. O mon Dieu! quel malheur que l'aveuglement au sujet du salut de notre pauvre âme! Être certains et très-certains qu'en vivant comme nous vivons, nous n'aurons jamais le ciel, et, malgré cela, continuer à faire toujours de même!... Revenons, M. F., de nos égarements; il en est encore temps : le bon Dieu nous offre sa miséricorde, son amitié et les grâces nécessaires pour quitter le péché et revenir à lui. Évitons les regrets de ces pauvres malheureux dont nous avons parlé en commençant; et puisque, la religion seule fait notre bonheur sur la terre, attachons-nous fortement à elle, et faisons tout ce qu'elle nous commande : ainsi nous serons heureux non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

SUR LA CONFIRMATION.

Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement.

Deus dedit pignus spiritus in cordibus nostris.

Dieu nous a fait part de son esprit divin qui nous sera le gage de la vie éternelle.

(II. *Cor.*, 1, 22.)

De quels sentiments de joie et d'amour ne devez-vous pas être pénétrés, M. F., à la nouvelle d'un tel bonheur!... Oh! qui de nous ne sentira pas son cœur saisi d'amour et de reconnaissance, ayant l'espérance que, dans peu de jours, l'Esprit-Saint aura choisi sa demeure dans son âme? O mon Dieu! il me semble que j'aperçois déjà notre âme (éprouver) le ravissement d'Élisabeth, lorsque la Mère de Dieu vint la visiter, et qu'elle fut remplie si abondamment de cet Esprit de lumière et de ce foyer d'amour. Oh! non, vous n'avez jamais connu la grandeur de ce sacrement, et les biens qu'il nous procure si nous le recevons saintement. Écoutez Jésus-Christ nous dire comme à ses apôtres

avant de monter au ciel : « Encore un peu de temps, et vous recevrez l'Esprit-Saint, préparez-vous par la prière et la retraite, et vous verrez l'accomplissement de ma promesse. » Plusieurs d'entre vous, M. F., l'ont reçu, ce sacrement; mais, ô mon Dieu! comment l'ont-ils reçu?... Les uns sans en connaître la grandeur, les autres, sans être bien prêts, ou peut-être même, en état de péché! Mon Dieu, mon Dieu, dans quel état sont-ils à vos yeux?... Cela fait trembler.

Hélas! parmi ceux-là même qui l'ont reçu dignement, combien de fois, et depuis combien d'années n'ont-ils pas chassé le Saint-Esprit de leur cœur? O perte! O malheur incompréhensible!... Et quel remède pour cela? point d'autres, M. F., que les larmes et la pénitence. Pauvre âme, depuis que cet Esprit de lumière vous a quittée, de quelles ténèbres n'êtes-vous pas enveloppée?... Heureux celui qui ne l'a pas encore reçu! Pourquoi cela? C'est qu'il peut encore s'y préparer, et recevoir toutes les lumières qu'il produit dans les âmes pures. Dites-moi, vous qui avez eu le bonheur de le recevoir, avez-vous bien compris toutes les obligations qu'il vous imposait? Hélas! non, dites-vous en vous-mêmes. Eh bien! écoutez-moi un moment, vous allez le comprendre, et tâchez de réparer le mal que vous avez fait en violant des promesses aussi saintes et aussi sacrées.

Mais pour vous, M. F., qui l'avez reçu avec de mauvaises dispositions, c'est-à-dire le péché dans le cœur; qui avez caché, déguisé ou diminué le nombre (de vos fautes), cherché des détours pour ne pas les faire paraître si énormes, qui les avez confessées sans contrition, sans douleur et sans désir de vous corriger, ne faisant aucun effort pour rompre vos mauvaises habitudes; pour vous, (dis-je) quel langage vous tiendrai-je, qui soit digne de

vous, qui puisse vous faire comprendre votre malheur? O mon frère, après un tel attentat, peux-tu encore vivre? O mon Dieu, des chrétiens seraient-ils coupables d'un meurtre aussi affreux contre votre personne adorable?... Ah! mon ami, pleure amèrement. Si tu es insensible à un tel crime, donne-moi ton cœur et tes yeux, afin que les joignant aux miens, nuit et jour (je verse) des torrents de larmes, et que je pleure de ce que tu ne pleures pas!... Mon ami, qu'as-tu fait? Que vas-tu devenir?... O mon Dieu! puisque les trésors de votre miséricorde nous sont encore ouverts, (touchez) le cœur de ce pauvre malheureux qui vous a outragé, afin qu'il pleure, et que vous lui rendiez ce qu'il a perdu. Enflammez de votre Esprit divin, tous ces jeunes cœurs qui vont vous servir de demeure. Venez, Esprit de lumière et d'amour, venez à mon secours; afin que je leur fasse comprendre la grandeur de leur bonheur, et les obligations qu'ils vont contracter.

I. Si les dispositions doivent être proportionnées à la grandeur du don que Dieu nous fait dans le sacrement de Confirmation, je ne vois pas trop ce que je vous pourrai dire; je gagnerais tout autant, je crois, à garder le silence que de vous en parler; car les grâces qui nous sont communiquées dans ce sacrement sont infinies. Mon Dieu! pardonnez notre faiblesse et notre ignorance!... Mais, vous me demandez, M. F., bien qu'il soit impossible d'apporter à ce sacrement autant de pureté et d'amour qu'il en mérite, ce que nous devons faire pour nous en rendre dignes, autant qu'il est en notre pouvoir, ou du moins, pour éviter le malheur de le profaner? — Mon enfant, ayez confiance, si vous êtes dans les dispositions de faire vos efforts pour vous en rendre digne, Dieu aura

compassion de la faiblesse de votre âme, il entendra vos soupirs, et l'Esprit-Saint ne manquera pas de venir en vous, pour y établir sa demeure.

Voici 1° les dispositions absolument nécessaires pour bien recevoir cet auguste sacrement. Il faut être suffisamment instruit sur tout ce qu'il importe de savoir pour être sauvé; il faut connaître les principaux mystères de notre sainte religion, les premiers principes du catéchisme, la fin pour laquelle Dieu nous a mis sur la terre, la récompense qu'il assure à ceux qui pratiquent la vertu, et la punition de celui qui vit dans le péché. Il faut savoir laquelle des trois personnes de la sainte Trinité s'est incarnée dans le sein de la très sainte Vierge Marie, et qui a formé son corps dans le sein de cette Mère; pourquoi Dieu le fils est venu sur la terre, quelle a été son occupation, ce qu'il a souffert; quelle a été la cause de ses peines, et pourquoi il a institué les sacrements; quels sont les effets de chaque sacrement en particulier, et les dispositions qu'il faut apporter pour les recevoir. Il faut savoir que le sacrement de Baptême est celui qui efface en nous le péché originel, c'est-à-dire le péché que nous avons contracté par la faute d'Adam, et que sans ce sacrement, nous ne pourrions jamais voir Dieu dans le ciel, ni (recevoir) d'autres sacrements. Il faut savoir que le sacrement de Confirmation est un sacrement par lequel l'Esprit-Saint nous est communiqué d'une (manière) plus abondante que dans tous les autres; que le sacrement de Pénitence est institué pour remettre et effacer les péchés que nous avons eu le malheur de commettre après l'âge de raison, c'est-à-dire, quand nous pouvons connaître que nous offensons le bon Dieu, et que nous n'obtenons les effets, qu'autant que nous *sommes fâchés* d'avoir offensé le bon Dieu, et dans une résolution sincère de tout

souffrir, la mort même, plutôt que de retomber dans le péché.

Nous ne devons pas ignorer que pour recevoir l'Eucharistie, (il faut avoir) le bonheur d'être en état de grâce, conservée ou réparée par une bonne confession. Il faut être instruit sur ce que l'on reçoit dans la sainte communion, c'est-à-dire Jésus-Christ, la seconde personne de la très-sainte Trinité, qui a été conçue par l'opération du Saint-Esprit; Fils de Marie, qui l'a mis au monde sans cesser d'être vierge. Sachons aussi que l'Extrême-Onction a été (instituée) pour nous procurer du soulagement et des grâces extraordinaires, lorsque nous approchons de la mort, moment où le démon tâche de nous tenter plus fortement, afin de nous perdre. Le sacrement de l'Ordre ne regarde que les prêtres : il leur communique le pouvoir de remettre les péchés, de faire descendre Jésus-Christ du ciel sur les autels, et le pouvoir d'administrer les autres sacrements. Enfin, nous devons savoir que le sacrement de Mariage est institué pour sanctifier l'union légitime de l'homme et de la femme, pour leur donner la force de supporter les peines que Dieu attache à cet état. Le chrétien qui va recevoir la Confirmation doit savoir le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, les trois actes de Foi, d'Espérance et de Charité. Si votre enfant ne sait pas cela, ou instruisez-le, ou qu'il ne se présente pas à la Confirmation; car le défaut d'instruction lui ferait profaner ce sacrement, ce qui serait un malheur infini, puisqu'il ne peut se recevoir qu'une fois.

2° La Confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces, et nous rend parfaits chrétiens. Ce sacrement nous donne un esprit de lumière, de force et de courage, qui nous fait

repousser vivement les tentations et fouler aux pieds le respect humain. Un chrétien qui l'a dignement reçu, est toujours prêt à donner sa vie pour soutenir les intérêts de Dieu et (opérer) le salut de son âme; il craint le péché, voilà toute sa crainte, quant au reste, il le foule sous ses pieds. Mais si nous voulons que ce sacrement produise en nous ces heureux effets, il faut le recevoir en état de grâce, et pour cela, s'être confessé, avoir reçu l'absolution de ses péchés, tels qu'on les connaît, sans jamais user de détours, ni (omettre quelque péché), sous prétexte que c'est peu de chose, et qu'il ne vaut pas la peine de le dire. Il faut, en confession, parler de vos doutes, parce que souvent il se trouve de gros péchés, que votre ignorance vous empêche de reconnaître. Prenez bien garde, si vous aviez le malheur de cacher ou de diminuer quelque péché, vous commettriez trois sacriléges des plus horribles. O mon Dieu! mon Dieu! peut-on bien y penser et ne pas mourir d'horreur?...

Si vous voulez que vos confessions soient bonnes, il faut que vous vous confessiez comme si, après votre confession, vous deviez paraître devant le tribunal de Dieu, pour rendre compte de votre vie. Si vous avez contracté quelque mauvaise habitude, il ne faut pas demander l'absolution avant de vous en être entièrement corrigé, parce que n'étant pas corrigé, retombant dans le péché, toutes vos confessions ne seraient que des sacrilèges (1). Que devons-nous faire pour détruire nos mauvaises habitudes? Faut-il faire quelques pénitences, quelques prières, quelques mortifications? Non, M. F., cela ne suffit pas. Il faut que nous soyons pénétrés du regret d'avoir offensé Dieu, il faut que nous soyons

(1) Voir note O à la fin du volume.

dans une sincère résolution de tout souffrir plutôt que d'y retomber; il faut railler, mépriser, en un mot, ce que le démon ou les impies pourront nous dire, pour nous entraîner dans le vice. Si vous n'êtes pas dans ces dispositions, n'allez pas plus loin, ou sinon, craignez que les foudres du ciel ne vous *tombent dessus* et ne vous jettent en enfer. O mon Dieu! combien vont recevoir ce sacrement et ne changeront rien à leur manière de vivre! Peut-on bien penser à cela?... Et ce sont des chrétiens?...

Saint Cyprien nous dit : « Mes enfants, si vous recevez dignement l'Esprit-Saint, vous recevrez toutes sortes de biens, c'est-à-dire la Sagesse, l'Intelligence, la Science, le Conseil, la Force, la Piété et la Crainte de Dieu. » Toutes ces grâces, M. F., consistent surtout dans une vive lumière qui éclaire nos âmes, et en un feu divin qui embrase nos cœurs. Voyez comme vous avez besoin que cet Esprit-Saint vienne en vous; voyez combien votre esprit est borné et aveugle quand il s'agit du salut, combien votre cœur est faible, froid et glacé pour la vertu. Saint Grégoire de Tours nous dit que celui qui a reçu l'Esprit-Saint, est plus fort que tous les démons ensemble. Et voici la preuve que nous donne ce grand saint.

« Julien l'apostat, (on l'appelait apostat parce qu'il avait été chrétien et qu'il avait renoncé à sa foi;) pour montrer plus ouvertement son impiété, ordonna d'offrir publiquement un sacrifice à ses idoles, c'est-à-dire aux démons. Afin de donner plus d'éclat à cette impie cérémonie, il se rendit avec toute sa cour dans le temple destiné à cette action sacrilège. Le moment venu, l'empereur donne le signal pour commencer. Tous les prêtres, tous les sacrificateurs se mettent au devoir. Mais

prodige extraordinaire! ni eux ni leurs instruments si bien préparés ne peuvent rien. Le feu même qui était sur l'autel s'éteint tout à coup. Oh! s'écrient l'empereur et les sacrificateurs, il y a ici quelque personne étrangère qui s'oppose à notre cérémonie. Il y a sans doute dans cette assemblée quelque chrétien? L'empereur ordonna de chercher s'il n'y avait point de chrétiens dans le temple; en effet, il s'y trouva un jeune homme qui venait de recevoir la Confirmation, et qui, bien loin de fuir, se présenta lui-même à l'empereur en disant qu'il était chrétien et disciple de Jésus-Christ, de ce Dieu mort sur la croix pour nous racheter : « Je le reconnais pour mon Dieu, disait-il, et me glorifie de lui appartenir; oui, c'est moi ou plutôt le Dieu que je sers qui a rendu vos idoles muettes et sans force! » L'empereur, qui avait été chrétien et qui savait ce que peut un chrétien muni de l'Esprit-Saint, fut saisi de frayeur. « O empereur, que vous « êtes aveugle! s'écria le jeune homme, vous qui avez « été chrétien, qui savez combien notre Dieu est puis- « sant, et que vos idoles ne sont que des démons qui « vous trompent et vous traînent en enfer! » L'empereur, comme un désespéré, court se cacher, craignant d'être écrasé par les foudres du ciel. Ce jeune homme, plein de joie d'avoir confondu toute l'assemblée par la vertu de l'Esprit-Saint, s'empressa de publier ces merveilles. Beaucoup de païens quittèrent leur religion pour embrasser celle des chrétiens qui est si sainte et si belle!

Voilà, M. F., les heureux effets que le sacrement de Confirmation opère en nous, si nous sommes assez heureux pour le recevoir dignement. Oui, si nous le recevons avec de bonnes dispositions, rien désormais ne sera capable de nous détourner de nos devoirs de chrétiens. Si les méchants vous critiquent de ce que vous

pratiquez votre religion, vous les écouterez, mais vous les mépriserez et foulerez aux pieds leurs railleries; vous les plaindrez en voyant qu'ils se perdent, et vous prierez Dieu pour eux. Si le démon vous tente, vous ferez comme saint Macaire, vous lui *cracherez dessus,* pour lui montrer que vous le méprisez, à l'égal de la boue qui est sous vos pieds. O mon Dieu, que celui qui a reçu l'Esprit-Saint est fort et capable de grandes choses!

II. Ce sacrement a été institué le jour de la Pentecôte, dix jours après l'Ascension de Jésus-Christ au ciel. La sainte Vierge et les apôtres éprouvèrent les premiers les heureux effets de cet Esprit d'amour, lorsqu'il descendit sur eux avec le bruit d'un vent impétueux. Il descendit sur leur tête en forme de langues de feu, tandis qu'intérieurement il éclairait leur esprit, embrasait leur cœur, et revêtait leur âme d'un caractère de zèle et de courage qu'ils ont fait paraître jusqu'à la mort. Oui, M. F., cet Esprit de pureté et d'amour, se communiquera à tous ceux qui le recevront dignement. Quoique invisibles, ses grâces ne seront pas moins abondantes. Par la Confirmation, nous recevons le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la sainte Trinité. Oh! quel bonheur pour une vile créature de recevoir en elle ce Dieu d'amour!... Lorsqu'il fut descendu sur les apôtres, il les changea tellement, qu'on ne pouvait plus les reconnaître; chacun se disait : « Sont-ce bien là les disciples de ce prophète de Nazareth que nos docteurs ont fait mourir et crucifier? Voyez avec quel courage et quelle fermeté ils parlent en public; nous les avons vus il y a peu de jours, abandonner leur Maître et le trahir; aujourd'hui, ils confondent jusqu'à nos docteurs. » O mon Dieu! que vous êtes admirable dans vos opérations!...

Eh bien! M. F., après la Confirmation pourra-t-on en dire de même de vous? Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vus il y a quelque temps? Sera-t-on ravi de votre changement? Vous entendra-t-on chanter les cantiques et les louanges de Dieu, à la place de ces chansons infâmes et déshonnêtes?... Verra-t-on en vous, ma sœur, cette simplicité, cette modestie, cette pudeur qui fait l'ornement de votre sexe, prendre la place de ces parures mondaines et de cet air d'affectation dans vos manières. Sera-t-on obligé de se demander si c'est bien vous que l'on a vue si orgueilleuse et si pleine de vanité? Vous que l'on a vue... O mon Dieu, mon Dieu, qu'allais-je donc dire, en quel bourbier allais-je descendre?...

Vous allez vous faire confirmer, mon frère, c'est très-bien; mais ce n'est pas tout. Il faut qu'après avoir reçu ce sacrement vous ne soyez plus le même. Comme les apôtres, il ne faut plus qu'on vous reconnaisse; il faut que l'assiduité aux saints offices, la délicatesse au sujet du travail du Dimanche et l'exactitude dans la fréquentation des sacrements, prennent la place de votre indifférence pour le service de Dieu, de votre peu de respect dans sa maison, et, enfin, de votre froideur et de votre négligence. Hélas! que de chrétiens vont recevoir ce sacrement, sans qu'il opère en eux cet heureux changement! par conséquent que de chrétiens vont le recevoir indignement! ô mon Dieu, que de chrétiens damnés!

Et vous, M. F., qui avez eu le bonheur de le recevoir autrefois, ce changement s'est-il fait en vous?... Non, M. F., non, je n'en dis pas davantage... La première fois que l'on vous a raillés, n'est-il pas vrai, vous vous êtes découragés, vous avez tout quitté? A la moindre maladie, à la moindre perte, vous vous êtes désespérés, au lieu de

penser que tout vient de Dieu, les maux comme les biens. N'avez-vous pas souhaité la mort, à cause des croix qu'il plaisait à Dieu de vous envoyer?... O mon Dieu, que celui qui n'a pas reçu l'Esprit-Saint dignement, est faible et capable de peu de chose, en comparaison de celui où habite votre Esprit de lumière!

Oui, chaque sacrement produit son effet tout particulier. Le Baptême nous fait chrétiens, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ; il nous donne un droit au royaume céleste, que le péché de nos premiers parents nous avait fermé; il nous délivre du démon dont nous étions les esclaves, et nous fait passer dans la douce et heureuse liberté des enfants de Dieu. Oh! M. F., que ces avantages sont précieux! pourrons-nous assez remercier le bon Dieu d'un tel bonheur? Le sacrement de Pénitence est un sacrement où Dieu montre sa miséricorde d'une manière admirable; car ce n'était pas assez d'être mort pour nous, d'avoir institué le sacrement de Baptême, sans lequel jamais nous n'aurions vu le ciel, il lui fallut encore en établir un second, qui aurait la vertu d'effacer tous nos péchés actuels. O mon Dieu, que vous êtes bon!... Le sacrement de l'Eucharistie est le sacrement de son amour; oh! M. F., un Dieu se donner à nous!... un Dieu soupirer après ce moment!... O bonheur! ô grâce précieuse!...

Le sacrement de l'Extrême-Onction a été institué pour nous fortifier dans les derniers moments de notre vie. Le sacrement de l'Ordre est établi pour communiquer aux prêtres, les lumières et les grâces nécessaires pour nous conduire dans les voies du salut; celui du Mariage est destiné à sanctifier les actions, l'union légitime de l'homme et de la femme. J'appelle union légitime, l'union de ceux qui se marient selon les lois de l'Église et de l'État. Eh bien! M. F., le sacrement de Confirmation est la perfec-

tion de tous les autres; c'est précisément celui-ci qui nous rend parfaits chrétiens, et ceux qui pouvant le recevoir ne le reçoivent pas, se privent de beaucoup de grâces et commettent un gros péché.

Oui, M. F., on peut comparer le chrétien baptisé à un enfant qui vient de naître et qui est sujet à toutes les faiblesses; mais celui qui a été confirmé est semblable à un homme à la fleur de l'âge, plein de courage et de force, qui peut porter les armes, et est en état de se défendre vigoureusement contre ses ennemis. Vous avez fait jusqu'à présent tout ce que fait un enfant. La moindre chose vous a découragés, la moindre tentation vous a fait tomber, la plus petite pénitence vous a effrayés; mais si vous avez reçu véritablement l'Esprit-Saint, rien ne sera capable de vous arrêter : vous foulerez tout aux pieds, vous ne serez contents que dans le combat, et, pour tout dire, vous ferez comme les apôtres après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, vous ne ferez pas plus attention au monde que si vous y étiez seuls.

Voyez, M. F., ce qu'étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit : faibles, timides; à chaque instant, le respect humain l'emportait sur les intérêts de Dieu; ils avaient abandonné leur maître, même après l'avoir vu plusieurs fois après sa résurrection, boire et manger avec eux. Ils se tenaient cachés, par crainte des Juifs, dans le lieu même où ils se préparaient à recevoir le Saint-Esprit; pas un n'osait redire publiquement les merveilles dont il avait été témoin. Mais, ô mon Dieu! quel étonnant changement dès qu'ils ont reçu votre Saint-Esprit! Ils sortent du cénacle, ils courent les rues de Jérusalem, ils publient ouvertement tout ce qu'ils avaient vu et entendu du Sauveur. Le peuple, que la fête de Pâques a réuni de toutes les parties du monde, s'y rend en foule. Saint

Pierre, tout enflammé de l'Esprit divin : « Mes enfants, s'écrie-t-il, écoutez-moi : Ce même Jésus que vous avez fait mourir par les mains de vos bourreaux, Dieu l'a ressuscité. » Est-ce bien là, M. F., cet apôtre qui pâlit et trembla à la seule voix d'une servante, et qui renia si lâchement son divin Maître? Oui, c'est lui-même, mais depuis ce temps, il a reçu l'Esprit-Saint, qui a changé sa faiblesse en force, et sa crainte en un courage invincible; il craignait de passer pour un disciple de Jésus-Christ, et maintenant, il ne soupire qu'après le moment de donner sa vie pour lui. Le mépris, les prisons, les persécutions font ses délices. O Esprit-Saint, que vous donnez de force à ceux qui sont assez heureux pour vous posséder!

Mais, pensez-vous en vous-mêmes, quels sont les dons que le Saint-Esprit nous communique dans le sacrement de Confirmation?... Les voici, M. F., tout ce que je vous demande, c'est de les mettre en pratique. Je vous ai déjà dit qu'il y en avait sept. Le premier don du Saint-Esprit c'est la Sagesse, grâce qui nous détache du monde. Elle nous fait mépriser les plaisirs, qui ne peuvent que nous séduire, nous tromper et nous perdre. Cette vertu nous porte à nous attacher aux biens durables, c'est-à-dire aux biens du ciel; à ne considérer ce monde que comme un lieu d'exil et de misères, où, tant que nous y serons, nous vivrons malheureux, sans atteindre ce bonheur parfait après lequel notre cœur soupire.

Le deuxième don du Saint-Esprit est l'Intelligence : c'est-à-dire une lumière surnaturelle qui nous fait comprendre les beautés de notre sainte religion, les secours et les consolations que nous y trouvons. Elle nous montre par conséquent, l'attachement que nous devons avoir pour elle; elle nous fait faire des efforts pour la connaître afin que notre ignorance ne soit pas cause de

notre perte, et que, ravis de tant de beautés nous méprisions tout le reste.

Le troisième don du Saint-Esprit est le don de Conseil. C'est une prudence chrétienne qui nous fait toujours choisir les moyens les plus sûrs pour aller à Dieu, et l'état le plus parfait pour arriver au ciel.

Le quatrième est celui de la Science, qui nous porte à examiner si toutes nos actions sont faites avec des intentions bien pures, si nous vivons de manière à avoir l'assurance que nous sommes dans la route qui conduit au ciel. Il nous fait connaître aussi les dangers et les occasions qui peuvent nous perdre en nous portant au mal.

Le cinquième don est la Force. C'est un caractère de vigueur et de courage qui nous met au-dessus de tout respect humain; c'est précisément cette vertù qui soutenait les martyrs dans leurs tourments; voyez saint Barthélemy, écorché vif de la tête aux pieds. Eh! M. F., qui lui donna cette force, si ce n'est le Saint-Esprit? Qui donna à saint Vincent ce courage invincible jusqu'à lasser ses bourreaux? C'est encore l'Esprit-Saint. En effet, un chrétien qui a reçu cette vertu, méprise et foule aux pieds tout ce que les impies peuvent lui dire : il ne pense qu'à plaire à Dieu, et rien autre chose.

Le sixième don est celui de la Piété. C'est un saint empressement pour tout ce qui a rapport au culte de Dieu et au salut de nos âmes. Qui a porté tant de saints à rendre les services les plus dégoûtants aux malades? Qui y porte encore aujourd'hui tant de personnes, qui passent leur vie à servir les malheureux? C'est l'Esprit-Saint. C'est lui qui nous porte à écouter avec empressement la parole de Dieu, à prier avec ferveur, et à faire consister notre bonheur dans la fréquentation des sacrements.

Le septième don est la Crainte de Dieu. C'est une délicatesse de conscience, qui nous porte à bien examiner si nos actions sont conformes à la loi que Dieu nous prescrit dans ses commandements. Un chrétien qui possède cette vertu craint horriblement le péché, et tremble continuellement d'y tomber; il fait comme saint Philippe de Néri que l'on trouva un jour sanglotant. On lui demanda ce qui le jetait dans cette espèce de désespoir? « Hélas! dit-il, je ne désespère pas; au contraire, j'espère beaucoup; mais quand je pense que les anges qui étaient dans le ciel, sont tombés, qu'Adam et Ève ont péché dans le paradis terrestre, que Salomon, d'après l'Esprit-Saint, le plus sage des rois de la terre, a souillé ses cheveux blancs par les crimes les plus abominables, la pensée de tout cela, dis-je, me fait craindre sans cesse que ce malheur ne m'arrive. Oh! ajoutait-il, que celui qui connaît la grandeur du péché, doit craindre d'y tomber!... » Mon Dieu que nous avons besoin que cet Esprit-Saint vienne en nous pour changer notre cœur!

Mais à qui, M. F., le Saint-Esprit doit-il se communiquer avec ses sept dons? Je réponds : A tous ceux qui s'y seront préparés par la prière et la retraite; c'est-à-dire, qui auront, autant qu'il leur est possible, détourné leur cœur des objets et des choses du monde; qui auront confessé sincèrement leurs péchés avec la douleur nécessaire; qui auront pris des résolutions véritables de ne plus les commettre et de tout souffrir plutôt que d'y retomber. En effet, le Saint-Esprit fut donné seulement à ceux qui avaient passé quelques jours dans le cénacle, c'est-à-dire dans la retraite. Toutes les fois que Dieu veut accorder quelque grâce extraordinaire, ce n'est qu'après quelques jours de retraite. Voyez Moïse : Dieu ne lui donna sa loi qu'après quarante jours de jeûne et de re-

traite. Voyez le prophète Élie. Le Seigneur lui commande d'aller sur la montagne d'Horeb, parce que c'est là qu'il doit lui apprendre ses volontés; il veut lui faire comprendre que ce n'est pas dans le tracas du monde qu'il distribue ses dons précieux. Lorsque le prophète est sur la montagne, il commence à entendre un vent impétueux qui semblait tout renverser, mais le Seigneur n'est pas dans ce vent. Après cela, il se fait un tremblement de terre terrible : le Seigneur n'y est pas non plus; enfin, il entend souffler un vent doux; alors Élie se couvre la face de son manteau, se met à l'entrée de sa caverne : c'est là qu'est le Seigneur. Dieu voulait montrer ainsi, que lorsqu'il veut venir dans nos cœurs, il faut qu'ils soient dégagés des choses extérieures du monde, c'est-à-dire, que nous ayons quitté nos péchés et nos mauvaises habitudes.

O mon Dieu, ne permettez pas que nous ayons le malheur de recevoir indignement votre Esprit-Saint! changez entièrement nos cœurs et nos âmes!... Seigneur, descendez dans nos cœurs par votre grâce, daignez y habiter par le sacrement de Confirmation!... O Vierge sainte, qui avez préparé les apôtres à cet heureux moment, préparez-nous aussi vous-même, afin que nous puissions recevoir et garder cet Esprit de pureté et d'amour... Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'EXTRÊME-ONCTION.

Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus : universum stratum ejus versasti, in infirmitate ejus.

Le Seigneur portera secours au malade sur son lit de douleur; vous avez, ô Dieu, changé sa couche dans son infirmité.

(*Ps.* XL, 4.)

Qui de nous, M. F., pourra jamais comprendre la grandeur de la miséricorde de Dieu, son empressement à nous fournir tous les moyens nécessaires pour adoucir nos peines et nous assurer le ciel? Sommes-nous malades? Il veut bien, ce tendre et aimable Sauveur, s'abaisser jusqu'à venir nous visiter, nous consoler et nous aider à souffrir, de manière à rendre ces souffrances dignes d'une récompense éternelle. Voulons-nous, M. F., être pénétrés de la grandeur de son amour pour nous? Considérons l'empressement qu'il a de nous accompagner de sa miséricorde, tous les jours et à tous les instants de notre vie.

Dès que nous entrons dans le monde, il nous présente le sacrement de Baptême pour nous ouvrir le ciel que le

péché d'Adam nous avait fermé, et, en nous rendant son amitié, il nous fait participants de tous les mérites de sa passion. Avons-nous le malheur de perdre cette grâce précieuse? il nous offre, pour réparer cette perte, le sacrement de Pénitence, que nous pouvons recevoir autant de fois que nous avons péché. Il va encore plus loin; afin de ranimer en nous la foi, sans laquelle nous ne pouvons plaire à Dieu, il nous donne, dans le sacrement de Confirmation, son Saint-Esprit, qui nous éclaire et nous conduit dans toutes nos actions, de manière à les rendre méritoires pour le ciel. Non content de tous ces dons, il veut encore, pour nous fortifier dans nos combats, nous donner son corps adorable et son sang précieux, afin de nourrir nos âmes, et de nous faire goûter d'avance le bonheur des saints. Voilà donc tout ce qui nous est nécessaire pour conserver ou réparer en nous la grâce de Dieu; mais comme le péché d'Adam nous attire toutes sortes de misères, et surtout le châtiment de subir la mort; nous avons besoin, à nos derniers moments, d'un secours puissant, pour adoucir nos souffrances et les rendre méritoires; pour nous fortifier contre les attaques du démon, qui, voulant nous perdre, redouble ses efforts.

Nous avons besoin, dis-je, d'un secours extraordinaire, pour nous rassurer contre les terreurs de la mort et les frayeurs du jugement, dont la seule pensée a fait trembler les plus grands saints. Que fait donc notre aimable Sauveur? Il établit un sacrement qui nous donne toutes les grâces et les secours nécessaires dans ce terrible moment; un sacrement, qui nous fait considérer nos maladies, non comme une punition, mais comme une grâce bien précieuse, et la mort, non comme un châtiment, mais comme une grande récompense. Les mala-

dies, en effet, sont des moyens très-efficaces pour nous faire satisfaire à la Justice divine, et la mort nous délivre de toutes sortes de misères, en nous donnant la possession de toutes sortes de biens. Mais pour mieux vous le faire comprendre, je crois (devoir) vous montrer, 1° les avantages du sacrement de l'Extrême-Onction; 2° les fautes que nous commettons à l'occasion de ce sacrement; 3° les dispositions que nous devons y apporter.

I. Vous parler du sacrement de l'Extrême-Onction, M. F., c'est vous faire ressouvenir que notre vie ici-bas n'est pas éternelle, et que bientôt nous sortirons de ce monde. Notre vie n'est qu'un petit passage, où nous sommes placés pour combattre le démon, le monde et nos penchants, afin de nous assurer le ciel; c'est vous dire que nos corps, que nous cherchons tant à contenter, que nous craignons tant de faire souffrir, seront détruits par la violence des souffrances, par la puissance de la mort, et que nous irons paraître devant notre juge, pour lui rendre compte de tout le bien et de tout le mal que nous aurons fait pendant notre vie. Après cela, nous irons nous ensevelir dans la maison de notre éternité. Ah! M. F., que cette pensée nous serait salutaire, si nous avions le bonheur de la bien graver dans notre cœur! En effet, comment pourrions-nous commettre le péché? comment pourrions-nous vivre dans le péché, si nous nous disions en nous-même : Un jour viendra que la maladie et la mort détruiront ce corps; un jour viendra qu'il me faudra rendre compte de toutes les actions de ma vie, et, après ce jugement, ma demeure sera ou le ciel ou l'enfer. O mon Dieu, que celui qui ferait de cette pensée son pain quotidien, vivrait saintement!...

Le sacrement de l'Extrême-Onction a été institué par

Notre Seigneur Jésus-Christ, pour le soulagement spirituel et même corporel des pauvres malades. Pour notre âme, elle est sûre d'y trouver toujours la santé, si elle est bien préparée; et, de même, notre corps y trouve aussi la santé, si elle peut être utile à la gloire de Dieu et à notre salut. Saint Jacques nous dit : « Si quelqu'un est malade, faites venir le ministre de l'Église, qui fera sur lui les onctions, et le Seigneur effacera ses péchés et lui rendra la santé du corps. » De sorte que, non-seulement nous recevons la santé de notre âme, c'est-à-dire le pardon de nos péchés, mais encore une grâce de force, pour nous défendre contre le démon, qui redouble ses attaques à ces derniers moments, espérant toujours nous perdre avant notre mort. Bien plus, ce sacrement répand dans nos âmes une douce consolation; il ranime notre confiance en Dieu, il nous le fait considérer, non comme un juge sévère, mais comme un bon Sauveur et un tendre Père, qui vient pour nous consoler, et nous encourager par l'espoir de la récompense qu'il nous prépare dans le ciel.

La maladie est une grâce bien précieuse, elle nous rappelle à Dieu, et nous fait rentrer en nous-même; elle nous détache de la vie; elle nous fait considérer toutes les choses créées, les biens, les plaisirs et les honneurs, comme des choses viles et méprisables, indignes d'y attacher notre cœur. Moment précieux, M. F.! C'est ordinairement dans ce temps-là que nous nous remettons devant les yeux toute notre vie : je veux dire le bien et le mal que nous avons fait. N'est-ce pas dans ce moment, M. F., que nous regrettons de ne pas avoir vécu dans l'amitié de Dieu? N'est-ce pas lorsque nous sommes étendus sur ce lit de douleur, que nous pleurons des péchés, que peut-être sans une longue maladie, nous

n'aurions jamais pleurés. N'est-ce pas dans ce moment que nous prenons les résolutions de changer de vie, si Dieu est assez bon pour nous rendre la santé? N'est-ce pas dans ce temps-là, que nous concevons une aversion infinie pour tout ce qui nous a porté au péché, soit plaisirs ou mauvaises compagnies? N'est-ce pas dans ce moment que nous commençons à penser aux tourments que la justice de Dieu prépare aux pécheurs? N'est-ce pas une maladie qui nous fait nous réconcilier avec notre ennemi? qui nous fait rendre le bien qui n'est pas à nous? N'est-ce pas encore dans ces derniers moments que nous éprouvons combien le bon Dieu est riche en miséricorde? N'est-ce pas là que la pensée du jugement nous fait trembler, à l'aspect de notre destinée éternelle? Oh! M. F., qu'une maladie longue est avantageuse pour un chrétien qui sait en profiter; car elle lui fournit des moyens efficaces et puissants pour revenir (à Dieu), rentrer en lui-même, et satisfaire à la justice divine pour ses péchés! Hélas! que d'âmes sont en enfer, et qui seraient dans le ciel si elles avaient eu de longues maladies! Combien, au jour du jugement, verront que les maladies leur ont *gagné* (1) un grand nombre d'années de purgatoire!

La mort même est un grand bienfait de Dieu et un moyen capable de nous réunir à lui; car, vouloir vivre longtemps, c'est vouloir prolonger ses misères ici-bas. Saint Augustin nous dit : « Celui qui craint la mort, n'aime pas le bon Dieu. » En effet, si nous aimons quelqu'un, nous devons aimer ce qui peut nous y conduire; par conséquent, celui qui aime Dieu ne craint pas la mort. Mais n'allons pas plus loin, occupons-nous

(1) Épargné, évité.

de ce qui regarde directement l'Extrême-Onction, qui est le sacrement des mourants.

Ce sacrement est un signe sensible qui produit en nous des effets invisibles. Ces signes sont les onctions que le prêtre fait sur le malade avec l'huile sainte, bénite par l'évêque, et les prières qui les accompagnent. Si vous ne savez pas pourquoi l'on donne à ce sacrement le nom d'Extrême-Onction, le voici. C'est que ces onctions sont les dernières que l'on fait sur un chrétien. Les premières se font lorsque nous recevons le Baptême; les secondes, lorsque l'évêque nous donne la Confirmation, et les dernières, lorsque nous sommes malades. Nous voyons que Jésus-Christ, en instituant les sacrements, a choisi les signes les plus capables de nous faire connaître les effets que chaque sacrement produit en nous. Dans le sacrement de Baptême, nous recevons l'eau, dont l'usage ordinaire est de laver quelque chose de sale, pour nous montrer que la grâce reçue dans ce sacrement, purifie notre âme de ses péchés. Dans celui de l'Eucharistie, nous recevons Jésus-Christ sous l'espèce du pain et du vin, pour nous faire connaître qu'il nourrit nos âmes, comme le pain et le vin nourrissent nos corps. Dans celui de l'Extrême-Onction, nous recevons l'huile sainte. Or, la propriété de l'huile c'est de guérir les blessures, d'adoucir les plaies, de fortifier les membres; de plus, l'huile d'olives est encore le symbole de la paix. Vous savez que Noé, après le déluge, envoya une colombe pour savoir si les eaux s'étaient retirées; elle lui apporta une branche d'olivier, pour lui signifier que la colère de Dieu était apaisée, et que la paix était rendue à la terre. Voilà précisément, M. F., les effets que produit le sacrement de l'Extrême-Onction dans celui qui le reçoit avec de bonnes dispositions, après s'être bien préparé par le sacrement de Pénitence.

Il est vrai que par le sacrement de Pénitence, tous nos péchés nous sont déjà pardonnés; mais le sacrement de l'Extrême-Onction achève de nous purifier de tous les péchés véniels que nous pouvons avoir commis depuis ce temps-là. Hélas! que de fautes, dont ces pauvres malades se rendent coupables! Tantôt ils murmurent dans leurs souffrances, tantôt ils ne se soumettent pas bien à la volonté de Dieu; une autre fois, ils s'occupent trop d'affaires temporelles; un autre moment, ils seront de mauvaise humeur contre ceux qui en ont soin. Voilà les fautes qu'un pauvre malade commet ordinairement. Elles sont légères, c'est vrai, mais elles ne laisseront pas que de le conduire bien des années en purgatoire. C'est pour cela que les saints Pères appellent ce sacrement : « la perfection du sacrement de Pénitence. » Vous voyez qu'il nous procure une grâce bien précieuse en nous donnant le bonheur d'aller voir Dieu, aussitôt après notre mort. De plus, il nous fortifie contre les tentations du démon, qui en ce moment sont plus fortes et plus fréquentes.

En effet, c'est principalement dans nos maladies que le démon, comme nous dit saint Pierre, *roule* autour de nous pour nous dévorer; soit en nous portant au désespoir, en nous faisant considérer nos péchés comme trop grands pour être pardonnés, ainsi veut-il nous faire perdre toute espérance; soit encore par la présomption, en nous persuadant que nous n'avons rien à craindre, que Dieu ne nous a pas créés pour nous damner; avec cette vaine espérance, nous mourons dans notre péché, et nous sommes perdus. Ce sacrement, au contraire, nous fait tenir un juste milieu : il nous donne une crainte salutaire, qui, en nous faisant nous amender, ne laisse pas que de nous faire espérer en la miséricorde de Dieu,

et nous engage à prendre tous les moyens que le bon Dieu nous a donnés pour assurer notre salut.

Un autre bien que produit en nous ce sacrement, c'est de nous rassurer contre les frayeurs de la mort. Il nous la fait envisager comme un bien, car en nous séparant de la vie, elle nous conduit à notre véritable patrie; nous l'acceptons alors en esprit de pénitence. Si la crainte du jugement à subir nous effraie, ce sacrement nous rassure, en nous faisant penser qu'à la vue du sang adorable de Jésus-Christ dont nous sommes tout couverts, il est impossible que le Père éternel ne veuille pas nous reconnaître pour son ouvrage, pour ses fils, ses enfants et les chrétiens de son royaume. Ce sacrement fortifie encore le malade, il lui fait supporter ses souffrances avec patience et résignation à la volonté de Dieu; bien plus, il adoucit ses douleurs, et elles lui paraissent moins violentes. Nous savons bien, il est vrai, ce qu'est la souffrance; plusieurs d'entre nous ont éprouvé des douleurs bien violentes; mais aucun d'entre nous ne sait ce que l'on souffre pour mourir. Dans ce moment surtout, nous avons besoin que ce sacrement adoucisse nos maux. Écoutez saint Jacques : « Quelqu'un est-il malade? qu'il fasse venir le ministre du Seigneur, et la prière de foi qu'il fera sur lui le soulagera. » En effet, que de malades, après avoir reçu ce sacrement, se sont trouvés mieux!

Ce qui nous rend la mort si effrayante, c'est qu'il nous faut aller rendre compte de notre *pauvre vie*, qui n'a été peut-être qu'une chaîne de péchés. Que de sacriléges! que de profanations du saint jour du Dimanche! Que de fois n'avons-nous pas profané notre esprit, notre cœur et notre corps par l'impureté? Il est vrai que nous avons bien confessé tout cela; mais, mon Dieu! avons-nous ap-

porté assez de préparation? avons-nous eu assez de contrition? O moment terrible pour un chrétien, qui n'a pas pensé sérieusement à son salut! Eh bien! si nous recevons ce sacrement saintement, nous avons une grande certitude que Dieu nous pardonnera. Oui, M. F., lorsque nous voyons venir le prêtre pour nous donner ce grand sacrement, c'est comme si nous voyons un ange venir nous annoncer que le ciel va se réconcilier avec nous, et que Jésus-Christ nous attend dans la grandeur de sa miséricorde. Disons encore quelque chose de plus consolant. Dans ce sacrement, Jésus-Christ descend vraiment dans nos âmes par sa grâce, il vient y faire sa demeure, et nous conduire lui-même en triomphe dans le ciel, ainsi qu'il le fit à ce pénitent, dont saint Siméon Stylite vit l'âme emportée au ciel par le Sauveur lui-même. Que de fois, M. F., nous voyons des malades, que la pensée de la mort effrayait presque jusqu'au désespoir, et qui ont fini par dire, après avoir reçu ce sacrement : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux et si consolant de mourir. »

D'après cela, je conclus que dans ce sacrement, tout est pour nous une consolation, car il nous procure les plus grands biens pour le temps et pour l'éternité. Oui, M. F., cela doit nous engager à demander à Dieu, tous les jours de notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement avant de mourir. Je sais qu'il n'est pas absolument nécessaire pour être sauvé; mais, si nous négligions de le recevoir, nous nous rendrions coupables, nous nous priverions de grandes grâces; nous semblerions, en effet, mépriser les moyens que le bon Dieu nous présente pour nous aider à opérer notre salut. Bien plus, nous nous exposerions grandement à faire une mauvaise mort, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

II. Si vous me demandez dans quel temps il faut avoir recours à ce sacrement? je vous dirai, que c'est lorsque nous avons une maladie qui semble vouloir nous conduire au tombeau. Vous savez que ce sacrement ne peut être reçu qu'une fois dans la même maladie; mais, toutes les fois que nous revenons à la santé et que nous retombons malades, nous pouvons de nouveau le recevoir. Si maintenant vous me demandez à quel âge on peut recevoir ce sacrement? Je vous répondrai : Dès que nous avons l'âge de raison, c'est-à-dire dès que nous pouvons distinguer le bien d'avec le mal; aussi, lorsque vos enfants commencent à distinguer le bien d'avec le mal, il ne faut jamais manquer de les faire confesser, afin qu'ils soient en état de recevoir ce sacrement.

Je vais vous montrer *en gros*, les fautes dont nous pouvons, sur ce point, nous rendre coupables. Nous sommes coupables lorsque nous avons négligé de demander à Dieu, pendant notre vie, la grâce de recevoir ce sacrement à l'heure de notre mort, ou si nous l'avons considéré comme peu de chose. Hélas! M. F., si j'osais, je vous dirais qu'il y a des chrétiens qui, dans toute leur vie, n'ont jamais demandé au bon Dieu cette grâce. Nous sommes encore coupables, si nous ne prions pas pour ceux que l'on va administrer; si nous négligeons d'aller auprès d'eux pouvant le faire; si, étant auprès des malades, nous leur cachons leur état; si nous détournons ceux qui veulent faire venir le prêtre, ou si nous ne l'avons pas appelé quand les malades le réclamaient; si nous négligeons de les instruire sur ce sacrement, de leur apprendre qui l'a institué, les effets qu'il produit en nous, pourquoi on nous le donne, et quelles sont les dispositions que nous devons y apporter; enfin, si nous n'avons pas prié pour ces pauvres malades, pendant

qu'on leur administrait ce sacrement. Nous ne devons pas nous contenter d'y assister, mais il faut, autant que nous le pouvons, solliciter la miséricorde de Dieu pour eux.

Ceux qui les gardent doivent, autant que possible leur laver les pieds et les mains avec de l'eau tiède, par respect pour le sacrement. Si c'est une fille ou une femme, ne jamais les laisser sans leur mettre un mouchoir au cou; ces pauvres malades n'y pensent pas!.. Hélas! que de maîtres sont coupables, en envoyant leurs domestiques à l'hôpital presque morts; ils meurent quelquefois en chemin, ou bien, arrivés à l'hôpital, ils reçoivent ce sacrement sans connaissance, et, par conséquent, sans fruit! Combien d'autres ont de pauvres malades chez eux, et les laissent mourir, sans en avertir le prêtre de la paroisse!... Les pères et mères, les maîtres et maitresses, doivent encore voir s'ils ont négligé d'instruire leurs enfants et leurs domestiques de ce qui regarde ce sacrement, dès qu'ils sont en état de le recevoir; s'ils négligent cela, ils seront cause que leurs enfants et leurs domestiques le profaneront. Mon Dieu, où sont ceux qui remplissent bien leurs devoirs? Hélas! qu'il y en a peu!..

Il faut encore vous examiner si vous n'avez pas pris plaisir à entendre, ou à dire vous-mêmes de ces paroles impies : « *Il peut partir, ses bottes sont engraissées*, ou encore : *Il est.....* » c'est se railler des choses saintes. Il faut encore voir, si vous n'avez pas accompagné le bon Dieu plutôt par curiosité, que pour prier auprès du malade. Quant aux malades, ils ne doivent jamais attendre ces moments pour mettre ordre à leurs affaires temporelles; ils doivent y penser tandis qu'ils sont en santé : afin que, dans la maladie, ils ne s'occupent que du salut de leur âme. Ne manquez jamais de vous retenir des

messes, ne vous fiez pas sur les promesses de vos héritiers, vous savez ce que l'on dit dans le monde, et cela est très-vrai : « Le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. »

Les saints, M. F., regardaient comme un grand péché de laisser mourir une personne sans sacrement. Il y en a qui ont peur d'effrayer les malades, et n'osent pas leur parler de (recevoir les) sacrements; quelle cruelle amitié!.. Il est rapporté dans l'histoire qu'un pauvre père étant à l'article de la mort, personne ne lui parlait de se confesser; une petite fille qui venait du catéchisme lui dit : « Mon père, le médecin dit que vous allez mourir; ma mère pleure dans sa chambre, personne ne vous parle de vous confesser; monsieur le curé nous a dit que c'était un grand péché que de laisser mourir une personne sans sacrements, voulez-vous que je le fasse venir? » — « Ah! mon enfant, lui dit le père, va vite le chercher, je n'y pensais pas; je souffre tant! » Le prêtre vint, et (le malade) se confessa dans de très-bonnes dispositions. Avant de mourir, il fit venir sa fille auprès de son lit, en lui disant : « Ah! mon enfant, que je te remercie! sans toi, j'étais bien damné; je ne pensais pas à me confesser. »

Hélas! que de pauvres malades meurent sans sacrements et se damnent par la faute de ceux qui les entourent, et qui n'ont pas la charité de les faire confesser! Nous devons encore avoir une grande dévotion à sainte Barbe, pour demander au bon Dieu, par sa protection, de recevoir nos derniers sacrements. Il est rapporté dans l'histoire qu'un saint évêque exilé, n'ayant point de moyens de recevoir les sacrements, la sainte Vierge vint avec des anges, etc..... Il faut encore ne jamais manquer, si le prêtre n'y pensait pas, de lui faire appliquer au

malade les indulgences plénières, qui sont la remise de toutes les peines que nous devons souffrir en purgatoire.

III. Mais quelles sont les dispositions que nous devons avoir pour recevoir dignement ce sacrement? J'en trouve trois. La première, c'est d'être en état de grâce, la seconde, c'est la résignation à la volonté de Dieu, la troisième, souffrir la maladie avec patience. Je dis qu'il faut être en état de grâce, c'est-à-dire, s'être confessé; parce que si l'on recevait ce sacrement avec un péché (mortel) sur la conscience, l'on commettrait un horrible sacrilége. O mon Dieu, quel malheur!... Si vous êtes en état de péché et que vous ne puissiez parler, il faut vous exciter à la contrition, et vous confesser par signes, autant que vous pourrez. Hélas! qu'il est difficile de bien se confesser dans ce moment, quand on a négligé de le faire pendant le temps de la santé!... Il ne faut pas cependant se laisser aller au désespoir, quelque misérable que l'on soit; quand même nous aurions commis de grands et nombreux péchés, il faut toujours espérer en la bonté de Dieu. Il faut faire mettre un crucifix devant nos yeux, afin qu'en le regardant, nous voyons la grandeur de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs. Cette image fera naître en nous une grande confiance, en pensant que la miséricorde de Dieu est encore infiniment plus grande que nos péchés, et que, quoique bien pécheurs, nous pouvons espérer notre pardon. Il est vrai qu'il faut bien craindre pour tant de grâces méprisées et tant de péchés commis; mais il faut penser que Dieu a promis que jamais il ne refuserait le pardon à celui qui le lui demande comme il faut.

2° Une autre disposition que doit avoir le malade, c'est de se soumettre entièrement à la volonté de Dieu, et de

ne point *se tourmenter* de sa guérison; il faut qu'il sache que si la santé est nécessaire au salut de son âme, le bon Dieu le guérira. Il est vrai qu'il n'est pas défendu d'avoir recours au médecin ni aux remèdes, puisque Dieu a établi les médecins et créé les remèdes. Nous voyons que Jésus-Christ lui-même a cherché quelques consolations dans ses peines, lorsqu'il alla trouver ses apôtres en leur disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; » et lorsqu'étant sur la croix il dit aussi : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Ce n'est pas qu'il eut besoin de secours, mais seulement pour nous montrer qu'il n'est pas défendu de chercher quelque soulagement dans nos maladies, et quelques consolations dans nos peines. Mais à l'exemple de Jésus-Christ, disons à Dieu : « Mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse toujours, et non la mienne, » soyons toujours contents, de quelque manière qu'on se conduise à notre égard, nous sommes sûrs que le salut de notre âme *s'y trouvera.*

Tout nous engage donc à faire recevoir les derniers sacrements à ceux qui sont dans nos maisons; d'abord il y a une bénédiction particulière qu'y apporte Jésus-Christ en y venant. Ensuite, nous ne pouvons pas rendre un plus grand service, c'est-à-dire, faire une plus belle œuvre de charité, que de fournir à un malade les moyens de s'assurer le ciel. Enfin, nous sommes sûrs que le bon Dieu ne nous refusera pas la même grâce, quand nous serons à l'heure de la mort. Nous ne devons jamais négliger de faire venir un prêtre; il vaut mieux que le prêtre (vienne) vingt fois de trop, que si vous laissiez mourir votre malade sans sacrements. D'ailleurs un prêtre a toujours un grand plaisir à voir un malade, et les malades à leur tour, doivent sentir le bonheur de cette visite. Saint Bernard nous rapporte que saint Malachie, archevêque de

Cologne, avait été appelé par un malade. Quand il fut arrivé, on lui dit que le malade n'était pas en danger, qu'il pouvait attendre au lendemain; et sur cela l'archevêque reprit son chemin. Peu d'instants après, on court après lui, disant que le malade est mort. « Ah! malheureux, s'écrie-t-il, c'est bien par ma faute. » Il se rend près de lui, quoiqu'il fût mort, se prosterne la face contre terre, répand des larmes en abondance, et engage tous ceux qui étaient avec lui à prier aussi. « Non, mon Dieu, je n'aurai point de consolation que vous n'ayez rendu la vie à ce mort! redoublons nos larmes, mes enfants, disait-il à ceux qui étaient avec lui, peut-être que le bon Dieu se laissera toucher. » Après avoir passé toute la nuit à prier, il regarde le mort, il le voit remuer les yeux et les lèvres. « Ah! mes amis, s'écrie-t-il, le bon Dieu lui rend la vie. » Il lui administre alors les sacrements : il ne les avait pas plutôt reçus, qu'il expira.

Il n'y a pas pour nous de spectacle plus salutaire que celui de voir administrer à un malade les derniers sacrements. Lorsqu'étant en santé, nous entendons sonner la cloche du viatique, quittons notre ouvrage pour un instant; allons voir ce que nous serons un jour, et ce que nous pouvons dans ce moment de notre vie. Allons, M. F., entendre ce pauvre malade nous crier : « Ah! mes amis, venez à mon secours, demandez au bon Dieu qu'il veuille bien avoir pitié de moi; venez voir, semble-t-il nous dire, ce que vous serez vous-même un jour. » Si, quand nous voyons administrer un malade, nous faisions bien ces réflexions : Oui, un jour viendra que je serai à la place de ce pauvre malade, quelles seront mes pensées dans ce moment? que penserai-je et que dirai-je de mes plaisirs, de mon attachement à ces biens qui en ont perdu tant d'autres? Que penserai-je de mes ven-

geances, de mes injustices et de mon ivrognerie? Quelle vie, pour aller paraître devant un Dieu qui ne me fera pas grâce d'une minute, et qui voudra savoir comment je l'ai employée! Hélas! dirons-nous dans toute l'amertume de notre âme, ah! moment épouvantable, qui a porté les plus grands saints presque au désespoir. Ah! triste moment pour un chrétien qui a fait le mal!... Quel spectacle plus capable de nous convertir que la présence d'un mourant qui va quitter ce monde pour toujours?... Regardez-le un instant, M. F., voyez ces pauvres yeux mourants et presque éteints, il semble nous dire : « Ah! mon ami, n'attendez pas d'être comme moi pour faire le bien!... si Dieu me rendait la santé, oh! que ma vie serait bien plus chrétienne qu'elle n'a été jusqu'à présent! Si le bon Dieu me retire de ce monde dans cette maladie, que vais-je devenir?... puisque dans ma vie je ne vois que du mal et presque point de bien. Ah! priez Dieu qu'il veuille me pardonner!... »

Lorsque nous voyons entrer le prêtre dans la chambre d'un mourant, (disons-nous) : quel va être le sort de ce malade? Ou le ciel, ou l'enfer! Mon Dieu que ce moment est terrible!... Oui, dans ce moment, le bon Dieu va ou le recevoir dans son sein, ou le vomir pour jamais de sa présence. Oh! quel malheur de n'avoir vécu que pour se creuser un enfer!... Le prêtre, avant de lui administrer les sacrements, fait plusieurs prières pour implorer la miséricorde de Dieu sur lui ; il prend l'huile sainte pour faire les onctions, et semble lui dire : « Mon ami, profitez bien du peu de temps qui vous reste, si vous ne *revenez* pas, c'est la dernière grâce que le bon Dieu vous accorde en ce monde. » Il implore les prières des assistants, afin de demander miséricorde pour le malade ; puis, il fait les onctions. Il commence par les yeux, comme

s'il lui disait : « Fermez ces yeux qui, tant de fois, se sont ouverts sur des objets impurs, et qui ont ainsi perdu votre âme ; refusez-leur pour un instant la lumière, puisqu'ils en ont si mal profité. » « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez-lui tant de mauvais regards, et tant de curiosités, par lesquels le péché est entré dans son âme et lui a donné la mort. Mon Dieu, pardonnez-lui tous les péchés qu'il a commis par le sens de la vue. » Considérez, M. F., ces yeux qui autrefois étaient ardents pour le mal, dont le regard brillait d'un feu impur, voyez-les, dis-je, sous la main du prêtre, dont la présence le frappe de terreur; voyez et considérez sous la main du ministre du Seigneur la pauvre tête de cette jeune fille qui a tant pris de soin à se parer, qui tant de fois a passé des heures entières à se considérer devant une *glace de miroir*, qui, dans toutes ses manières, ne cherchait qu'à plaire et à s'attirer les regards du monde. Ses yeux, qui autrefois allumaient des flammes dans le cœur du jeune libertin, les voilà maintenant qui jettent l'épouvante dans l'âme de ceux qui l'environnent.

Le prêtre fait l'onction des oreilles. Hélas! voyez comment l'on tourne et retourne cette tête défaillante qui fut l'idole du monde et qui croyait être la seule bien faite, Ces oreilles autrefois ornées d'or ou de diamants, dont elle avait tant de soins de faire briller l'éclat devant les rayons du soleil. Voyez ces cheveux que le prêtre écarte, ces cheveux qu'elle arrangeait et frisait, jadis, avec tant de soins, les voilà tout ruisselants des sueurs de la mort. « Mon Dieu, dit le ministre du Seigneur, pardonnez à cette pauvre mourante, tous les péchés qu'elle a commis par ses oreilles, par l'or et les diamants, dont elle a pris tant de soins d'embellir cette tête d'iniquité. » Laissons, M. F., cette tête ornée avec tant d'artifice; lais-

sons-là, l'enfer, semble l'attendre, et la mort la presser.

Le prêtre lui fait des onctions sur le nez, ce nez, qui, tant de fois, a cherché les bonnes odeurs et qui maintenant exhale déjà la corruption (1). Le prêtre lui fait des onctions sur les lèvres, instruments de tant de voluptés, de tant de médisances, de calomnies, de paroles et de chansons infâmes. « Mon Dieu, dit le prêtre, que cette bouche soit purifiée par cette onction, de toutes les mauvaises paroles prononcées. Faites à cette pécheresse, la grâce de ne jamais entendre ces foudroyantes paroles que tout réprouvé entendra un jour sortir de votre bouche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. »

Le prêtre prend ses mains, ces mains qui ont commis tant d'iniquités, ces pauvres mains qui sont à cette heure trempées des sueurs de la mort! « Mon Dieu, pardonnez à ces mains souillées de tant de péchés! » De là le prêtre fait les onctions sur la poitrine, cette poitrine ornée avec tant de soin, et des soins si souvent répétés, toujours dans la coupable espérance d'attirer les yeux et de plaire au monde; voilà le moment où le Seigneur semble descendre dans ce cœur, avec le flambeau à la main pour en examiner tous les plis et replis. « Mon Dieu, dit le prêtre, pardonnez à cette malheureuse tous les péchés qu'elle a commis, par tant de pensées d'orgueil, de haine, de vengeance, par toutes les mauvaises pensées et les mauvais désirs qui ont corrompu son pauvre cœur! » Enfin, le prêtre fait l'onction aux pieds, ces pieds qui autrefois étaient actifs à courir au mal; ces pieds qui l'ont tant de fois portée dans les jeux, les danses et les bals; les voilà donc comme liés dans ces draps, incapables même de se

(1) Ici, et dans l'alinéa suivant, nous atténuons quelques-unes des expressions du Vénérable.

remuer. Voilà ce corps déjà enlacé dans les bras de la mort...

Oui, considérez un moment, M. F., le corps de cette jeune fille *de vanité*, qui n'a cherché que les moyens de relever sa beauté. Voyez ce visage, qu'elle lavait autrefois avec tant de précaution, afin de lui conserver sa fraîcheur; le voilà tout décomposé. Voyez ce cou, qui était embelli avec tant d'art de riches bijoux et qui portait ces deux ou trois rangs de collerettes; hélas! il ne peut plus seulement soutenir sa pauvre tête. Qu'est devenue cette beauté que rehaussait encore ces vêtements de forme et de couleurs si bien choisies? Et dans ce corps, mon Dieu, qu'est devenue cette pauvre âme, que vous aviez faite par le Baptême aussi belle qu'un ange?... Mon Dieu, mon Dieu! quelle route va-t-elle prendre? sera-ce le ciel, sera-ce l'enfer, qui doit être sa demeure éternelle?

Oui, M. F., ce sera le ciel, si cette pauvre âme reçoit le sacrement de l'Extrême-Onction avec les dispositions que je vous ai indiquées plus haut; si, sincèrement pénitente de sa vie criminelle, elle reçoit comme il faut ces derniers sacrements et se jette dans les bras de la miséricorde de Dieu. Mais pour nous, tâchons de vivre saintement, et nous sommes sûrs qu'en retour, le bon Dieu ne nous privera pas du bonheur de faire une bonne mort. C'est ce que je vous souhaite.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

NOTES.

NOTES.

Note A.

Sermon sur l'Invention de la Sainte-Croix.

N° 1.

Page 6.

« Le feu de l'enfer semble nous faire comprendre » quelque chose de son énormité (du péché), puisque » pour *une seule pensée d'orgueil*, qui aura duré une » ou deux minutes, si nous mourons dans ce péché, » nous serons condamnés à aller brûler dans les bra- » siers allumés par la colère d'un Dieu Tout-Puissant. »

Le Vénérable suppose évidemment une pensée d'orgueil, qui constituerait un péché mortel; mais il faut avouer, que ce péché d'orgueil est assez rare.

N° 2.

« Une personne aura volé cinquante sous ou trois » francs à son voisin; si, le pouvant, elle ne les a pas

» rendus, ce péché seul la précipiterait pour jamais » dans les abîmes. »

A l'époque où le Vénérable écrivait ces lignes, l'argent était plus rare, il avait plus de valeur, et par conséquent le vol de cinquante sous à trois francs, commis surtout vis-à-vis d'un habitant de la campagne, constituait une matière grave; aujourd'hui que l'argent est plus abondant et de moindre valeur, cette décision du Vénérable paraîtrait sévère. Les théologiens demandent communément une matière plus considérable, pour qu'il y ait péché mortel.

N° 3.

Page 17.

« Afin de distinguer quelle était la croix du Sauveur, » on apporta un mort, qui étant mis sur les deux pre- » mières croix, ne ressuscita point; mais lorsqu'on » l'eut déposé sur la troisième, le mort se leva et se » mit à marcher. »

La plupart des historiens, Eusèbe, Théodoret, Rufin, Socrate, Sozomène, Théophane rapportaient que saint Macaire, évêque de Jérusalem, fit apporter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'agonie. Sa guérison subite indiqua quelle était la croix du Sauveur.

Suivant saint Paulin et Sulpice Sévère, ce ne fut point seulement la guérison d'une mourante, mais la résurrection d'un mort qui servit DE TÉMOIGNAGE à la vraie croix.

NOTE B.

Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste.

Page 30.

« Les officiers du roi (Hérode) étant venus trouver » Zacharie, lui demandèrent où était l'enfant et sa mère? » Le père leur répondit qu'il ne pouvait pas le leur dire. » Écumant de rage, ils l'assommèrent entre le vestibule » et l'autel. »

Les commentateurs sont loin de s'accorder sur l'identité de ce Zacharie, fils de Barachie, qui, suivant la parole du Sauveur, « fut massacré entre le vestibule et l'autel. »

Sur ce point on compte trois opinions :

La première, veut que ce Zacharie soit le prophète Zacharie, qui était effectivement fils de Barachie. Seulement l'histoire ne parle pas de sa mort entre le temple et l'autel.

La seconde, que Corneille de La Pierre cite comme plus certaine, enseigne que ce Zacharie fut fils du grand-prêtre Joïada, et qu'il fut massacré par le roi Joas entre le temple et l'autel. A l'objection formulée contre le nom de Joïada, saint Jérôme répond que ce grand-prêtre portait aussi le nom de Barachie.

La troisième, donne ce Zacharie comme le père de saint Jean-Baptiste, mis à mort par le roi Hérode.

C'est cette opinion, soutenue par de graves autorités, que le Vénérable embrasse dans son sermon sur saint Jean-Baptiste.

Note C.

Sermon sur le Martyre des Machabées.

Page 54.

« L'on ne fait point de difficulté de manquer les vêpres, les instructions, le chapelet, le chemin de la croix et la prière du soir. Il en est qui ne font presque jamais de visites au Saint-Sacrement entre les offices; qui passent le saint jour de dimanche moins bien que les autres jours. Oh! comment osent-ils espérer le ciel? Comment peuvent-ils croire que le bon Dieu leur fera miséricorde dans ce moment terrible, où les plus grands saints ont tremblé, eux dont la vie n'a été que bonnes œuvres, et qui, pour quelques fautes légères, ont fait tant de pénitences? »

Le Vénérable, dans ce passage, comme en plusieurs autres de ses sermons, ne veut pas dire que l'omission de ces différentes pratiques de piété empêche absolument le salut; mais à coup sûr elle le rend plus difficile et plus incertain.

NOTE J.

Sermon pour la Commémoraison des Morts.

N° 1.

Page 168.

Récit de la mort de sainte Thérèse.

Les détails que le Vénérable met dans le récit de cette mort semblent peu authentiques, et sont très-différents de ceux que cite le R. P. Bouix dans son édition des œuvres de la Sainte (tom. II, p. 506 et suiv.). La mort de sainte Thérèse, loin d'être agitée par d'indicibles terreurs, fut remarquablement douce. Elle mourut, d'après les actes de sa canonisation, plutôt par suite d'une extase d'amour que par défaillance de nature.

N° 2.

Page 178.

« L'on peut gagner quatorze indulgences plénières en » faisant le chemin de la croix. »

La S. Congrégation des Rites, dans les *Avis à observer pour l'exercice du chemin de la croix* (1742), défend aux catéchistes, aux prédicateurs de spécifier quelles sont les indulgences qui peuvent se gagner en faisant le chemin de la croix.

Ce que l'on peut dire, c'est qu'elles sont très-nombreuses, et qu'en visitant dévotement le chemin de la croix, on peut gagner toutes les indulgences accordées par les Souverains Pontifes aux fidèles qui visitent personnellement les Saints Lieux de Jérusalem.

[*Recueil de Prières et d'Œuvres Pies auxquelles les Souverains Pontifes ont attaché des Indulgences*, par Mgr Prinzivalli (13e édition).]

Note K.

Sermon pour le jour des Morts.

Page 186.

« Il nous est aussi nécessaire de croire cette vérité » (du purgatoire), pour être sauvés, que le mystère de » l'Incarnation. »

S'il s'agit de la nécessité de moyen, c'est-à-dire de la condition absolue pour être sauvé, la connaissance du mystère de l'Incarnation est plus nécessaire que celle du purgatoire. Un infidèle qui n'aura pas eu le temps d'apprendre d'autres mystères que celui d'un Dieu unique, d'un Dieu incarné, d'un Dieu sauveur, pourra être justifié sans connaître l'existence du purgatoire.

S'il s'agit de la nécessité de précepte, c'est-à-dire de la nécessité de soumettre son esprit aux vérités de foi, enseignées par l'Église, il est aussi nécessaire de croire à l'existence du purgatoire que de croire au mystère de l'Incarnation. Le chrétien qui refuserait l'assentiment

de sa raison dans l'un et l'autre cas, commettrait un péché mortel d'infidélité, et sortirait de la voie du salut.

NOTE L.

Sermon pour la fête du saint Patron.

Page 197.

« Élie, fuyant la colère de la reine Jézabel, alla se » cacher dans une caverne; là, accablé d'ennuis et » de misères, il s'adressa à Dieu en lui disant : « Mon » Dieu, pourquoi me laissez-vous souffrir si longtemps? » Vous avez bien retiré mes pères de ce monde, retirez- » moi aussi, puisque, séparé de vous, l'on ne fait que » souffrir. » Le Seigneur lui répondit : « Il te reste » encore bien des années à souffrir. »

Il y a quelques inexactitudes de détails dans ce récit. Le voilà dans toute sa vérité biblique :

Le prophète Élie, fuyant la colère de Jézabel, s'avança dans le désert, et marcha tout un jour. Le soir, il s'assit sous un genévrier, et demanda la mort en disant : « C'est » assez, ô mon Dieu, enlevez-moi la vie; je ne suis pas » meilleur que mes pères. »

Puis il s'étendit et dormit à l'ombre du genévrier. Et voici que l'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Le- » vez-vous et mangez. »

Le prophète ouvrit les yeux et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea et but, et s'endormit de nouveau.

L'ange revint une seconde fois, le réveilla et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un long che- » min à parcourir. »

N° 2.

Quelques lignes plus bas, le Vénérable attribue à David des paroles qui ne se trouvent pas toutes au psaume 54e; mais il fait allusion à d'autres passages disséminés dans les psaumes.

Note N.

Sermon sur la Religion.

Page 237.

« Jésus nous a promis que sa religion se conserverait » parmi nous sans être interrompue jusqu'à la consom- » mation des siècles. Elle est une, sainte, catholique, » apostolique et romaine. »

Le Vénérable passe sans transition de la religion de Jésus-Christ à son Église, et attribue à la religion les marques de la véritable Église de Jésus-Christ.

Note O.

Sermon sur la Confirmation.

Page 254.

« Si vous avez contracté quelque mauvaise habitude, » il ne faut pas demander l'absolution, avant de vous

» en être entièrement corrigé, parce que n'étant pas cor-
» rigé, retombant dans le péché, toutes vos confessions
» ne seraient que des sacrilèges. »

Cette décision du Vénérable n'est pas conforme aux principes de la théologie morale. Sans doute, il serait à désirer que les pécheurs ne revinssent demander l'absolution qu'après s'être entièrement corrigés. Mais ce serait trop exiger de la faiblesse du plus grand nombre. Quand les pénitents acceptent les moyens d'amendement que le confesseur leur suggère, lorsqu'ils donnent de véritables signes de contrition, ils peuvent être légitimement absous; leurs confessions ne seraient point sacrilèges. Le sacrement de pénitence est un remède qui apporte une grâce de guérison; il ne faut pas s'étonner qu'on l'administre aux malades. Cette opinion lui a échappé, sans doute, par mégarde, et dans l'entraînement du discours; elle est, du reste, en contradiction formelle avec la pratique que le saint curé a suivie pendant toute la durée de son ministère.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

3 *Mai.*

Invention de la sainte Croix. — Sur la Croix..... 1

24 *Juin.*

Fête de saint Jean-Baptiste..... 21

1er *Août.*

Sur le martyre des Machabées..... 41

15 *Août.*

Fête de l'Assomption de la sainte Vierge. — Sur les Grandeurs de Marie..... 61

8 *Septembre.*

Fête de la Nativité de la sainte Vierge..... 79

Premier Dimanche d'Octobre.

Fête du saint Rosaire..... 97

2 *Octobre.*

Fêtes des saints Anges gardiens..... 115

1er *Novembre.*

Fête de tous les Saints. — Sur la Sainteté..... 135

Deuxième Sermon pour la fête de tous les Saints. — Sur le culte des Saints et des saintes Images..... 149

Pages.

2 Novembre.

Commémoration des Morts 163
Autre Sermon pour le jour des Morts 183

Sermons divers.

Sermon pour la fête du saint Patron 195
Sermon pour la fête de la Dédicace. — Du respect que l'on doit avoir dans les églises 215
Sermon sur la Religion 235
Sermon sur la Confirmation. — Dispositions qu'il faut avoir pour recevoir ce sacrement 249
Sermon sur l'Extrême-Onction 265
Notes 285

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Vient de paraître

LE DICTIONNAIRE LOGIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

ou

CLASSIFICATION NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE

DES MOTS, DES IDÉES ET DES CHOSES

Ouvrage destiné

A SERVIR DE COMPLÉMENT

AUX DICTIONNAIRES ET AUX ENCYCLOPÉDIES ALPHABÉTIQUES

et contenant

1° Tous les mots du **Dictionnaire de l'Académie**, disposés par ordre logique dans une série de Tableaux, formant avec les références et les remarques qui les accompagnent un **DICTIONNAIRE DES SYNONYMES** complet et très-bien enchaîné;

2° Une série de **Considérations philosophiques**, expliquant l'ordre établi et reliant étroitement entre elles toutes les connaissances humaines;

3° Une **Concordance alphabétique**;

Par l'abbé Elie BLANC

Chanoine honoraire de Valence, Professeur de philosophie scolastique à l'école supérieure de théologie de Lyon

1 vol. grand in-**8°**. — Prix : broché, **15** fr.; relié, **18** fr.

Le titre précédent suffit pour expliquer la nature et l'importance de cet ouvrage, qui intéresse à la fois la **Philosophie** et les **Lettres**. Il est indispensable à ceux qui, non contents de connaître les origines des mots et les règles des grammaires, désirent compléter ces connaissances philologiques par une synthèse du langage. L'auteur s'est appliqué à fonder la philosophie sur la langue même, et à expliquer tour à tour l'une par l'autre. La parole et la pensée ont tout à gagner à ce rapprochement continuel, à cette alliance intime, qui font la valeur propre et l'originalité du **Dictionnaire logique**. Les philosophes de profession le consulteront avec intérêt, à cause de la nouveauté et de l'étendue du plan qui est proposé à leur examen, et les jeunes esprits pourront l'étudier sans trop d'efforts et avec fruit, car ils y trouveront, avec un **Précis de la Philosophie scolastique**, des tableaux et des éclaircissements qui leur en faciliteront l'intelligence.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.